

É T U D E S
D E
L A N A T U R E.

PAR JACQUES - BERNARDIN - HENRI
DE SAINT-PIERRE.

QUATRIÈME ÉDITION, revue, corrigée et
augmentée.

. Miseris succurrere disco. *Aneid. lib. 1.*

4 vol. fig. br. 14 liv.

TOME QUATRIÈME.

A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez { P. F. DIDOT le jeune, quai des Augustins, n^o. 22.
NÉE DE LAROCHELLE, rue du Hurepoix, n^o. 13.
DE SENNE, au Palais-Royal, arcades n^o. 1 et 2.

M. D C C. X C I.

A V I S
S U R
C E T O U V R A G E,
E T S U R C E Q U A T R I E M E V O L U M E.

PENDANT que je faisais réimprimer mon ouvrage, j'ai reçu à son sujet des conseils, des critiques et des complimens.

Les conseils regardent son format. J'ai suivi constamment celui in-12 dans ces trois éditions consécutives, parce qu'il est plus commode, moins cher pour le lecteur, et plus avantageux à l'auteur, en ce que les contrefacteurs trouvent moins de bénéfice à le contrefaire. Cependant, des gens du monde m'ont témoigné qu'ils lui préféreroient le format in-8^o, parce qu'il est plus à la mode, et que les pages ayant plus de marge, et l'intervalle entre les lignes étant plus grand, l'impression en a plus de beauté. Des gens de lettres ont désiré que je fisse de mon livre une édition in-4^o, parce que son caractère étant plus gros, seroit plus aisé à lire, et que les planches s'y développeroient sur une plus grande échelle. Enfin, je m'attendois que des savans m'engage-

Tome IV.

a

roient à tenter les honneurs de l'in-folio, lorsqu'une dame aimable m'a proposé d'en faire une édition in-18, « afin, m'a-t-elle dit avec beau-
» coup de grace, qu'il ne sortit jamais de sa
» poche. »

Je me trouve si honoré du suffrage des dames, que je ne sais si je ne tirerai pas plus de vanité d'être in-18 dans leurs poches, qu'en grand atlas dans la bibliothèque du Louvre. Ce genre d'incognito a de plus quelque chose que je ne puis dire, qui me flatte singulièrement. Dans la perplexité agréable où je me trouve, et dans l'impossibilité où je suis de faire quatre nouvelles éditions à-la-fois pour complaire à tous mes lecteurs, il m'est venu en pensée d'inviter ceux d'entre eux qui ne sont pas contents de l'in-12, d'envoyer leurs inscriptions (franches de port) chez mes libraires, en y mettant simplement leurs adresses, avec le format qu'ils desirent. Je me déciderai alors sur la pluralité des voix; et, dès que j'en aurai cinq cents pour l'in-8° ou l'in-4°, j'en publierai la souscription en beau papier, avec de nouvelles figures dessinées et gravées par les plus célèbres artistes. Mais s'il y a seulement deux cents cinquante voix pour l'in-18, je donnerai la préférence à ce format, parce que j'ai toujours estimé la voix d'une dame égale, pour le moins, à celle de deux hommes.

Quelques gens du monde m'ont demandé si je ferois des augmentations à cette présente édi-

tion ; et , dans ce cas , ils ont désiré que j'en fîssé un supplément détaché pour ceux qui ont acquis les éditions précédentes , se plaignant de ce que les auteurs , qui en agissoient autrement , faudoient le public.

Un auteur qui se contente difficilement de son travail , tel que je suis , et qui le remet souvent sur le métier , est quelquefois obligé d'y faire de légères augmentations , pour en éclaircir les endroits obscurs. Il est au moins forcé de changer quelque chose aux avis qui varient à chaque édition , sans qu'il puisse faire de ces variantes un supplément particulier et de quelque intérêt. Mais , en supposant qu'il fraudât ainsi une portion du public de quelque portion de son travail , je demande si le public en corps ne le fraude pas plus complètement en acquérant sans scrupule les contrefaçons de son ouvrage ? Un auteur ne les décrédite qu'en ajoutant quelque chose de nouveau à chaque nouvelle édition.

Les contrefaçons m'ont fait et me font un tort considérable. Je ne parle pas de celles de ma première édition , qui ont rempli les provinces du midi de la France (1) ; mais à peine la seconde

(1) M. Marin , inspecteur de la librairie , à Marseille , y en saisit , il y a un an et demi , une balle entière , qui , malgré ses réclamations , fut confisquée au profit de la chambre syndicale de cette ville , et non au mien , comme il étoit juste. M. de Chassel , inspec-

a paru , qu'elle a été contrefaite , avec ses augmentations, approbations, privilége , et jusqu'aux titres où on lit l'adresse de mes libraires. D'autres contrefacteurs ont osé annoncer , dans le catalogue des livres de la foire de Leipsick , pour le mois d'octobre 1787, une édition de mes *Etudes de la Nature* , faite à Lyon, chez Piestre et de la Mollière , quoique je n'aie jamais rien fait imprimer qu'à Paris. On vient d'en publier une nouvelle à Bruxelles , en quatre volumes. Une personne de la connoissance de mon imprimeur , en a vu à Londres , au mois de septembre dernier , quatre éditions différentes sans qu'il ait pu s'y

teur de la librairie , à Nancy , y a arrêté , il y a six mois, quelques exemplaires contrefaits de ma seconde édition , que M. Vidaud-de-la-Tour m'a fait remettre , d'après le jugement de M. de Lamoignon, garde des sceaux. Le contrefacteur avoit retranché seulement , dans l'avis, ce que j'y disois de la beauté des caractères de ma seconde édition , semblables à ceux-ci, parce que la médiocrité des siens eût découvert d'abord sa fraude. J'ai lieu d'espérer maintenant de la vigilance de M. Vidaud-de-la-Tour , dont le zèle pour les intérêts de la librairie ; seconde si bien la justice de M. de Lamoignon, dont le nom est si cher aux gens de lettres , qu'on réprimera enfin dans le royaume le brigandage des contrefaçons si contraire aux ordres du roi et aux intérêts des auteurs, sur-tout à ceux qui n'ont pas d'autres propriétés que leurs ouvrages,

procurer la véritable. Cependant, elle est bien aisée à distinguer par la beauté de ses caractères, de toutes ses contrefaçons, qui, d'ailleurs, ne peuvent jamais être que de mauvaises copies d'une édition originale, revue et corrigée par moi-même avec toute l'attention dont je suis capable. Cela n'a pas empêché le public de les accueillir avec empressement. Après tout, il ne s'agit pas de n'avoir pas à se plaindre des hommes, mais que les hommes n'aient pas à se plaindre de nous.

Quand ma conscience ne me feroit par un devoir d'être juste envers chaque particulier, je dois trop au public pour ne pas chercher à lui complaire autant qu'il est en moi. Je n'ai eu d'autre voix constante en ma faveur que la sienne. D'un autre côté, s'il considère l'importance des erreurs que j'ai attaquées et ma position, j'ose espérer qu'il me mettra un jour au rang du petit nombre d'hommes qui se sont occupés de son intérêt aux dépens de leur fortune.

Je ne m'écarterai pas maintenant des principes qui ont dirigé ma vie. Je vais donc insérer ici quelques réflexions qui auroient peut-être été placées plus convenablement dans l'avis en tête de cette troisième édition : mais je les transfère ici, afin que ceux qui en achèteront le quatrième volume en particulier, soient instruits de tout ce que j'y ai ajouté, sans être obligés d'acquiescer les trois autres. J'y aurois joint de même les addi-

tions que j'ai faites à ma première édition, au sujet de l'allongement des pôles, et des courans de l'océan atlantique, si ces additions n'étoient pas trop considérables. Mais si je ne les rapporte pas ici à la lettre, j'en répète au moins le sens, et j'y ajoute de nouvelles preuves qui donnent le dernier degré d'évidence à ces importantes vérités.

J'ai corrigé d'abord aux titres de cette troisième édition, une erreur qui se trouve dans ceux des deux autres. Elle est fort indifférente à mes lecteurs, puisque ce n'est qu'une transposition de mes noms de baptême; mais elle a occasionné quelques méprises.

Je ne me rappelle pas avoir rien ajouté au texte, qu'une seule observation sur les contre-courans de l'Ohio, que j'ai insérée dans cette troisième édition, *tome 1er. page 314.* Mais elle est importante, car c'est une preuve de plus en faveur de l'explication que j'ai donnée des marées.

Le lecteur peut se rappeler que j'explique la direction de nos marées en été, vers le nord, par les contre-courans du courant général de l'océan Atlantique, qui, dans cette saison, descend de notre pôle dont les glaces se fondent en partie par l'action du soleil qui l'échauffe pendant six mois. Je supposois que ce courant général qui court alors au sud, se trouvant resserré par le cap, Saint-Augustin en Amérique,

et par l'entrée du golfe de Guinée en Afrique, produisoit de chaque côté des contre-courans qui nous donnoient nos marées qui remontent au nord le long de nos côtes. Ces contre-courans existent en effet dans ces mêmes lieux, et sont toujours produits aux deux côtes d'un détroit par où passe un courant. Mais je n'avois pas besoin de supposer les réaction du cap, Saint-Augustin et de l'entrée du golfe de Guinée, pour faire remonter nos marées jusque bien avant dans le nord. La simple action du courant générale de l'Atlantique, qui descend du pôle nord et court au sud, en déplaçant devant lui un grand volume d'eau qu'il repousse à droite et à gauche, suffit pour produire, le long de son cours, ces réactions latérales, d'où sortent nos marées qui remontent au nord.

J'avois cité à ce sujet deux observations : dont la première est à la portée de tout le monde. C'est celle d'une source qui, en se déchargeant dans un bassin, fait naître sur les côtés de ce bassin un remou ou contre-courant qui ramène les pailles et les autres corps flottans à la source même.

La seconde observation est tirée du père Charlevoix, dans son histoire de la Nouvelle-France. Il rapporte que, quoiqu'il eût le vent contraire, il fit huit bonnes lieues dans un jour sur le lac Michigan, contre son courant général, à l'aide de ses contre-courans latéraux.

Mais M. de Crevecoeur, auteur des *Lettres du Cultivateur Américain*, va encore plus loin; car il assure, *tome 3, page 433*, qu'en remontant l'Ohio le long de ses bords, il fit 422 mille en quatorze jours, ce qui fait plus de dix lieues par jour, « A l'aide, dit-il, des remoux qui ont toujours une vélocité égale au courant principal. » Voilà la seule observations que j'ai ajoutée à cause de son importance, et de l'estime que je porte à son auteur.

Ainsi l'effet général des marées est mis dans le plus grand jour, par l'exemple des contre-courans latéraux de nos bassins où se déchargent des sources, de ceux des lacs qui reçoivent des rivières, et de ceux des rivières elle-mêmes, malgré leur pentes considérables, sans qu'il soit besoin de détroit particulier pour opérer ces réactions dans toute l'étendue de leurs rivages, quoique les détroits augmentent considérablement ces mêmes contre-courans ou remoux.

A la vérité, le cours de nos marées vers le nord en hiver, ne peut plus s'expliquer comme un effet des contre-courans latéraux de l'océan Atlantique qui descend du nord, puisqu'alors son courant général vient du pôle sud, dont le soleil fond les glaces. Mais le cours de ces marées vers le nord se conçoit encore plus aisément par l'effet direct du courant général du pôle sud, qui va droit au nord. Dans cette direction, ce courant austral passe presque toujours d'un lieu plus large

dans un lieu plus étroit, s'engageant d'abord entre le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance, et remontant jusques dans les baies et méditerranées du nord, il pousse à-la-fois devant lui tout le volume des eaux de l'océan Atlantique, sans permettre qu'aucune colonne s'en échappe à droite ou à gauche. Cependant, s'il rencontroit dans sa route quelque cap ou détroit qui s'opposât à son cours, il ne faut pas douter qu'il n'y formât un contre-courant latéral, ou des marées qui iroient en sens contraire. C'est aussi l'effet qu'il produit au cap Saint-Augustin en Amérique, et au-dessus du golfe de Guinée, vers le dixième degré de latitude nord en Afrique; c'est-à-dire, aux deux endroits où ces deux parties du monde se rapprochent davantage : car dans l'été du pôle sud, les courans et les marées, loin de se porter au nord au-dessous de ces deux points, retournent au sud du côté de l'Amérique, et courent vers l'Est de l'Afrique tout le long du golfe de Guinée, contre toutes les lois du système lunaire.

Je pourrois remplir un volume de nouvelles preuves en faveur de la fonte alternative des glaces polaires, et de l'allongement de la terre aux pôles, qui sont des conséquences l'un de l'autre; mais j'en ai cité dans mes volumes précédens plus qu'il n'en faut pour constater ces vérités. Le silence même des Académies sur des objets si importans, est une preuve qu'elles n'ont rien à m'objecter. Si j'avois eu tort en relevant

L'étrange erreur par laquelle elles ont conclu que les pôles de la terre étoient aplatis, d'après des opérations géométriques qui montrent évidemment qu'ils ont alongés, elles n'auroient pas manqué de journeaux, qui leur sont dévoués la plupart, pour réprimer la voix d'un solitaire. Je n'en ai trouvé qu'un seul qui ai osé me donner la sienne. Parmi tant de puissances littéraires qui se disputent l'empire des opinions, et qui croisent sur leurs mers orageuses, en tâchant de couler à fond tout ce qui ne sert pas sous leurs drapeaux, un journaliste étranger a arboré en ma faveur le pavillon de l'insurgence. C'est celui de Deux-Ponts que je nomme, suivant ma coutume de reconnoître publiquement des services particuliers, quoique celui-ci ait été rendu à la vérité bien plus qu'à moi, si je suis personnellement inconnu à cet écrivain, si estimable par son impartialité.

D'un autre côté, si les Académies ne se sont pas expliquées, il faut considérer l'embaras où elles se trouvent de se rétracter publiquement d'une inconséquence géométrique déjà si ancienne et si répandue. Elles ne peuvent approuver mes résultats sans condamner les leurs, et elles ne peuvent condamner les miens, parce que leurs propres travaux les justifient. Je n'ai point été moi-même moins embarrassé, lorsqu'en publiant mes observations je me suis vu dans l'alternative de choisir entre leur estime et leur amitié; mais j'ai été entraîné par le sentiment de la vérité, qui doit

l'emporter sur tous les ménagemens politiques. L'intérêt de ma réputation, je l'avoue, y est aussi entré pour quelque chose, mais pour la moindre part. L'utilité publique a été mon principal objet. Je n'ai employé ni le ridicule, ni l'enthousiasme contre des hommes fameux, surpris dans l'erreur. Je ne me suis point enivré de ma propre raison. Je me suis approché d'eux comme je me serois approché de Platon, endormi sur le bord d'un précipice, craignant leur réveil, et encore plus leur assoupissement. Je n'ai point rapporté leur aveuglement à quelque défaut de lumière, dont le reproche est si sensible aux avans; mais à l'éblouissement des systèmes, et sur-tout à l'influence de l'éducation et des habitudes morales, qui voilent notre raison de tant préjugés. J'ai donné dans l'Avis de mon premier volume l'origine de cette erreur, que Newton a le premier mise en avant, et sa réfutation géométrique dans l'explication des figures à la fin du troisième.

J'ai lieu de craindre que ma modération et mon honnêteté ne soient pas imitées. Il a paru, le 21 novembre dernier, dans le Journal de Paris, une critique anonyme, fort amère, des *Etudes de la Nature*. Elle commence à la vérité par les louer en général; mais elle détruit en détail tout le bien que la voix publique semble l'avoir forcée d'en dire. Elle avoit été précédée, peu de temps auparavant, de quelques autres lettres anonymes

où mon ouvrage n'étoit pas nommé, mais sur lequel elles répandoient, en passant, un poison froid et subtil, propre à faire son effet à la longue. J'ai vu avec surprise s'ouvrir, à mon égard, cet évent de la haine d'un ennemi obscur; car enfin, j'ai tâché de bien mériter de tout le monde, et je ne suis sur le chemin de personne. Mais lorsque j'ai appris que plusieurs de mes amis avoient présenté inutilement au Journal de Paris leur prose et leurs vers pour ma défense; que bien auparavant on avoit refusé d'y insérer des morceaux de littérature, où on me donnoit quelques éloges, j'ai été convaincu qu'il y avoit un parti formé contre moi. Alors j'ai eu recours au Journal Général de France, dont l'impartial rédacteur a bien voulu insérer ma défense et ma réclamation, dans sa feuille du 29 novembre, n° 143.

Voici donc ce que j'ai répondu au critique qui a employé l'anonyme et le sarcasme contre des vérités physiques, et a pris, pour m'attaquer, le poste des foibles et l'arme des méchans.

*À Monsieur le Rédacteur du Journal Général
de France.*

M O N S I E U R ,

« Un écrivain qui se cache sous le nom de
» *Solitaire des Pyrénées*, jaloux, je pense, de
» l'accueil dont le public a honoré mes *Etudes*

» *de la Nature*, en a inséré, hier 21, dans le
 » *Journal de Paris*, une critique pleine d'hu-
 » meur.

» Il y trouve sur-tout fort mauvais que j'aie
 » accusé des Académiciens de s'être trompés,
 » lorsqu'ils ont conclu de l'agrandissement des
 » degrés vers le pôle, que la terre y étoit aplatie;
 » que j'attribue la cause des marées à la fonte
 » des glaces polaires, etc..... Pour affoiblir mes
 » résultats, il les présente sans preuves. Il
 » se garde bien de parler de ma démonstra-
 » tion si simple et si évidente, où j'ai fait
 » voir que lorsque les degrés d'un arc de cer-
 » cle s'allonge, l'arc de cercle s'allonge aussi
 » et ne s'aplatit pas. C'est ce que prouvent les
 » pôles d'un œuf, ainsi que ceux du monde. Il
 » n'y dit pas que les glaces de chaque pôle ayant
 » cinq à six mille lieues de circonférence dans
 » leur hiver et deux à trois mille seulement dans
 » leur été, j'ai été fondé à conclure de leurs
 » fontes alternatives tous les mouvemens des
 » mers. Il n'y parle pas de la multitude des
 » preuves géométriques, nautiques, géogra-
 » phiques, botaniques et même académiques;
 » dont j'ai appuyé ces importantes et nouvelles
 » vérités. C'est à mes lecteurs à juger si elles sont
 » bonnes. Comme il est clair que l'anonyme n'a
 » observé la nature que dans des livres à sys-
 » tème; qu'il n'oppose que des noms à des faits,
 » et des autorités à des raisons; qu'il y suppose

» décidé ce que j'ai réfuté; qu'il m'y fait dire ce
 » que je n'ai pas dit; que ce genre de critique est
 » à la portée de tout homme superficiel, oisif et
 » de mauvaise foi; que ma santé, mon temps
 » et mon goût ne me permettent pas de réfuter
 » des diatribes de cette espèce, quand même
 » l'auteur auroit la loyauté de s'y nommer; je
 » déclare donc qu'à l'avenir je ne répondrai à au-
 » cune critique de ce genre, sur-tout dans les
 » papiers publics.

» Cependant, si quelque ami de la vérité dé-
 » couvre des erreurs dans mon ouvrage, où il y
 » en a sans doute, et qu'il veuille me faire l'ami-
 » * tié de m'en instruire directement, je les corri-
 » gerai dans mon livre et le citerai avec éloge;
 » parce que, comme lui, je ne cherche que la
 » vérité, et que je n'honore que ceux qui
 » l'aiment.

» Je suis seul, Monsieur. Comme je ne tiens à
 » aucun parti, je ne peux disposer d'aucun jour-
 » * nal. J'ai déjà éprouvé que je n'avois pas le cré-
 » dit de faire rien publier dans celui de Paris,
 » même pour le service des malheureux. Je vous
 » prie donc d'insérer dans vos feuilles, si impar-
 » * tiales, ma réponse pour le présent et ma pro-
 » * testation de silence pour l'avenir.

» Au reste, en me plaignant de l'anonyme
 » qui a attaqué mon ouvrage avec tant de fiel,
 » je suis obligé de convenir qu'il a fait un éloge

» excessif de mon style. Cependant, je ne sais
 » comment cela se fait ; je me sens encore plus
 » humilié de ses louanges que choqué de son
 » mauvais ton.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé DE SAINT - P I E R R E.

A Paris, ce 22 novembre 1787. »

L'anonyme promettoit de s'étendre encore aux dépens de mon ouvrage, dans les feuilles suivantes du Journal de Paris ; mais le public ayant murmuré de me voir attaqué indécemment dans une lice fermée à mes amis, le rédacteur de ce journal, pour donner une preuve de son impartialité, a publié aussitôt un fragment d'une épître en vers à ma louange. Cet éloge est aussi l'ouvrage d'un anonyme ; car les bons se cachent pour faire le bien comme les méchants pour faire le mal. Les vers qu'on en a détachés sont très-beaux ; mais il y en a, selon moi, encore de plus beaux dans le reste de l'épître. Je les louerois de bon cœur, si je n'y étois beaucoup trop loué. Cependant, la reconnoissance m'oblige de dire qu'ils sont de M. Thérèse, avocat au conseil, qui m'a donné, il y a un an, au mois de janvier, ce témoignage particulier de son amitié et de ses rares talens.

Revenons au point qui intéresse le plus les Académies. Pour se convaincre que les pôles de la

b ij

terre sont alongés, il ne s'agit pas de résoudre quelque problème de la géométrie transcendante, tout hérissé d'équations, tel que la quadrature du cercle; mais il suffit des notions les plus communes des élémens de la géométrie et de la physique. Avant de rassembler les preuves que j'en ai données et d'y en joindre de nouvelles, je vais dire deux mots des moyens qui peuvent nous servir à nous assurer de la vérité, autant pour mon instruction que pour celle de mes critiques.

Nous sommes au sein de l'ignorance, comme des marins au milieu d'une mer sans rivages. On y voit çà et là quelques vérités éparses comme des îles. Pour reconnoître des îles en pleine mer, il ne suffit pas de connoître leur distance au nord ou à l'orient. Leur latitude donne un cercle entier, et leur longitude un autre; mais l'intersection de ces deux mesures détermine précisément le lieu où elles sont. On ne s'assure de même de la vérité, qu'en la considérant sous plusieurs rapports. Voilà pourquoi un objet que nous pouvons soumettre à l'examen de tous nos sens, nous est beaucoup mieux connu que celui, auquel nous ne pouvons en appliquer qu'un seul. Ainsi nous connoissons mieux un arbre qu'une étoile, parce que nous voyons et touchons l'arbre: la fleur de l'arbre nous fournit plus de connoissances que son tronc, parce que nous pouvons l'examiner de plus avec le sens de l'odorat; et fin nos observations se multiplient sur le fruit,

parce que nous le goûtons, et que nous pouvons l'observer avec quatre sens à-la-fois. Quant aux objets vers lesquels nous ne pouvons diriger qu'un seul de nos organes, tel que celui de la vue, nous n'en acquérons la science qu'en les considérant sous différens aspects. Vous dites : Cette tour à l'horizon est bleue, petite et ronde. Vous en approchez, et vous la trouvez blanche, grande et anguleuse. Vous concluez alors qu'elle est carrée ; mais vous en faites le tour, et vous voyez qu'elle est pentagonale. Vous jugez qu'il est impossible d'en mesurer la hauteur sans un instrument, parce qu'elle est fort élevée. Prenez un objet de comparaison accessible ; celui de votre ombre avec votre hauteur, vous y trouverez le même rapport qu'entre l'ombre de la tour et son élévation, que vous jugiez inaccessible.

Ainsi la science d'une vérité ne s'acquiert qu'en la considérant sous divers rapports. Voilà pourquoi il n'y a que Dieu qui soit véritablement savant, parce qu'il connoît seul tous les rapports qui existent entre les choses, et qu'il n'y a encore que Dieu qui soit le plus universellement connu de tous les êtres, parce que les rapports qu'il a établis entre les choses le manifestent dans tous ses ouvrages.

Toutes les vérités s'enchaînent. Nous n'en acquérons la science qu'en les comparant les unes aux autres. Si les académiciens avoient fait usage

de ce principe , ils auroient reconnu que l'aplatissement des pôles étoit une erreur. Il ne s'agissoit que d'en appliquer les conséquences à la distributions des mers. Si les pôles sont aplatis , leurs rayons étant les plus courts du globe , toutes les mers doivent s'y rendre comme au lieu le plus bas de la terre : d'un autre côté , si l'équateur est renflé , toutes les mers doivent s'en éloigner , et la zone torride doit présenter dans toute sa circonférence une zone de terre sèche , de six lieues et demie d'élévation à son centre ; puisque le rayon du globe à l'équateur , surpasse de cette dimension le rayon aux pôles , suivant les académiciens.

Or , la configuration du globe nous présente précisément le contraire : car les mers les plus grandes et les plus profondes sont précisément sous son équateur ; et , du côté de notre pôle , la terre se prolonge fort avant dans le nord , et les mers qu'elle renferme ne sont que des méditerranées remplies de haut-fonds.

A la vérité , le pôle sud est environné d'un vaste océan ; mais comme le capitaine Cook n'en a approché qu'à 475 lieues , nous ignorons s'il y a des terres qui l'avoisinent. De plus , il est vraisemblable , ainsi que je l'ai dit ailleurs , que la nature qui contraste et balance toutes choses , a compensé l'élévation en territoire du pôle nord par une élévation équivalente en glace au pôle sud. En effet , Cook a trouvé la coupole glaciale

b iij

du pôle sud , beaucoup plus étendue et plus élevée que celle qui couvre le pôle nord , et il ne veut pas qu'on établisse à cet égard de comparaison. Voici ce qu'il dit à l'occasion d'une de ses extrémités solides , qui l'empêcha de pénétrer au-delà du 71^e degré sud , et qui étoit semblable à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres et se perdant dans les nuages. « On » n'a jamais vu , je pense , de montagne de » glaces comme celle-ci dans les mers du Groën- » land ; du moins , je ne l'ai lu nulle part et je » ne l'ai point ouï dire : de sorte qu'on ne doit » pas établir une comparaison entre les glaces » du nord et celles de ces parages. » Cook, année 1774 , Janvier.

Cette prodigieuse élévation de glaces dont Cook n'a vu qu'une extrémité , peut donc équivaloir à l'élévation de territoire du pôle nord , constatée par les travaux mêmes des académiciens. Mais quoique les mers gelées du pôle sud se refusent aux opérations de la géométrie , nous allons voir tout-à-l'heure , par deux observations authentiques , que les mers fluides qui l'environnent , sont plus élevées que celles de l'équateur , et sont au même niveau que celles du pôle nord.

Vérifions maintenant l'allongement des pôles par la même méthode qui vient de nous servir à démontrer leur aplatissement. Cette dernière hypothèse a acquis un nouveau degré d'erreur , en l'appliquant à la distribution des terres et des

mers du globe ; celle de l'allongement des pôles va gagner de nouveaux degrés de certitude , en l'étendant à différentes harmonies de la nature.

Rassemblons pour cet effet les preuves que j'en ai dispersées dans les volumes précédens. Il y en a de géométriques , de géographiques , d'atmosphériques , de nautiques et d'astronomiques.

10. La première preuve de l'allongement de la terre aux pôles , est géométrique. Je l'ai insérée dans l'explication des figures à la fin du tome 3 : elle suffit seule pour jeter sur cette vérité le dernier degré d'évidence. Il ne falloit pas même de figure pour cela. On conçoit fort aisément que si, dans un cercle, les degrés d'une portion de ce cercle s'allongent, la portion entière de ce cercle s'allongent aussi. Or, les degrés du méridien s'allongent sous ce cercle polaire, puisqu'ils y sont plus grands que sous l'équateur suivant les académiciens : donc l'arc polaire du méridien, ou, ce qui est la même chose, la courbe polaire s'allonge aussi. J'ai déjà fait usage de cet argument, auquel on ne peut rien répondre, pour prouver que la courbe polaire n'étoit pas aplatie; je peux bien m'en servir aussi pour prouver qu'elle est allongée.

20. La seconde preuve de l'allongement de la terre aux pôles, est atmosphérique. On sait que la hauteur de l'atmosphère diminue, à mesure qu'on s'élève sur une montagne. Or cette hauteur diminue aussi, à mesure qu'on avance vers

le pôle. J'ai à ce sujet deux expériences du baromètre. La première pour l'hémisphère nord ; et la seconde , pour l'hémisphère sud. Le baromètre , a Paris , baisse d'une ligne à onze toises de hauteur ; et il baisse aussid'une ligne en Suède, si on s'élève seulement à dix toises un pied six pouces quatre lignes. Donc l'atmosphère de la Suède est plus basse , ou , ce qui revient au même , son continent est plus élevé qu'à Paris. Donc la terre s'allonge en allant vers le nord. Cette expérience et ses conséquences ne peuvent être rejetées des académiciens ; car elles sont tirées de l'histoire de l'académie des sciences , ann. 1712, page 4. Voyez l'explication des figures, hémisphère Atlantique , t. 3.

30. La seconde expérience de l'abaissement de l'atmosphère aux pôles, a été faite vers le pôle sud. C'est une suite d'observation barométrales faites chaque jour dans l'hémisphère sud par le capitaine Cook, pendant les années 1773, 1774 et 1775, où l'on voit que le mercure ne s'élevoit guère au-dessus de 29 pouces anglois, au-delà du 60°. degré de latitude sud, et montoit presque toujours à 30 pouces, et même plus haut, dans le voisinage de la zone torride, ce qui prouve que le baromètre baisse en allant vers le pôle sud, ainsi que vers le pôle nord, et que par conséquent , l'un et l'autre sont allongés.

On peut voir la table de ces observations barométrales, à la fin du second voyage du capitaine

Cook. Celles du même genre, qui ont été recueillies dans le voyage suivant, ne présentent entre-elle aucune différence régulière, quelle que soit la latitude du vaisseau; ce qui prouve leur exactitude, occasionnée probablement par le désordre que dut entraîner la mort successive des observateurs; c'est-à-dire, du savant Anderson chirurgien du Vaisseau, et ami particulier de Cook; de ce grand homme lui-même; du capitaine Clarke, son successeur : et peut-être aussi par quelque partisan zélé de Newton, qui aura voulu jeter des nuages sur des faits si contraires à son système de l'aplatissement des pôles.

4°. La quatrième preuve de l'alongement des pôles, est notique. Elle est formée de 6 expériences de trois différentes espèces. Les deux premières expériences sont prises de la descente annuelle des glaces de chaque pôle vers la ligne; les deux secondes, des courans qui descendent des pôles pendant leur été; et les deux dernières de la rapidité et de l'étendue de ces mêmes courans, qui font le tour du globe alternativement pendant six mois: trois sont pour le pôle nord et trois pour le pôle sud.

La première expérience, tirée de la descente des glaces du pôle nord, est citée dans le tome premier de cet ouvrage, étude quatrième. J'y ai rapporté les témoignages des plus célèbres marins du nord; entre autres de l'anglois Ellis, des hollandois Linschoten et Barents, du hambourgeois Martens, et de Denis, gouverneur françois

du Canada, qui attestent que ces glaces sont d'une hauteur prodigieuse, et qu'on les rencontre fréquemment au printemps, à des latitudes tempérées. Denis dit quelle sont plus hautes que les tours Notre-Dame, quelles forment quelquefois des chaînes flottantes de plus d'une journée de navigation, et quelles viennent échouer jusque sur le grand banc de Terre-Neuve. La partie la plus septentrionale de ce banc, ne s'étend guère au-delà de 50 degrés; et les marins qui vont à la pêche de la baleine, ne trouvent en été les glaces solides du nord que vers le 75^e. degré. Mais en supposant que ces glaces solides s'étendent en hiver depuis le pôle jusqu'au 65^e. d., les glaces flottantes qui s'en détachent parcouraient 375 lieues dans les deux premiers mois du printemps. Ce n'est point le vent qui pousse vers le midi, puisque les vaisseaux pêcheurs qui les rencontrent, ont souvent le vent favorable; des vents inconstans les porteroient indifféramment au nord; ou à l'est, ou à l'occident: mais ce sont les courans du nord qui les amènent constamment chaque année vers la ligne, parce que le pôle d'où il sortent est plus élevé.

50. La seconde expérience de la même espèce; pour le pôle sud, est tirée des voyages du capitaine Gook, année 1772, 10 décembre. » Le 10 » décembre, à huit heures du matin, nous dé- » couvrîmes des glaces à notre ouest; » à quoi M. Forster ajoute : « et à environ deux lieues au

» dessus du vent, une autre masse qui ressem-
 » bloit à une pointe de terre blanche. L'après-
 » midi, nous passâmes près d'une troisième, qui
 » étoit cubique, et qui avoit deux mille pieds de
 » long, quatre cents de large, et au moins deux
 » cents d'élévation. » Cook étoit alors au 51.
 degré de latitude sud, et à deux degrés ouest de
 longitude du cap de Bonne-Espérance. Il en vit
 beaucoup d'autres jusqu'au 17 janvier 1773; mais
 étant, à cette époque, par 65 degrés 15 minutes
 de latitude sud, il fut arrêté par un banc de
 glaces brissées, qui l'empêcha d'aller plus avant
 au sud. Ainsi, en supposant que la première glace
 qu'il rencontra le 10 décembre, fût partie de ce
 point le 10 octobre, temps où je suppose que
 l'action du soleil a commencé à dissoudre les
 glaces du pôle sud, elle auroit parcouru vers la
 ligne 14 degrés, ou 350 lieues en deux mois;
 c'est-à-dire, fait à-peu-près le même chemin
 dans le même temps, que les glaces qui descen-
 dent du pôle nord. Le pôle sud est donc, ainsi
 que le pôle nord, plus élevé que l'équateur,
 puisque ses glaces descendent vers la zone tor-
 ride.

60. La troisième expérience nautique de l'alon-
 gement du pôle nord, vient de ses courans mêmes,
 qui sortent directement des baies et des détroits
 du nord avec la rapidité des écluses. J'ai cité à
 cet égard les mêmes marins du nord, Lins-
 choten et Barents, envoyés par les Hollandois
 pour

pour trouver un passage à la Chine par le nord-ouest ; et Ellis , chargé par les Anglois de chercher un passage à la mer du Sud , au nord-est , dans le fond de la baie d'Hudson. Ils ont trouvé au fond de ces mers septentrionales , des courans qui sortoient des baies et des détroits , en faisant huit à dix lieues par heure , entraînant une multitude prodigieuse de glaces flottantes , et des marées tumultueuses qui , ainsi que les courans , se précipitoient directement du nord , du nord-est ou du nord-ouest , selon le gissement de terres. C'est d'après ces faits constans et multipliés , que je me suis convaincu que la fonte des glaces polaires étoit la cause seconde du mouvement des mers , le soleil la cause première , et que j'ai formé ma théorie des marées. Voyez , tome 3 , l'explication des figures , hémisphère Atlantique.

70. Les courans de la mer du Sud prennent également naissance dans les glaces du pôle austral. Voici ce qu'en rapporte Cook , année 1774 , janvier. « A la vérité , c'étoit mon opinion ainsi » que celle de la plupart des officiers , que cette » glace s'étendoit jusqu'au pôle , ou que peut- » être elle touchoit à quelque terre à laquelle » elle est fixée dès les temps les plus anciens : » qu'au sud de ce parallèle , se forment toutes » les glaces que nous trouvions çà et là au nord ; » qu'elles en sont ensuite détachées par des coups » de vent , ou par d'autres causes , et jetées au » nord par les courans , que dans les latitudes

Tome IV.

•

» élevées nous avons toujours reconnus porter
» vers cette direction. »

Ainsi cette quatrième expérience nautique prouve que le pôle sud est alongé comme le pôle nord ; car si l'un et l'autre étoient aplatis , les courans se dirigeroient vers eux , au lieu de porter vers la ligne.

Ces courans australiens ne sont pas si violens à leur origine que les septentrionaux , parce qu'ils ne sont pas comme eux rassemblés dans des baies , et ensuite dégorgés par des détroits ; mais nous allons voir qu'ils s'étendent tout aussi loin.

8°. La cinquième preuve nautique de l'élévation des pôles au dessus de l'horizon de toutes les mers , vient de la rapidité et de la longueur de leurs courans qui font le tour du globe. On peut voir à ce sujet l'étendue de mes recherches et de mes preuves , à la fin du tome trois , dans l'explication des figures , hémisphère Atlantique. J'ai cité d'abord le courant de l'océan Indien , qui flue six mois vers l'orient , et six mois vers l'occident , suivant le témoignage de tous les marins de l'Inde. J'ai fait voir que ce courant alternatif et semi-annuel ne pouvoit s'attribuer en aucune manière au cours de la lune et du soleil , qui vont toujours d'orient en occident , mais à la chaleur combinée de ces astres , qui fondent pendant six mois les glaces de chaque pôle.

J'ai ensuite apporté deux observations très-curieuses , pour constater qu'un pareil courant

semi-annuel et alternatif, existoit dans l'océan Atlantique, où jusqu'à présent, on ne l'avoit pas soupçonné. La première est celle de Rennelfort qui trouva, au mois de juillet 1666, au sortir des îles Açores, la mer couverte des débris d'un combat naval qui s'étoit donné neuf jours auparavant entre les Anglois et les Hollandois, à la hauteur d'Ostende, ces débris avoient fait dans neuf jours plus de 275 lieues vers le midi, ce qui fait plus de 34 lieues par jour; et c'est une cinquième expérience nautique qui prouve, par la rapidité des courans du nord, l'élévation considérable de ce pôle sur l'horizon des mers.

9°. Ma sixième expérience nautique démontre particulièrement l'élévation du pôle sud, par l'étendue de ses courans, qui remontent en hiver jusqu'aux extrémités de l'Atlantique. C'est l'observation de M. Pennant, célèbre naturaliste anglois, qui rapporte que la mer jeta sur les côtes d'Ecosse le mât du Tilbury, vaisseau de guerre qui brûla à la rade de la Jamaïque; et qu'on recueille tous les ans, sur les rivages de ces îles, des graines de plantes qui ne croissent qu'à la Jamaïque. Cook assure aussi dans ses Voyages, comme un fait constant, qu'on trouve tous les ans sur les côtes d'Islande, quantité de grosses semences plates et rondes, appelées des yeux de bœuf, qui ne viennent qu'en Amérique.

10°. et 11°. Les preuves astronomiques dé-

b ij

de l'alongement des pôles, sont au nombre de trois. Les deux premières sont lunaires. C'est la double observation de Tycho-Brahé et de Képler, qui ont vu dans les éclipses centrales de la lune l'ombre de la terre alongée sur ses pôles. Je l'ai citée, tome premier, Etude quatrième. On ne peut rien opposer au témoignage de la vue de deux astronomes aussi célèbres, dont les calculs, loin d'être favorisés, se trouvoient dérangés par leurs observations.

12^o. La troisième preuve astronomique de l'alongement des pôles, est solaire, et regarde le pôle nord. C'est l'observation de Barents, qui aperçut de la Nouvelle-Zemble, par le 76^e degré de latitude nord, le soleil à l'horizon quinze jours plutôt qu'il ne s'y attendoit. Le soleil, dans ce cas, étoit de deux degrés et demi plus élevé qu'il ne devoit l'être. En donnant un degré pour la réfraction de l'atmosphère en hiver, au 76^e degré de latitude nord, et même un degré et demi, ce qui est très-considérable, il resteroit un degré au moins pour l'élévation extraordinaire de l'observateur sur l'horizon de la Nouvelle-Zemble. J'ai relevé à cette occasion une erreur de l'académicien Bouguer, qui ne fixe qu'à 34 minutes la plus grande réfraction du soleil pour tous les climats. Je ne me sers pas, comme on voit, de tous les avantages que me donnent ceux dont je combats les opinions. Voyez le tome troisième, explication des figures, hémisphère Atlantique.

Toutes ces douze preuves , tirées de différentes harmonies de la nature , s'accordent mutuellement à démontrer que les pôles sont alongés. Elles sont appuyées d'une multitude de faits dont je pourrois augmenter le nombre , tandis que les académiciens ne peuvent appliquer à aucun phénomène de la terre , de la mer ou de l'atmosphère , leur résultat de l'aplatissement des pôles , sans en reconnoître aussitôt l'erreur. D'ailleurs la géométrie seule suffit pour les en convaincre.

A la vérité , ils y ont fait cadrer les vibrations du pendule ; mais cette expérience est sujette à mille erreurs. Elle est au moins aussi suspecte que celle du miroir ardent qui leur a servi à conclure que les rayons de la lune n'avoient pas de chaleur , tandis que le contraire a été prouvé à Rome et à Paris , par des professeurs de physique. Le pendule s'alonge par le chaud , et se raccourcit par le froid. Il est bien difficile de compenser ses variations , par un assemblage de verges de différens métaux. D'un autre côté , il est bien facile à des hommes prévenus dès l'enfance par l'attraction , de se méprendre de quelques lignes en sa faveur. D'ailleurs , tous ces petits moyens de la physique , sujets à tant de mécompte , ne peuvent contredire en aucune manière l'alongement des pôles de la terre , dont la nature nous présente les mêmes résultats sur la terre , sur la mer , dans l'air et dans les cieux.

L'alongement des pôles prouvé , le courant des

c ij

mers et des marées s'ensuit naturellement. Plusieurs personnes voyant régner entre nos marées et les phases de la lune, les mêmes accroissemens et les mêmes diminutions, sont persuadées que cet astre en est le premier mobile par son attraction ; mais ces accords n'existent que dans une partie de la mer atlantique. Ils proviennent, non de l'attraction de la lune sur les mers, mais de sa chaleur réfléchie du soleil sur les glaces pôlaires, dont elle augmente les effusions, suivant certaines lois particulières à nos continens. Par-tout ailleurs, le nombre, la variété, la durée, l'irrégularité et la régularité des marées, n'ont aucun rapport avec les phases de la lune, et s'accordent au contraire avec les effets du soleil sur les glaces pôlaires, et la configuration des pôles de la terre. C'est ce que nous allons prouver, en employant le même principe de comparaison qui nous a servi à réfuter l'erreur des académiciens sur l'aplatissement des pôles, et à démontrer la vérité de ma théorie sur leur prolongement.

Si la lune agissoit par son attraction sur les marées de l'Océan, elle en étendrait l'influence sur les méditerranées et les lacs. Or, c'est ce qui n'est pas, puisque les méditerranées et les lacs n'ont point de marées, du moins de marées lunaires; car nous avons observé que les lacs, situés au pied des montagnes à glace, ont, en été, des marées solaires ou un flux comme l'Océan. Tel est le lac

de Genève, qui a un flux régulier l'après-midi. Cet accord du flux des lacs voisins des montagnes à glace avec la chaleur du soleil, jette déjà la plus grande vraisemblance sur ma théorie des marées ; et au contraire la discordance de ces mêmes flux avec les phases de la lune, ainsi que la tranquillité des méditerranées lorsque cet astre passe à leur méridien, rendent déjà son attraction plus que suspecte. Mais nous allons voir que dans le vaste Océan même, la plupart des marées n'ont aucun rapport ni avec son attraction, ni avec son cours.

J'ai déjà cité à la fin du tome 3, dans l'explication des figures, le navigateur Dampier, qui rapporte que la plus grande marée qu'il éprouva sur les côtes de la Nouvelle Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine lune. Il assure, ainsi que tous les navigateurs du midi, que les marées s'élèvent fort peu entre les tropiques, et qu'elles sont tout au plus de quatre à cinq pieds aux Indes orientales, et d'un pied et demi seulement, sur les côtes de la mer du Sud.

Je demande maintenant pourquoi ces marées entre les tropiques, sont si foibles et si retardées sous l'influence directe de la lune ? Pourquoi la lune nous fait éprouver, par son attraction, deux marées par jour dans notre mer Atlantique, et qu'elle n'en produit qu'une seule dans beaucoup d'endroits de la mer du Sud, qui est incomparablement plus large ? Pourquoi, dans cette même

mer du Sud, y a-t-il des marées diurnes et semi-diurnes, c'est-à-dire, de douze heures et de six heures ? Pourquoi la plupart des marées y arrivent-elles constamment aux mêmes heures, et s'élèvent-elles à une hauteur régulière presque toute l'année, quelles que soient les irrégularités des phases de la lune ? Pourquoi y en a-t-il qui croissent dans les quadratures tout comme dans les pleines et nouvelles lunes ? Pourquoi sont-elles toujours plus fortes en approchant des pôles, et se dirigent-elles souvent vers la ligne, contre le principe prétendu de leur impulsion ?

Ces problèmes, impossibles à résoudre par la théorie de l'attraction de la lune à l'équateur, cessent de l'être par la chaleur alternative du soleil sur les glaces des deux pôles.

Je vais d'abord prouver cette diversité des marées, par le témoignage même des compatriotes de Newton, partisans zélés de son système. Mes témoins ne sont pas des hommes obscurs ; ce sont des savans, des capitaines de la marine du roi d'Angleterre, chargés successivement par le vœu de leur nation et le choix de leur prince, de faire le tour du monde, et d'en rapporter des connoissances, utiles à l'étude de la nature. Ce sont les capitaines Byron, Carteret, Cook, Clerke, et l'astronome M. Wales. J'y joindrai le témoignage de Newton lui-même. Examinons d'abord ce qu'ils rapportent sur les marées de la partie méridionale de la mer du Sud :

A la rade del'île de Massafuero , par le 33° degré 45 minutes de latitude sud, et le 80° degré 22 minutes de longitude ouest , du méridien de Londres... « La mer verse douze heures au nord , et renverse ensuite douze heures au sud. » Capitaine Byron , année 1765 , avril.

Comme l'île de Massafuero est dans la partie australe de la mer du Sud , ses marées qui vont au nord en avril , vont donc vers la ligne contre le système lunaire : de plus , ses marées sont de douze heures ; autre difficulté.

A l'anse Angloise , sur la côte de la Nouvelle-Bretagne , vers le 5° degré de latitude sud et le 150° d. de longitude , « la marée a son flux et » reflux une fois dans vingt-quatre heures. » Capitaine Carteret , année 1767 , août.

A la baie des Iles , dans la nouvelle Zélande vers le 34° degré 59 minutes de latitude sud , et le 185° degré 36 m. de longitude ouest , « d'a- » près les observations que j'ai pu faire sur la » côte relativement aux marées , il paroît que » le flot vient du sud. » Cap. Cook , année 1769 , décembre.

Voici encore des marées en pleine mer qui vont vers la ligne , contre l'impulsion de la lune. Elles descendoient dans cette saison à la Nouvelle-Zélande , du pôle sud dont les courans étoient alors en activité ; car c'étoit l'été de ce pôle , au mois de décembre. Celles de Massafuero , quoique observées au mois d'avril par la

capitaine Byron, avoient aussi la même origine, parce que les courans du pôle nord qui ne commencent qu'à la fin de mars, à l'équinoxe de notre printemps, n'avoient pas encore arrêté l'influence du pôle sud dans l'hémisphère austral.

A l'embouchure de la rivière Endeavour, dans la nouvelle-Hollande, par le 15^e degré 26 m. de latitude sud, et 214^e d. 42 m. de longitude ouest, où le capitaine Cook radouba son vaisseau après avoir échoué, « le flot et le jussant n'étoient » considérables qu'une fois dans vingt-quatre » heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis » que nous étions sur le rocher. » Cap. Cook, année 1770, juin.

A l'entrée du havre de Noël, dans la terre de Kerguelen, vers le 48^e d. 29 m. de latitude sud, et 68 d. 42 m. de longitude est, « tandis que nous » étions à l'ancre, nous observâmes que le flux » venoit du sud-est, avec une vitesse d'au moins » deux mille par heures. » Cap. Cook, année, 1776, décembre.

Ainsi voila encore une marée qui descendoit directement du pôle sud. Il paroît que cette marée étoit régulière et diurne, c'est-à-dire, de douze heure; car Cook ajoute quelques pages après: « On y a la haute mer à environ dix heures, dans les pleines et les nouvelles lunes, et » les flots s'élèvent et retombent d'environ » quatre pieds. ».

Aux îles de O-Taïti, par le 17^e d. 29 m. de la-

titude sud, et le 149^e d. 35 m. de longitude, et de
 Uliétea, par le 15^e d. 45 m. de latitude sud,
 » nous fîmes aussi quelques observations sur les
 » marées, sur-tout, à O-Taïti et à Uliétea.
 » Nous voulions déterminer leur plus grande
 » élévation sur la première de ces îles. Durant
 » mon second voyage, M. Wales crut avoir dé-
 » couvert que les flots y montoient par-delà le
 » point que j'avois trouvé en 1769; mais nous
 » nous assurâmes cette fois que cette différence
 » n'avoit plus lieu; c'est-à-dire, que la marée
 » s'élevoit seulement de 12 à 14 pouces au plus.
 » Nous observâmes que la marée est haute à
 » midi dans les quadratures, aussi bien qu'à l'é-
 » poque des pleines et des nouvelles lunes.»
 Cap. Cook, année 1777, décembre.

Cook donne dans cet endroit de son journal
 une Table des marées dans ces îles, depuis le
 premier jusqu'au 26 de novembre, où l'on voit
 qu'il n'y avoit qu'une marée par jour, qui, dans
 tout le cours du mois, se trouvoit à sa hauteur
 moyenne, entre onze heures et une heure. Ainsi,
 il est clair que des marées si régulières à des
 époques si différentes de la lune, n'avoient au-
 cun rapport avec les phases de cet astre.

Cook étoit à Taïti en 1769 au mois de juillet,
 c'est-à-dire, dans l'hiver du pôle sud; il s'y re-
 trouvoit en 1777, au mois de décembre, c'est-à-
 dire, dans son été; ainsi il est possible que les
 effusions de ce pôle étant alors plus abondantes

et plus voisines de Taïti, que celles du pôle nord, les marées fussent plus fortes dans cette île en décembre qu'en juillet, et que l'astronome M. Wales eût raison.

Observons maintenant les effets des marées dans la partie septentrionale de la mer du sud.

A l'entrée de Nootka sur la côte d'Amérique, par le 49^e d. 36 m. de latitude nord, et le 233^e degré 17 m. de longitude est, « la mer est haute à » 12 heures 20 minutes dans les nouvelles et » pleines lunes; elle s'élève de huit pieds neuf » pouces. Je parle de l'élévation qui a lieu » durant les marées du matin, et deux ou trois » jours après les nouvelles et pleines lunes. Les » marées de nuit montent alors deux pieds plus » haut. Cette élévation plus considérable, fut très- » marquée dans la grande mer de la pleine lune » qui eut lieu bientôt après notre arrivée. Il nous » parut clair qu'il en seroit de même lors des » marées de la nouvelle lune. Au reste, nous » ne relâchâmes pas assez long-temps dans l'en- » trée de Nootka, pour nous en assurer d'une » manière positive. » Cap. Cook, année 1778, avril.

Ainsi, voilà deux marées par jour, ou semi-diurnes, de l'autre côté de notre hémisphère, comme dans le nôtre, tandis qu'il paroît qu'il n'y en a qu'une dans l'hémisphère austral, c'est-à-dire, dans la mer du sud seulement. De plus,

cei

ces marées demi-diurnes différent des nôtres, en ce qu'elles arrivent à la même heure, et quelles n'éprouvent d'accroissement que deux ou trois jours après la pleine lune. Nous donnerons bientôt la raison de ces phénomènes inexplicables, suivant le système lunaire.

Nous allons voir dans les deux observations suivantes, ces marées du nord de la mer sud observées en avril, devenir à des latitudes plus élevées sur la même côte, plus forte en mai, et encore plus en juin, ce qui ne peut se rapporter en aucune manière au cours de la lune, qui passe alors dans l'hémisphère austral, mais au cours du soleil, qui passe dans l'hémisphère septentrional, et échauffe de plus en plus les glaces du pôle nord, dont la fonte croît à mesure que la chaleur de cet astre augmente. D'ailleurs, la direction de ces marées du nord vers la ligne, et d'autres circonstances vont confirmer pleinement qu'elles tirent leur origine du pôle.

A l'entrée de la rivière Cook, sur la côte de l'Amérique, vers le 57°. d. 51 m. de latitude nord, » nous éprouvâmes ici une marée très-forte qui » portoit au sud en dehors de l'entrée. C'étoit le » moment du reflux. Il faisoit de trois à quatre » nœuds par heure, et la mer fut basse à dix » heures. La marée entraîna hors de l'entrée » une quantité considérable d'algues marines et » de bois flottans. L'eau étoit devenue épaisse

Tome IV. d

» comme celle des rivières; mais, ce qui nous
 » excita à continuer notre route, nous la trou-
 » vâmes à la mer basse aussi salée que l'Océan.
 » La vitesse du flot fut de trois nœuds, et le cou-
 » rant remonta jusqu'à quatre heures du soir. »
Cap. Cook, année 1778, mai.

Les marins entendent par nœuds, les divisions de la corde du lock, et par lock, un morceau de bois qu'on jette à la mer attaché à une corde, pour mesurer la course d'un vaisseau. Lorsque, dans une demi-minute, il s'écoule hors du vaisseau trois divisions ou nœuds de cette corde, on en conclut que le vaisseau ou le courant fait par heure trois milles, ou une lieue.

En remontant la même entrée dans un lieu où elle n'avoit que quatre lieues de l'argeur, » la
 » marée avoit une vitesse et une force prodigi-
 » gieuses. Elle étoit effrayante pour nous, qui
 » ne savions pas si l'agitation de l'eau étoit oc-
 » casionée par le courant ou le choc des vagues,
 » contre les bancs de sable ou les rochers
 » Nous demeurâmes à l'ancre pendant le reflux,
 » dont la vitesse étoit de près de cinq nœuds par
 » heure (une lieue deux tiers). Jusqu'ici nous
 » avions trouvé le même degré de salure à la
 » mer basse et à la mer haute; et à ces deux
 » époques, les vagues avoient été aussi salées
 » que l'eau de l'Océan. Nous eûmes bientôt des
 » indices que nous remontions une rivière. L'eau
 » que nous puissâmes à la fin du reflux, étoit

« beaucoup plus douce que celle que nous avons
 » goûtée auparavant : je fus convaincu que nous
 » étions dans une grande rivière, et non pas dans
 » un détroit qui communiquât avec les mers du
 » nord. » Cap. Cook, année 1778, 30 mai.

Ce que Cook appelle l'Entrée, à laquelle on a depuis donné le nom de grande rivière de Cook, n'est, pas son cours et ses eaux saumâches; ni un détroit, ni une rivière, mais une véritable écluse du nord, par où s'écoulent les effusions des glaces polaires dans l'Océan. On en trouve de semblables au fond de la baie d'Hudson. Ellis y avoit été trompé, et les avoit prises pour les détroits qui communiquoient de la mer du Nord à la mer du Sud. C'étoit pour dissiper les doutes qui étoient restés à ce sujet, que Cook avoit tenté un voyage d'examen au nord des côtes de la Californie.

Suite de la reconnoissance de l'intérieur de l'Entrée ou grande rivière de Cook. » Lorsque nous eûmes atteint la baie, le flot portoit avec force dans la rivière du Retour, et le jussant eut une force plus grande encore. La mer tomba de 20 pieds tandis que nous étions à l'encre. » Cap. Cook, année 1778, juin.

Ce que Cook nomme le jussant ou le reflux, me paroît être le flot ou le flux lui-même, puisqu'il étoit plus tumultueux et plus rapide que ce qu'il appelle le flux; car la réaction ne peut jamais être plus forte que l'action. La marée descendante même dans nos rivières, n'est jamais aussi forte

que la marée montante. Celle-ci y produit pour l'ordinaire une barre, ce que ne fait pas l'autre.

Cook, prévenu en faveur du préjugé que la cause des marées est entre les tropiques, ne pouvoit se résoudre à regarder ce flot qui venoit de l'intérieur des terres, comme une véritable marée: Cependant, dans la partie opposée de ce même continent, je veux dire au fond de la baie d'Hudson, le flot ou la marée vient de l'ouest, c'est-à-dire, de l'intérieur des terres.

Voici ce que rapporte à ce sujet, l'introduction du troisième Voyage de Cook.

» Le capitaine Middleton, chargé d'un voyage à la baie d'Hudson, entrepris en 1741 et 1742, avoit trouvé entre le 65 et le 66°. degré de latitude une entrée fort considérable dirigée vers l'ouest, dans laquelle il pénétra avec ses vaisseaux. Après avoir examiné les marées à diverses reprises, et s'être efforcé durant trois semaines de découvrir la nature et la direction intérieure de l'ouverture, il reconnut que le flot venoit toujours de l'ouest, et que c'étoit une grande rivière à laquelle il donna le nom de Wager.

» M. Dobbs contesta l'exactitude ou plutôt la fidélité de ces détails. Il soutint que la rivière de Middleton est un détroit et non pas une rivière d'eau douce; que si Middleton l'avoit examinée convenablement, il y auroit trouvé un passage à l'océan occidental d'Amérique.

» Le peu de succès de l'expédition ne servit donc
 » qu'à fournir à M. Dobbs de nouveaux argu-
 » mens pour tenter ce passage encore une fois;
 » et ayant fait accorder par un acte du Parlement
 » les vingt mille livres sterling de récompense dont
 » on a parlé plus haut, il parvint à déterminer
 » une société d'armateur et de négocians, à équi-
 » per le Dobbs et la Californie. On espéra que
 » ces vaisseaux viendroient à bout de pénétrer
 » dans l'océan Pacifique, par l'ouverture que le
 » voyage de Middleton avoit indiqué, et sur
 » laquelle on supposoit que ce navigateur avoit
 » trompé le public dans son rapport.

» Cette nouvelle expédition n'eut pas plus de
 » succès que les autres. On sait que le voyage du
 » Dobbs et de la Californie (1) confirmèrent, au
 » lieu de détruire les assertions de Middleton.
 » On apprit que le prétendu détroit n'étoit
 » qu'une rivière d'eau douce, et on détermina
 » exactement jusqu'à quel point elle est navi-
 » gable du côté de l'ouest.»

Ainsi la rivière le Wager produit une vérita-
 ble marée de l'ouest, parce qu'elle est une des
 écluses qui viennent du nord dans l'océanatlan-
 tique: il est donc clair que la grande rivière de
 Cook produit, de son côté, une véritable marée

(1) M. Ellis fut du voyage, et c'est lui qui en a écrit
 la relation que j'ai citée plus d'une fois.

de l'est, parce qu'elle est aussi une des écluses du Nord dans la mer du Sud.

D'ailleurs, l'élévation et le tumulte de ces marées de la grande rivière de Cook, semblables à celle du fond de la baie d'Hudson, du détroit de Waigats, etc. l'affoiblissement de leurs salure, leur direction générale vers la ligne, prouvent qu'elles sont formées en été dans le nord de la mer du sud, ainsi que dans le nord de la mer atlantique, de la fonte des glaces du pôle nord.

Dans la suite du voyage de Cook, achevé par le Capitaine Clerke, nous allons trouver deux autres observations sur les marées, dont le système lunaire ne peut pas rendre plus de raison.

Aux îles Sandwich, à l'observatoire anglois, dans la baie de Karakakoo, par le 19^e degré 28 m. de latitude nord, et le 24^e de longitude est, « les marées sont très-régulières ; le flux et le reflux sont de six heures. Le flot vient de l'est, et la mer est haute dans les pleines et les nouvelles lunes, à trois heures 45 minutes, temps apparent. » Cap. Clerke, année 1779, mars.

A la bourgade de Saint-Pierre et de Saint-Paul, au Kamchatka, par le 53^e d. 38 m. de latitude nord, et le 158^e d. 43 minute de longitude est, « la mer fut haute dans les pleines et nouvelles lunes à 4 heures 55 minutes, et sa plus grande élévation étoit de 5 pieds 8 p. Les marées arrivent de douze heures en douze

» heures, d'une manière très-régulière. » Cap. Clerke, année 1779, octobre.

Le capitaine Clerke imbu, ainsi que Cook, du système de l'attraction de la lune dans la zone torride, s'efforce en vain de rapporter aux phases irrégulières de cet astre, des marées qui arrivent à des heures régulières dans la mer du Sud, ainsi que leurs autres phénomènes. L'astronome M. Wales, qui accompagna Cook dans son second voyage, est forcé d'avouer à ce sujet l'insuffisance de la théorie de Newton. Voici ce qu'il en dit dans un extrait inséré dans l'introduction générale du dernier voyage de Cook.

« Les lieux où l'on a observé, pendant ses » voyages, l'élévation et l'époque des marées, » sont en très-grand nombre, et il en résulte des » détails utiles et importans. Dans le cours de » ces observations, quelques faits très-curieux et » même très-imprévus, se sont offerts à nous. Il » suffira d'indiquer ici la hauteur extrêmement » petite du flôt au milieu de l'océan pacifique : » nous l'y avons trouvée de deux tiers au-des- » sous de la quantité à laquelle on auroit pu s'at- » tendre d'après la théorie et le calcul. » Les partisans du système Newtonien seroient bien autrement embarrassés, s'il leur falloit expliquer d'une manière claire, d'abord, pourquoi il y a par jour deux marées de six heures dans l'océan atlantique ; ensuite, pourquoi qu'il n'y en a qu'une de douze heures dans la partie australe

de la mer du Sud, comme à l'île de Taïti, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, sur celle de la Nouvelle-Bretagne, à l'île de Massafuero, etc... : pourquoi, d'un autre côté, dans la partie septentrionale de cette même mer du Sud, les deux marées de six heures reparoissent chaque jour égales aux îles de Sandwich ; inégales sur la côte d'Amérique, à l'entrée de Nootka ; et vers cette même latitude, réduites à une seule marée de 12 heures sur la côte d'Asie, au Kamchatka.

J'en pourrais citer d'autres encore plus extraordinaires. Ce sont ces dissonances très-marquées et très-nombreuses du cours des marées avec celui de la lune, dont Newton cependant ne connoissoit qu'un petit nombre, qui l'ont forcé de reconnoître lui-même, ainsi que je l'ai dit ailleurs, « qu'il falloit qu'il y eût dans le retour périodique des marées, quelque autre cause mixte qui a été inconnue jusqu'ici. » *Philosophie de Newton, chap. 10.*

Cette autre cause inconnue jusqu'ici est la fonte des glaces polaires, qui ont cinq à six mille lieues de circonférence dans leur hiver, et deux à trois mille au plus dans leur été. Ces glaces, en s'écoulant alternativement dans le sein des mers, en opèrent tous les phénomènes. Si, dans notre été, il y a deux marées par jour dans l'océan atlantique, c'est à cause du déversement alternatif des deux continens, l'ancien et le nouveau, qui se rapprochent au nord, dont l'un verse le jour

et l'autre la nuit, les eaux des glaces que le soleil fait fondre sur le côté oriental et occidental du pôle qu'il circuit chaque jour de ses feux, et qu'il échauffe pendant six mois. S'il y a un retard de 22 minutes d'une marée à celle qui la suit, c'est parce que la coupole des glaces polaires en fusion diminue chaque jour, et que ces effluences sont retardées par les sinuosités du canal de l'Atlantique. Si, dans notre hiver, il y a aussi deux marées retardées par jour sur nos côtes, c'est que les effluences du pôle sud, entrant dans le canal de l'Atlantique, éprouvent encore deux déversemens à son embouchure; l'un en Amérique, au cap Horn, et l'autre en Afrique, au cap de Bonne-Espérance. Ce sont, je pense, ces deux déversemens alternatifs des courans du pôle sud, qui rendent ces deux caps qui en reçoivent la première impulsion, si tempétueux et si difficiles à doubler, pendant l'été de ce même pôle, aux vaisseaux qui sortent de l'océan atlantique; car alors ils rencontrent de front les courans qui descendent du pôle sud. C'est par cette raison qu'il leur est fort difficile de doubler le cap de Bonne-Espérance en novembre, décembre, janvier, février et mars pour aller aux Indes, et qu'au contraire, ils le passent aisément dans nos mois d'été, parce qu'alors ils sont aidés des courans du pôle nord qui les poussent hors de l'Atlantique. Ils éprouvent le con-

traire à leur retour des Indes , dans nos mois d'hiver.

Je suis porté, par ces considérations, à croire que les vaisseaux qui vont à la mer du Sud éprouveroient moins d'obstacles à doubler le cap Horn dans son hiver que dans son été; car ils ne seroient pas repoussés alors par les courans du pôle sud dans l'Atlantique, et ils seroient aidés, au contraire, à en sortir par ceux du pôle nord. Je pourrois appuyer cette conjecture de l'expérience de plusieurs vaisseaux. On pourroit m'obje-
 cter celle de l'amiral Anson, mais il ne doubla ce cap qu'aux mois de mars et d'avril, qui sont d'ailleurs deux des mois les plus tempétueux de l'année, à cause de la révolution générale de l'atmosphère et de l'océan, qui arrive à l'équinoxe, lorsque le soleil passe d'un hémisphère dans l'autre.

Expliquons maintenant, par les mêmes principes, pourquoi les marées de la mer du Sud ne ressemblent pas à celles de la mer Atlantique. Le pôle sud n'a point, comme le pôle nord, de double continent qui sépare en deux déversemens les effluences que le soleil fait couler chaque jours de ses glaces. Il n'a même aucun continent : il n'a point par conséquent de canal où ses effluences soient retardées. Ainsi ses effusions s'écoulent directement dans la vaste mer du Sud, formant sur la moitié de ce pôle une suite de gerbes divergentes qui en font

le tour en 24 heures , comme les rayons du soleil. Lorsqu'une gerbe de ces effusions rencontre une île , elle lui apporte une marée de douze heures , c'est-à-dire , de la même durée que celle que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole glaciale par laquelle passe le méridien de cet île. Telles sont les marées des îles de Taïti , de Massafuero , de la Nouvelle-Hollande , de la Nouvelle-Bretagne , etc. Chacune de ces marées dure autant que le cours du soleil sur l'horizon , et est régulière comme son cours. Ainsi pendant que le soleil échauffe douze heures de suite , de ses feux verticaux les îles australes de la mer du Sud ; il les rafraîchit par une marée de douze heures , qu'il fait sortir des glaces du pôle sud par ses feux horizontaux. Des effets contraires viennent souvent de la même cause.

Cet ordre des marées n'est plus le même dans la partie septentrionale de la mer du sud. Dans cette partie opposée de notre hémisphère , les deux continens se rapprochent encore vers le nord. Ils versent donc tour-à-tour, en été, dans le canal qui les sépare, les deux effusions semi-diurnes de leur pôle, et ils y rassemblent tour-à-tour, en hiver, celle du pôle sud , ce qui y produit deux marées par jour comme dans la mer atlantique. Mais comme ce canal formé au nord de la mer du Sud par les deux continens, est très-évasé au-dessous du 55^e degré de latitude nord,

ou plutôt qu'il cesse d'exister par l'écartement presque subit de l'Amérique et de l'Asie, qui vont en divergeant à l'est et à l'ouest, il arrive qu'il n'y a que les lieux situés dans le déversement de la partie septentrionale de ces deux continens, qui éprouvent deux marées par jour. Telles sont les îles Sandwich, situées précisément au confluent de ces deux courans, à des distances proportionnelles de l'Amérique et de l'Asie, vers le 21. degré de latitude nord. Lorsque ce lieu est plus exposé au courant d'un continent qu'à celui de l'autre, ses deux marées semi-diurnes sont inégales comme à l'entrée du Nootka, sur la côte d'Amérique; mais lorsqu'il est tout-à-fait hors de l'influence de l'un, et entièrement sous celle de l'autre, il ne reçoit qu'une marée par jour, comme au Kamchatka, sur la côte d'Asie, et cette marée est alors de douze heures, comme l'action du soleil sur la moitié du pôle, dont les effusions n'éprouvent plus alors de partage.

D'où l'on voit que deux ports peuvent être situés dans la même mer et sous le même parallèle, et avoir l'un deux marées par jour, et l'autre une seule, et que la durée de ces marées, soit doubles, soit simples, soit doubles égales, soit doubles inégales, soit régulières, soit retardées, est toujours de douze heures dans vingt-quatre heures; c'est-à-dire, précisément du temps que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole polaire

polaire d'où elles s'écoulent, ce qui ne peut se rapporter au cours inégal du soleil entre les tropiques, et bien moins encore à celui de la lune, qui n'y est souvent que quelques heures sur l'horizon.

J'ai donc établi par des faits simples, clairs et nombreux, la discordance des marées dans la plupart des mers, avec l'attraction prétendue de la lune à l'équateur, et au contraire, leur concordance avec l'action du soleil sur les glaces des pôles.

J'en demande pardon au lecteur, mais l'importance de ces vérités m'engage à les récapituler.

10. L'attraction de la lune sur les eaux de l'Océan, est contredite par l'inertie des eaux des méditerranées et des lacs, qui n'éprouvent jamais aucun mouvement lorsque cet astre passe à leur méridien et même à leur zénith. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil qui fait sortir des glaces des pôles les courans et les marées de l'océan, se vérifie par son influence sur les montagnes à glace, d'où sortent en été des courans et des flux, qui produisent de véritables marées dans les lacs qui sont à leurs pieds, comme on le voit dans le lac de Genève, situé au bas des Alpes Rhétiennes. Les mers sont les lacs du globe, et les pôles en sont les Alpes.

20. L'attraction prétendue de la lune sur l'Océan, ne peut s'appliquer ni aux deux marées de

six heures ou semi-diurnes de la mer atlantique, parce que cet astre ne passe chaque jour qu'à son zénith ; ni à la marée de douze heures ou diurne de la partie australe de la mer du Sud, parce qu'il passe chaque jour au zénith et au nadir de cette vaste mer ; ni aux marées tant semi-diurnes que diurnes de la partie septentrionale de cette même mer, ni à la variété de ces marées qui croissent ici dans les pleines (1) et nouvelles lunes, et là plusieurs jours après ; qui augmentent ici dans les quadratures, et là diminuent ; ni à leur égalité constante dans d'autres lieux ; ni à la direction de celles qui vont vers la ligne ; ni à leur élévation qui augmente vers les pôles, et s'affoiblit sous la zone même de l'attraction lunaire, c'est-à-dire, sous l'équateur. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil sur les

(1) Je reconnois, ainsi que Pline, que la lune fond par sa chaleur les glaces et les neiges. Ainsi, quand elle est pleine, elle doit augmenter la fonte des glaces polaires ou les marées. Mais, si celles-ci croissent encore sur nos côtes quand la lune est nouvelle, je pense que ces fontes surabondantes ont encore été occasionnées par la pleine lune, et sont retardées dans leur cours par quelque configuration particulière d'un des deux continents. Au reste, cette difficulté n'est pas plus difficile à résoudre par ma théorie que par celle de l'attraction, qui ne peut expliquer d'ailleurs la plupart des phénomènes nautiques que je viens de rapporter.

pôles du monde explique parfaitement la grandeur des marées près des pôles, et leur foiblesse près de l'équateur; leur divergence du pôle d'où elles s'écoulent, et leur concordance parfaite avec les continens d'où elles descendent; étant doubles en vingt-quatre heures, lorsque l'hémisphère qui les verse ou qui les reçoit est séparé en deux continens; doubles et inégales, lorsque le déversement des deux continens est inégal; simples et uniques, lorsqu'il n'y a qu'un seul continent qui les verse, ou qu'il n'y en a point du tout.

3°. L'attraction de la lune qui va toujours d'orient en occident, ne peut s'appliquer en aucune manière au cours de la mer des Indes, qui flue six mois vers l'orient et six mois vers l'occident; ni au cours de la mer atlantique, qui flue six mois au nord et six mois au midi. Au contraire, l'action de la chaleur semi-annuelle et alternative du soleil autour de chaque pôle couvert d'une mer de glace de cinq ou six mille lieues de circonférence en hiver, et de deux ou trois mille en été, s'accorde parfaitement avec le courant semi-annuel et alternatif qui descend de ce pôle, en fluant vers le pôle opposé, selon la direction des continens et des archipels qui lui servent de rivages.

J'observerai à ce sujet, que quoique la mer du Sud ne semble présenter aucun canal au cours des effluences polaires, par la grande divergence

e ij.

de l'Amérique et de l'Asie, on peut cependant y en entrevoir un sensiblement formé par la projection de ses archipels, qui sont en correspondance avec les deux continens. C'est par le moyen de ce canal que les îles Sanwick, qui sont dans la partie septentrionale de la mer du Sud, vers le 21°. degré de latitude, éprouvent deux marées par jour par le déversement de l'Amérique et de l'Asie, quoique le détroit qui sépare les deux continens soit au 65°. degré de latitude nord. Ce n'est pas que ces îles et ce détroit du nord soient tout-à-fait sous le même détroit méridien; mais les îles Sandwich sont placées sur une courbe correspondante à la courbe sinuense de l'Amérique, et dont l'origine seroit au détroit du nord. On pourroit prolonger cette courbe à des archipels plus éloignés de la mer du Sud, qui éprouvent deux marées par jour; et elle y exprimeroit le courant formé par le déversement de l'Amérique et de l'Asie, comme nous l'avons dit ailleurs. Toutes les îles sont au milieu des courans. En considérant donc sur un globe le pôle sud à vue d'oiseau, on entrevoit une suite d'archipels dispersés en ligne spirale jusque dans l'hémisphère du nord, qui indique le courant de la mer Sud, comme la projection des deux continens du côté du pôle nord, indique le courant de l'Atlantique. Ainsi le cours des mers d'un pôle à l'autre, est en spirale autour du globe, comme le cours du soleil de l'un à l'autre tropique.

Cet aperçu ajoute un nouveau degré de vraisemblance à la correspondance des mouvemens de la mer avec ceux du soleil. Ce n'est pas que la chaîne des archipels, qui se projette en spirale dans la mer du Sud, ne soit interrompue en quelques endroits ; mais ces interruptions ne proviennent à mon avis, que de l'imperfection de nos découvertes. Nous pourrions, ce me semble, les entendre bien plus loin, en nous guidant pour la découverte des îles inconnues de cette mer, sur la projection des îles que nous connoissons déjà. Ces voyages ne devraient pas se faire en allant directement de la ligne au pôle sud, ou en décrivant le même parallèle au tour du globe ; ainsi qu'on a coutume ; mais en suivant la ligne spirale dont je parle, suffisamment indiquées par le courant général même de l'Océan. Il ne faudroit pas manquer d'observer les fruits nautiques que le courant alternatif des mers ne manque jamais de porter d'une île à l'autre, souvent à des distances prodigieuses. C'est par ces moyens simples et naturels que les anciens peuples du midi de l'Asie ont découvert tant d'îles dans la mer du Sud, où l'on reconnoît encore leurs mœurs et leur langage. Ainsi, en s'abandonnant à la nature, qui nous sert souvent mieux que notre savoir, ils ont abordé, sans effort et sans carte, à une multitude d'îles dont ils n'avoient même jamais ouï parler.

J'ai indiqué, à la fin du précédent volume

e ij

ces moyens faciles de découvertes et de communications entre les peuples maritimes. C'est dans l'explication des figures, en parlant de l'hémisphère Atlantique, et au sujet de Christophe Colomb, qui, près de périr en pleine mer à son premier retour de l'Amérique, mit la relation de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, dans l'espérance quelle seroit portée sur quelque rivage. J'ai dit, à cette occasion, » qu'une simple bouteille de verre pouvoit la con- » server des siècles à la surface des mers, et la » porter plus d'une fois d'un pôle à l'autre. » Cette expérience vient de se réaliser en partie sur les côtes de l'Europe (1). Elle est rapportée

E (1) J'invite les marins, qui s'intéressent aux progrès des connoissances naturelles, de réitérer cette expérience si facile et si peu coûteuse. Il n'y a point de lieu où les bouteilles vides soient plus communes et plus inutiles que sur un vaisseau. Lorsqu'il sort du port, il y a beaucoup de bouteilles pleines de vin, de bière, de cidre et d'eau-de-vie, dont la plupart sont vidées au bout de quelques semaines, sans qu'on ait de quoi les remplir de tout le voyage. En jetant quelques-unes à la mer, on pourroit y adapter perpendiculairement une baguette surmontée d'un petit morceau de toile, ou de quelque plume blanche. Ce signal la détacheroit du fond azuré de la mer, et la feroit apercevoir de loin. Il seroit à propos de la garnir de cordes, pour l'empêcher de se briser en atterissant sur les rivages, où les courans et les marées la porteroient tôt ou tard. Ces essais paroîtront des jeux d'enfans à

par le Mercure de France du samedi 12 janvier 1788, n^o. 2, pages 84 et 85, partie politique.

» Au mois de mai de cette année, des pêcheurs

nos savans ; mais ils peuvent devenir de la plus grande importance pour les gens de mer. Ils peuvent servir à leur faire connoître la direction et la vitesse des courans, d'une manière bien plus certaine et beaucoup plus étendue que le loch que l'on jette à bord des vaisseaux, ou que les bateaux que l'on y met à la mer. Ce dernier moyen, quoique employé fréquemment par le célèbre Cook, ne peut jamais donner que la vitesse relative du bateau et du vaisseau, et non la vitesse intrinsèque du courant. Enfin, ces essais, tout hasardeux qu'ils sont, peuvent servir aux navigateurs à donner de leurs nouvelles à leurs amis, à de grandes distances de la terre, comme on le voit dans l'expérience de la baie de Biscaye, et à leur obtenir des secours pour eux-mêmes, s'ils venoient à faire naufrage sur quelque île déserte.

Nous ne nous fions pas assez à la nature. On pourroit employer préférablement à des bouteilles, quelques-uns des trajectiles dont elle se sert dans différens climats, pour entretenir la chaîne de ses correspondances par tout le globe. Un des plus répandus sur les mers des tropiques, est le coco. Ce fruit va souvent aborder à cinq ou six cents lieues du rivage où il est né. La nature l'a fait pour traverser les mers. Il est d'une forme oblongue, triangulaire et carénée, en sorte qu'il vogue sur un de ses angles comme sur une quille, et passant à travers les détroits des rochers, il vient échouer sur les grèves, où il ne tarde pas à se germer. Il est préservé du choc des abordages par une enveloppe appelée caire, qui a un po

» d'Arromanches, près Bayeux, trouvèrent en
 » pleine mer une petite bouteille bien bouchée:
 » impatiens de voir ce qu'elle contenoit, ils la

paisseur dans la circonférence du fruit, et trois ou quatre à sa partie pointue, qu'on peut considérer comme sa proue, avec d'autant plus de raison, que l'autre extrémité est aplatie comme une poupe. Ce caire est couvert, à l'extérieur, d'une membrane unie et coriace, sur laquelle on peut tracer des caractères, et il est formé, à l'intérieur, de filamens entrelacés et mêlés d'une poussière semblable à de la sciure de bois. Au moyen de cette enveloppe élastique, le coco peut être lancé par les flots au milieu des rochers, sans se briser. De plus, sa coque intérieure est d'une matière plus flexible que la pierre, et plus dure que le bois, impénétrable à l'eau, où elle peut rester très-long-temps sans se pourrir, ainsi que son caire, dont les Indiens font, par cette raison, d'excellens cables pour les vaisseaux. La coque du coco est si dure, que son germe n'en pourroit jamais sortir, si la nature n'avoit ménagé à sa partie pointue, où le caire est renforcé, trois petits trous recouverts d'une simple pellicule.

Il y a encore bien d'autres végétaux volumineux que les courans de la mer portent à des distances prodigieuses, tels que les sapins et les bouleaux du nord, les doubles cocos des îles Sechelles, les bambous du Gange, les gros joncs du cap de Bonne-Espérance, etc. On peut écrire aisément sur leurs tiges avec la pointe d'un coquillage, et les rendre remarquables sur la mer par quelque signal éclatant.

On peut trouver de semblables ressources parmi les

» cassèrent; c'étoit une lettre dont ils ne purent
 » lire l'adresse, conçue en langue angloise. Ils
 » la portèrent au juge de l'amirauté, qui la fit
 » déposer à son greffe. La suscription annonçant
 » qu'elle appartenoit à une dame angloise, il
 » s'assura de son existence, et prit les mesures

amphibies, telles que les tortues, qui se transportent fort loin au moyen des courans. J'ai lu quelque part, dans l'histoire de la Chine, qu'un de ses anciens rois, accompagné d'une foule de peuple, vit un jour sortir de la mer une tortue, sur le dos de laquelle étoient écrites les lois qui font aujourd'hui la base du gouvernement chinois. Il est probable que ce législateur avoit profité du moment où cette tortue étoit venue à terre, suivant l'usage, reconnoître le lieu où elle devoit faire sa ponte, pour écrire sur son dos les lois qu'il vouloit établir, et qu'il saisit pareillement le jour d'après cette reconnoissance, où cet animal ne manque pas de retourner au même lieu pour ses œufs, pour pénétrer un peuple simple de respect pour des lois qui sortoient du sein de la mer, et à la vue des tablettes merveilleuses sur lesquelles elles étoient écrites.

Les oiseaux de marine peuvent fournir encore des voies plus promptes de communication, d'autant que leur vol est très-rapide, et qu'ils sont si familiers sur les rivages déserts, qu'on les prends à sa main, comme je l'ai éprouvé à l'île de l'Ascension. On peut leur attacher, avec un billet, quelque signe remarquable, et choisir de préférence ceux qui arrivent dans diverses saisons et qui parcourent différens rivages, et même les oiseaux de terre de passage, comme les ramiers.

» que la prudence dictoit pour lui faire parvenir
 » sûrement sa lettre. Le mari de cette dame
 » (homme de lettres, connu dans sa patrie par
 » plusieurs ouvrages justement estimés) vient
 » d'écrire ; et en marquant au juge sa reconnois-
 » sance avec les expressions les plus fortes, il lui
 » apprend que la lettre dont il s'agit est du frère
 » de son épouse, allant aux grandes Indes. Il
 » avoit voulu donner de ses nouvelles à sa sœur.
 » Un vaisseau qu'il avoit vu dans la baie de
 » Biscaye, et qui paroissoit aller en Angleterre, lui
 » en avoit donné l'idée. Il comptoit pouvoir en
 » approcher ; mais le vaisseau s'étant éloigné, il
 » avoit imaginé de mettre la lettre dans une bou-
 » teille, et de la jeter à la mer.

Enfin, les journeaux (1) viennent avec la fortune, à l'appui de ma théorie.

(1) Pendant l'impression de cet avis, le Journal de Paris a publié, à mon insçu, un extrait de ma lettre au Journal général de France, en réponse à mon critique anonyme. Cette démarche montre, de la part de ses rédacteurs, beaucoup plus d'impartialité à mon égard, que je ne leur en supposois. Elle convient à des hommes de lettres qui influent sur l'opinion publique, et qui ne veulent pas encourir le reproche qu'ils font quelquefois eux-mêmes, avec tant de fondement, aux corps qui se sont opposés autrefois aux découvertes qui détruisoient leurs systèmes. Je saisis cette occasion de rendre justice à l'impartialité de MM. les rédacteurs du Journal de Paris, ainsi que je l'ai toujours rendue à leurs talens.

Dans le desir de donner à un fait aussi important toute l'authenticité dont il est susceptible, j'ai écrit en Normandie à une dame de mes amies, qui cultive avec beaucoup de goût l'étude de la nature, au sein de sa famille, pour la prier de demander au juge de l'amirauté d'Arromanches, quelques éclaircissemens dont j'avois besoin, en Angleterre. J'ai différé même en attendant sa réponse, l'impression de cette dernière feuille pendant près de six semaines. La voici telle que le juge de l'amirauté d'Arromanches a eu la complaisance de la lui envoyer, et qu'elle a eu la bonté de me faire parvenir, ce 24 février 1788.

» La bouteille fut trouvée à deux lieues en mer, au droit de la paroisse d'Arromanches, distante elle-même de deux lieues nord-est de la ville de Bayeux, le 9 mai 1787, et déposée au greffe de l'amirauté le 10 du même mois.

» M. Elphinston, mari de la dame à laquelle la lettre étoit adressée, marque qu'on n'est pas bien sûr si c'est l'auteur de la lettre qui l'a embouteillée dans la baie de Biscaye, le 17 août 1786, latitude 45., 10 minutes nord, longitude 10°. 56 minutes ouest, comme elle est datée; ou si quelqu'un du vaisseau passant, l'a confiée aux ondes.

» Quant au vaisseau, il l'appelle Naquet;

- » Celui qui alloit au Bengale se nommoit l'Intel-
 » ligence, sous les ordres du capitaine Linston.
 » Les noms des pêcheurs sont Charles le
 » Romain, maître du bateau; Nicolas Fresnel,
 » Jean-Baptiste le Bas et Charles l'Ami, mate-
 » lots, tous de la paroisse d'Arromanches.

Signé, PHILIPPE-DE-DELLEVILLE.

La paroisse d'Arromanches est environ à 1 d. de longitude ouest du méridien de Greenwich, et à 49 d. 5 minutes de latitude nord. Ainsi la bouteille jetée à la mer au 10°. d. 56 minutes de longitude ouest, et au 45°. d. 10 minutes de latitude nord, a parcouru à-peu près 10 degrés en longitude, qui, dans ce parallèle, à 17 lieues environ par degré, font 170 lieues vers l'orient. De plus, elle a remonté au nord de 4 degrés, puisqu'elle a été pêchée à deux lieues au nord d'Arromanches, c'est-à-dire, à 49 degrés 10 minutes de latitude, ce qui fait 100 lieues au nord, et pour toute sa route, 270 lieues. Elle a employé à faire ce trajet 266 jours, depuis le 17 août 1786, jusqu'au 9 mai 1787, ce qui fait à peu près une lieue par jour. Cette vitesse sans doute n'est pas comparable à celle avec laquelle les débris du combat d'Ostende descendirent aux îles Açores, en faisant plus de 35 lieues par jour, ainsi que je l'ai rapporté à la fin du troisième volume précédent. Le lecteur pourroit révoquer en doute cette
 cette

cette observation de Rennefort, et en même-temps la conséquence, que j'en ai tirée pour constater la vitesse du courant général de l'Océan, si je ne l'avois prouvée d'ailleurs par plusieurs autres faits nautiques, et si les journaux des marins n'étoient remplis d'expériences semblables, qui attestent que les courans et les marées font souvent faire aux vaisseaux trois à quatre milles par heure, et même s'écoulent avec la rapidité des écluses, faisant huit à dix lieues par heure, dans les détroits voisins des glaces polaires en fusion, suivant les témoignages d'Ellis, de Linschoten et de Barents. Mais je puis dire que la lenteur avec laquelle la lettre jetée à l'entrée de la baie de Biscaye est parvenue sur les côtes de Normandie, est une nouvelle preuve de l'existence et de la vitesse du courant alternatif et semi-annuel de l'océan Atlantique, jusqu'à présent m'éconnu, que j'ai assimilé à celui de l'océan Indien, et expliqué par la même cause.

On peut s'assurer en pointant la carte, que le lieu où la bouteille Angloise fut jetée à la mer, est à plus de 80 lieues du continent, et précisément dans la direction du milieu de l'ouverture de la Manche, où passe un bras du courant général de l'Atlantique, qui porta, en été, les débris du combat d'Ostende jusqu'aux Açores. Or, ce courant portoit aussi au sud lorsque le voyageur anglois lui confia une lettre pour ses amis du nord, puisque c'étoit le 17 août, c'est-à-dire

Tome IV.

f

dans l'été de notre pôle, lorsque la fonte de ses glaces s'écoule vers le midi. Cette bouteille vogua donc vers les Açores, et sans doute bien au-delà, pendant la fin du mois d'août et tout le mois de septembre, jusqu'à ce que la révolution de l'équinoxe, qui fait rétrograder le cours de l'Atlantique par les effusions du pôle austral, la ramena vers le nord.

Ainsi on ne doit calculer son retour que du mois d'octobre, où je la suppose dans le voisinage de la ligne dont les calmes ont pu l'arrêter, jusqu'à ce qu'elle ait éprouvé l'influence du pôle sud, qui naquiert d'activité dans notre hémisphère que vers le mois de décembre. A cette époque, le cours de l'Atlantique qui va au nord n'étant le même que celui de nos marées, elle a pu être rapprochée de nos rivages, et y être exposée à beaucoup de retardemens, par le dégorgement des fleuves qui traversoient son cours en se jetant dans la mer, mais sur-tout par la réaction des marées; car si leur flux porte au nord, leur reflux ramène au midi.

Il est donc essentiel de faire ces sortes d'expériences en pleine mer, et sur-tout d'avoir égard à la direction du courant de l'Océan, de peur d'envoyer au midi des lettres qu'on destine pour le nord. Dans la saison où ce courant n'est pas favorable, on peut se servir des marées qui vont souvent en sens contraire; mais, comme je viens de le dire,

il y a ce grand inconvénient , c'est que si leur flux porte au nord , leur reflux ramène au midi.

Les marées ont dans leur flux et reflux même , une consonnance parfaite avec les courans généraux de la mer et le cours du soleil. Elles fluent pendant douze heures dans un jour , soit qu'elles soient partagées en deux marées de six heures par le déversement de deux continens , comme dans l'hémisphère nord ; soit qu'elles coulent pendant douze heures consécutives , comme dans l'hémisphère sud : de même le courant général d'un pôle flue six mois dans l'espace d'un an. Ainsi , les marées qui sont de douze heures , dans tous les cas , sont d'une durée précisément égale à celle que le soleil emploie à échauffer la moitié de l'hémisphère polaire d'où elles découlent , c'est-à-dire , d'un demi-jour ; comme le courant général qui sort de ce pôle flue précisément pendant le même temps que le soleil échauffe cet hémisphère en entier , c'es-à-dire , pendant une demi-année. Mais comme les marées , qui ne sont que des effusions polaires d'un demi-jour , ont des reflux égaux à leur flux ; c'est-à-dire , de douze heures , de même les courans généraux qui sont des effusions semi-annuelles d'un pôle entier , ont des reflux égaux à leur flux , c'es-à-dire , de six mois , lorsque le soleil met ceux du pôle opposé en activité.

Si le temps et le lieu me le permettoient , je ferois voir comme ces mêmes courans généraux ,

qui sont les seconds mobiles des marées , portent nos navigateurs tantôt en avant et tantôt en arrière de leur estime , suivant la saison de chaque pôle. J'en trouverois une multitude de preuves dans les voyages autour du monde , entre autres, dans le deuxième et le troisième voyage du capitaine Cook. Souvent ces courans apportent les plus grands obstacles à l'attérissement des vaisseaux. Par exemple, lorsque Cook partit de l'île de Taïti en décembre 1777 , pour aller faire des découvertes au nord , il découvrit sur sa route les îles Sandwich , où il aborda sans difficulté , parce que le courant du pôle sud lui étoit favorable ; mais lorsqu'il retourna du nord pour prendre des rafraîchissemens aux mêmes îles , il eut ce courant du sud si contraire dans la même saison , que les ayant apperçues le 26 novembre 1778 , il mit plus de six semaines à louvoyer pour en atteindre le mouillage , et ne put y jeter l'ancre que le 17 janvier 1779. Ainsi , la vraie saison pour aborder aux îles qui sont à une latitude plus élevée que celle d'où l'on part , est l'hiver de leur hémisphère ; car alors , on est favorisé par les courans de l'hémisphère opposé , et c'est ce que prouve le premier voyage de Cook aux îles de Sandwich. Mais le contraire arrive lorsqu'on veut aborder à une île moins élevée en latitude , dans l'hiver de son hémisphère , comme on le voit par l'exemple de son retour aux mêmes îles. Je pourrois multiplier les faits en faveur d'une théorie

si importante à la navigation ; mais j'abuserois de l'attention du lecteur. J'ose donc me flatter d'avoir mis dans le plus grand jour la concordance des mouvemens des mers avec ceux du soleil, et leur discordance avec les phases de la lune.

Je pourrois faire plus d'une objection contre le système même d'attraction par lequel Newton rend compte du mouvement des planètes dans les cieux. Ce n'est pas que je nie en général la loi de l'attraction, dont nous voyons des effets sur la terre dans la pesanteur des corps et dans le magnétisme ; mais je ne trouve pas que l'application que Newton et ses partisans en ont faite au cour des planètes, soite juste. Selon Newton, le soleil et les planètes s'attirent réciproquement avec des forces qui sont en raison directe des masses, et en raison inverse du carré de la distance. Une seconde force se combine avec l'attraction, pour maintenir les planètes dans leur orbites. Il résulte de ces deux forces une ellipse pour la courbe décrite par chaque planète. Cette ellipse est continuellement altérée par les actions que les planètes exercent les unes sur les autres. Au moyen de cette théorie, le cours de ces astres est tracé dans le ciel avec la plus grande précision, suivans les Newtoniens. Le cours seul de la lune avoit paru s'y refuser ; mais pour me servir des termes d'une introduction à l'étude de l'astronomie, dont l'extrait a paru dans le mer-

cure du premier décembre 1787, n^o. 48. « ce sa-
 » tellite, que le célèbre Halley appeloit un astre
 » rébelle, *Sydnus pertinax*, à cause de la grande
 » difficulté de calculer les irrégularités de son
 » cours, a été enfin maîtrisé par les savantes mé-
 » thodes de MM. Clairault, Euler, Dalcembert,
 » de la Grange et de la Place ».

Ainsi voilà donc les astres les plus rébelles sou-
 mis aux lois de l'attraction. Je n'ai qu'une petite
 objection à faire contre cet empire et les savantes
 méthodes qui ont maîtrisé le cours de la lune.
 Comment se peut-il que les attractions récipro-
 ques des planètes, aient pu être calculées avec
 tant de justesses par nos astronomes, et qu'ils en
 aient pesé si exactement les masses, lorsque la
 planète découverte depuis quelques années par
 Herschel, n'est pas encore entrée dans leurs ba-
 lancés? Cette planète n'attire donc rien et n'est
 donc point attirée?

A Dieu ne plaise que je me propose de détruire
 la réputation de Newton et des savans qui ont
 marché sur ses pas. Si d'un côté ils nous ont jetés
 dans quelques erreurs, ils ont contribué de l'au-
 tre à augmenter les connoissances de l'esprit hu-
 main. Quand Newton n'auroit inventé que son
 télescope, nous lui devrions beaucoup. Il a étendu
 pour l'homme la sphère de l'univers et le senti-
 ment de l'infinité de Dieu. D'autres ont répandu
 dans toutes les conditions de la société, le goût
 de l'étude de la nature par les superbes tableaux

qu'il nous en ont présentés. En relevant leurs fautes, j'ai respecté leurs vertus, leurs talens, leurs découvertes et leurs pénibles travaux. Des hommes aussi célèbres, tels que Platon, Aristote, Pline, Descartes, etc. avoient accredité comme eux de grandes erreurs. . . . La philosophie d'Aristote avoit été seule pendant des siècles le plus grand obstacle à la recherche de la vérité. N'oublions jamais que la république des lettres doit être une véritable république, qui ne reconnoît d'autre autorité que celle de la raison. D'ailleurs, la nature a mis chacun de nous dans le monde, pour correspondre directement avec elle. Son intelligence luit sur tous les esprits, comme son soleil éclaire tous les yeux. N'étudier ses ouvrages que dans des systèmes, c'est ne les observer qu'avec les yeux d'autrui.

Je n'ai donc voulu m'élever sur les ruines de personnes. Je ne cherche point de piédestal. Un gazon suffit à qui n'aime plus que le repos. Si moi-même j'osois faire l'histoire de la foiblesse de mon esprit, j'exciterois la pitié de ceux dont j'ai peut-être irrité l'envie. De combien d'erreurs, depuis l'enfance, n'ai-je pas été le jouet! Par combien de faux apperçus, de mépris injustes, d'estimes mal fondées, d'amitiés trompeuses, ne me suis-je pas fait illusion! Ces préjugés ne me sont pas venus seulement sur la foi d'autrui, mais sur la mienne. Ce ne sont point des admira-

teurs que j'ambitionne, mais des amis indulgens. Je fais bien plus de cas de celui qui excuse mes défauts, que de celui qui exagère mes foibles vertus. L'un me supporte dans ma foiblesse, et l'autre s'appuie sur ma force ; l'un m'aime dans mon indigence, et l'autre dans ma prétendue richesse. Autrefois, j'ai cherché des amis parmi des gens du monde : mais je n'y ai guère trouvé que des hommes qui ne veulent que des complaisans ; des protecteurs, qui pèsent sur vous au lieu de vous soutenir, et qui vous accablent lorsque vous tentez de vous remettre en liberté. Maintenant, je ne desire pour amis que des âmes simples, vraies, douces, innocentes et sensibles. Elles m'intéressent plus ignorantes que savantes, souffrantes qu'heureuses, dans des cabanes que dans des palais. C'est pour elles que j'ai fait mon livre, et ce sont elles qui en ont fait la fortune. Elles m'ont fait plus de bien que je ne leur en ai souhaité, pour leur repos. Je leur ai donné quelques consolations ; et en retour, elles m'ont apporté de la gloire. Je ne leur ai présenté que des espérances, et elles se sont efforcées de me rendre mille bons offices. Je ne m'étois occupé que de leurs peines ; et elles sont inquiétées de mon bonheur. C'est pour m'acquitter à mon tour envers elles, que j'ai écrit ce quatrième volume. Puisse-t-il me mériter de nouveau leurs suffrages, si libres, si purs et si

touchans ! Ils sont l'unique objet de mes vœux. L'ambition les dédaigne , parce qu'ils sont sans pouvoir ; mais un jour le temps les respectera , parce que l'intrigue ne peut ni les donner , ni les détruire.

Ce quatrième volume renferme deux histoires, dont je rends compte par des avis particuliers qui les précèdent. Elles sont suivies de notes fréquentes et longues , qui s'écartent quelquefois de leur texte. Mais tout se tient dans la nature , et tout se rassemble dans des Etudes. Ainsi , je dois au titre de mon ouvrage l'avantage , qui n'est pas petit pour mes talens foibles et variables , d'aller où je veux , d'atteindre où je puis , et de m'arrêter où les forces me manquent.

Quelques personnes, auxquelles j'ai lu le livre intitulé les Gaules, desiroient que je ne le publiasse que quand l'ouvrage dont il fait partie seroit achevé; mais je ne sais si j'en aurai jamais le loisir, et si ce genre de composition antique sera du goût du siècle présent. A la vérité, ce n'est qu'un fragment ; mais tel qu'il est, c'est un ouvrage complet , puisqu'il présente un tableau entier des mœurs de nos ancêtres , du temps des Druides. D'ailleurs , dans les travaux les plus achevés des hommes, il n'y a que des fragmens. L'histoire d'un roi n'est qu'un fragment de celle de sa dynastie; celle de sa dynastie , de celle de son royaume ; celle de son royaume, de celle du

genre humain, qui n'est elle-même qu'un fragment de celle des êtres qui habitent le globe, dont l'histoire universelle ne seroit, après tout, qu'un bien petit chapitre de l'histoire des astres innombrables qui roulent sur nos têtes à des distances qu'on ne peut assigner.

P A U L
E T
V I R G I N I E.

A V A N T - P R O P O S :

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y prendre un sol et des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers; à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitans, et encore plus celle des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir, à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plu-

Tome IV.

5

sieurs grandes vérités , entre autres celle-ci ; que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant , il ne m'a point fallu imaginer de romans pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé , et que leur histoire est vraie dans leurs principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes , mais qui , m'étant personnelles , ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé , il y a quelques années , une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale , je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde , et des hommes graves qui en vivoient loin , d'en entendre la lecture , afin d'en pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caractères si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'eu pus tirer : et c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme sou-

vent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère; combien, dans des pays où j'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom et à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours ressouvenir de son indulgence.

É T U D E S

D E

L A N A T U R E.

PAUL ET VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne, qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on aperçoit, sur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la

Tome IV.

A

baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entr'autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.¹

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les rescifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autr de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusques sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit de longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au dessus des ombrés de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à-la-fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étois assis au pied de ces cabanes et que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs; et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : « mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? » Il me répondit : mon fils, ces maisons et ce terrain inculte, étoient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante; mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs ? Qui voudroit même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré ? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. — Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre discours, que vous avez acquis une grande expérience. Si vous avez le temps, racontez-moi,

7. je vous prie, ce que vous savez des anciens
 » habitans de ce désert, et croyez que l'homme
 » même le plus dépravé par les préjugés du
 » monde, aime à entendre parler du bonheur
 » que donnent la nature et la vertu. » Alors,
 comme quelqu'un qui cherche à se rappeler di-
 verses circonstances, après avoir appuyé quel-
 que temps ses mains sur son front, voici ce que
 ce vieillard me raconta :

En 1726, un jeune homme de Normandie,
 appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en-
 vain du service en France et des secours dans sa
 famille, se détermina à venir dans cette île,
 pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une
 jeune femme qu'il aimoit beaucoup, et dont il
 étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne
 et riche maison de sa province; mais il l'avoit
 épousée en secret, et sans dot, parce que les pa-
 rens de sa femme s'étoient opposés à son mari-
 riage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il
 la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'em-
 barqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y
 acheter quelques noirs, et d'y revenir prompte-
 ment ici former une habitation. Il débarqua à
 Madagascar, vers la mauvaise saison qui com-
 mence à la fin d'octobre; et peu de temps après
 son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles
 qui y régnoient pendant six mois de l'année, et qui
 empêchent toujours les nations Européennes
 d'y faire des établissemens fixes. Les efforts qu'il

avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France; se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque désertée, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans, à se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts : comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses, ni la grandeur; c'étoit une amie,

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avoit promis de l'épouser. Mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, l'indesert pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de son canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins pressans. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort. Mais vous, Madame,..... vous, sage et malheureuse! » Et elle lui offrit, en pleu-

rant, sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras? « Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parens ».

Je connoissois Marguerite; et quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la montagne longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins, ceux dont on n'est séparé que par des bois et des montagnes: dans ce temps-là sur-tout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir.... Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, et sur-tout pour empêcher l'établissement de quelqu'autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin qui contient environ vingt arpeas. Elles s'en rapportèrent à moi pour

ce partage ; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble, en effet, à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers, jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre ; car, dans la saison des pluies, il est marécageux, et, dans les sécheresses, il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure ; « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider. » Il falloit cependant

pendant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte, ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir. Le temps, qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter, dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera » heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps,

mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres; un peu de froment dans les bonnes terres; du riz dans les fonds marécageux; et au pied des rochers, des giraumonts, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantoit, dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où leur grain est petit, mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage; et enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans les montagnes, et casser des roches çà et là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite; et il ne l'étoit guère moins à madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa

femme, qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entr'autres celle de faire des paniers et des étoffes, appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, et sur-tout très-fidèle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre, au Port-Louis, le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, et un gros chien qui veilloit la nuit dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filotent, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchent nus pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe, à l'église des Pamplémousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées; parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avoient un peu à souffrir au-dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plai-

sir. A peine Marie et Domingue les apperçoivent de cette hauteur, sur le chemin des Pamplémousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon amie, disoit » Madame de la Tour, chacune de nous aura » deux enfans, et chacun de nos enfans aura » deux mères ». Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la

tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin ; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage, sur leurs berceaux ; et cette perspective de félicité conjugale, dont elles chatmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer ; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre, d'en avoir subi les lois ; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue : mais elles se consoloient, en pensant qu'un jour, leurs enfans plus heureux jouiroient à-la-fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre ; on lui montrait Virginie ; à sa vue il sourioit et s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussi-tôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et

B iij

sous les bras , comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau , joue contre joue , poitrine contre poitrine , les mains passées mutuellement autour de leurs cous , et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frère et de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit pas redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, toujours en action, il béchoit le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; et si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseau se présentent à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derrière, pour se

mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri, sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfans de Léda; enclos de la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entre aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des Créoles, et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés et loin de eux; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île, et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes : jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats : chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui

la fait aimer; et s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où il étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière suivie du premier repas; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoit à-la-fois, des mets tous préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déjà sa taille étoit plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours

de concert quand elle parloit; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs sourcils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille et alloit s'asseoir auprès d'elle: souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards, qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires, rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle

me disoit quelquefois : » Si je venois à mourir, » que deviendrait Virginie sans fortune ? »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de tout support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virgine. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1738, à l'arrivée de M. de la Bourdonnais, Madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, ce'te fois, d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à

sa nièce qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châ-timent de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, di-soit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide, et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit, par *post-scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recom-mandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de justifier, auprès du gouverneur, sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indif-férent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect,

fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes.

« Je verrai, . . . nous verrons ; . . . avec le » temps. . . - il y a bien des malheureux ! . . . »

» Pourquoi indisposer une tante respectable ? . . . »

» C'est vous qui avez tort ».

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit » de 11 ans de patience ». Mais, comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons- » nous besoin de tes parens ? - Dieu nous a-t-il » abandonnés ? C'est lui seul qui est notre père. » N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce » jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as » point de courage. » Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras : « Chère amie, s'écria t-elle, » chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés

de

de colère, croit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah ! Madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit, d'un air content : « Mes enfans, vous êtes cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. Oh ! mes chers enfans, le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous à être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église de Pamplémousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes,

» morte de faim, souvent poursuivie par des chas-
 » seurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître qui
 » est un riche habitant de la mer Noire. Il m'a
 » traitée comme vous le voyez. » En même
 temps, elle lui montra son corps sillonné de cic-
 trices profondes, par les coups de fouet quelle
 en avoit reçus. Elle ajouta : » Je voulois aller me
 » noyer; mais sachant que vous demeuriez ici,
 » j'ai dit : puisqu'il y a encore des bons blancs
 » dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. »
 Virginie, toute émue, lui répondit : » rassurez-
 » vous, infortunée créature! Mangez, man-
 » gez; » et elle lui donna le déjeuner de la
 maison, qu'elle avoit apprêté. L'esclave, en peu
 de momens, le dévora tout entier. Virginie, la
 voyant rassasiée, lui dit : » pauvre misérable!
 » J'ai envie d'aller demander votre grace à votre
 » maître; en vous voyant, il sera touché de pitié.
 » Voulez-vous me conduire chez lui? Ange de
 » Dieu, répartit la négresse, je vous suivrai par-
 » tout où vous voudrez. » Virginie appela son
 frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave ma-
 ronne les conduisit par des sentiers, au milieu
 des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils
 grimperent avec bien de la peine, et de larges
 rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin vers le
 milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne,
 sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent
 là une maison bien bâtie, des plantations consi-
 dérables, et un grand nombre d'esclaves occupés

à toutes sortes de travaux. Leur maître se proménoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvremens vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voie qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche; et levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus; et parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : » ma sœur, il est plus de midi; tu » as faim et soif; nous ne trouverons point ici à » dîner, redescendons le morne, et allons de- » mander à manger au maître de l'esclave. —

» Oh! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait
 » trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quel-
 » quefois maman : le pain du méchant remplit
 » la bouche de gravier.—Comment ferons-nous
 » donc, dit Paul? Ces arbres ne produisent que
 » de mauvais fruits. Il n'y a pas seulement ici un
 » tamarin ou un citron pour te rafraîchir.—
 » Dieu aura pitié de nous, répartit Virginie; il
 » exauce la voix des petits oiseaux qui lui de-
 » mandent de la nourriture.» A peine avoit-elle
 dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une
 source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y cou-
 rurent; et, après s'être désaltérés avec ses eaux
 plus claires que le cristal, ils cueillirent et man-
 gèrent un peu de cresson qui croissoit sur ses
 bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre
 s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus
 solide, Virginie apperçut, parmi les arbres de la
 forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime
 de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles,
 est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne
 fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus
 de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois
 de cet arbre n'est formé que d'un paquet de fila-
 mens; mais son aubier est si dur, qu'il fait re-
 brousser les meilleures haches, et Paul n'avoit
 pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre
 le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras;
 il n'avoit point de briquet; et d'ailleurs, dans
 cette île si couverte de rochers, je ne crois pas

qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujétit sous ses pieds ; puis , avec le tranchant de cette pierre , il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds ; et le faisant roler rapidement entre ses mains , comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat , en peu de momens, il vit sortir du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui , bientôt après , tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui en mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jeteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur

cet objet ; cependant Paul , qui sentoit ses forces rétablies , l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîné, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul , qui ne s'étonnoit de rien , dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu » du jour ; il faut que nous passions , comme ce » matin , par-dessus cette montagne que tu vois » là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, » mon amie ». Cette montagne étoit celle des trois Mamelles (1) , ainsi nommée , parce que ses pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la rivière Noire du côté du nord , et arrivèrent , après une heure de marche , sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île toute toute couverte de forêts et si peu connue , même aujourd'hui,

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles , et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles ; car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent ; et elles fournissent constamment à leurs eaux , en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mammelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds, pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disoit-il, je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la rivière Noire t'avois refusé la grace de son esclave, je me serois battu avec lui. — Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal de facile à faire ». Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattoit de monter ainsi la montagne des trois Mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: « Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai des palmistes, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa.

pour te mettre à l'abri ». Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre, qui pendoient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds que les pierres des chemins avoient mis en sang ; car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres de lianes et de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginte, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des trois Mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cepen

dant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmoit ; comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'y entendoit d'autre bruit que le brame ment des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espérance que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie.... Virginie. »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même des branches de bois sec, propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parens. Oh ! j'ai été bien imprudente ! » et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul ; « prions Dieu, mon frère, et il aura pitié nous. » A peine avoient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur, qui

» vient le soir tuér des cerfs à l'affût. » Peu après les aboiemens du chien redoublèrent. » Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnois sa voix: serions nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme il ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: » ô mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétudes! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe, où je les accompagnois! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre (1), je les ai fait flairer à Fidèle; et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa et son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecoeur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé: *Lettres d'un Cultivateur Américain*.

» s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit,
 » toujours en remuant la queue, jusqu'à la ri-
 » vière Noire. C'est là où j'ai appris d'un habi-
 » tant, que vous lui aviez ramené une négresse
 » maronne; et qu'il vous avoit accordé sa grace.
 » Mais quelle grace! il me l'a montrée atta-
 » chée, avec une chaîne au pied, à un billot
 » de bois, et avec un collier de fer à trois cro-
 » chets autour du cou. De-là, Fidèle, toujours
 » quêteant, m'a mené sur le morne de la rivière
 » noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de
 » toute sa force. C'étoit sur le bord d'une source,
 » auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu
 » qui fumoit encore: enfin, il m'a conduit ici.
 » Nous sommes au pied de la montagne des trois
 » Mamelles, et il y a encore quatre bonnes
 » lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et
 » prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt
 un gâteau, des fruits, et une grande calebasse
 remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin,
 de jus de citron, de sucre et de muscadé; que
 leurs mères avoient préparée pour les fortifier et
 les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la
 pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs
 mères. Elle répéta plusieurs fois: « Oh! qu'il est
 » difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et
 elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu;
 et, ayant cherché dans les roches un bois tortu,
 qu'on appelle bois de ronde et qui brûle tout vert,
 en jetant une grande flamme, il en fit un flam-

beau qu'il alluma ; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvoient plus marcher : leurs pieds étoient enflés et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours , ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur disoit-il , où je vous portois tous deux à-la-fois dans mes bras ? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme il étoit dans cette perplexité , une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur : nous vous avons vu passer ce matin avec une négresse de la rivière Noire; vous alliez demander sa grace à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbre et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et Domingue, marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les combloit de bénédictions. Virginie, attendrie, disoit à Paul : « On mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous, mes enfans ? » Ils répondirent, avec les noirs : « Oui, c'est nous ; » et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venoient au-devant d'eux avec des tisons flambans. « Malheureux enfans, dit Madame de la Tour, d'où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez jetés ! — Nous venons, dit Virginie, de la rivière Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marone, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce qu'elle étoit de faim ; et voilà que les Noirs marons nous ont raménés ». Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert ! » Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, et lui disoit : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action ». Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfans, elles donnèrent bien à manger aux noirs marons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne desiroient point au-

dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les Colonies Européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes ; leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit, sur le chemin des Pamplémousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est-ce » qui demeure là-haut dans ces petites cases ? » Ceux-ci répondoient, sans les connoître : « Ce » sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalaient au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté ; car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans, et de vivre avec les méchans, si on ne cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entrenoient que des moyens de faire du bien à tous en général ; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au-dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient deve-

nues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de famarins dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses giando'es gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plu-

part de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main, l'abondante avoit répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épiqueux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates qui pendoient çà et là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin, les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, enfin les grands arbres qui en bordoient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paroissoit, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il nes'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers, formoient au fond

des vallons, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart, aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aïdions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette isle, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poinçillades et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là,

étoit une moisson ; ici , un verger. Par cette avenue , on appercevoit les maisons ; par cette autre , les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de patamaques entrelacé de lianes , on ne distinguoit en plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne , on découvroit tous ceux de cet enclos , avec la mer au loin , où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe , ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir , et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air , du parfum des fleurs , du murmure des fontaines , et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler , d'où l'on me voyoit venir de bien loin , s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie , dans leurs jeux , y avoient planté un bambou , au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc , pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient ; ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine , à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité , j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble

alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie, ces petits vers d'Horace :

. . . . Fratres, Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres charmans
» comme vous, et que le père des vents vous di-
» rigent, et ne fassent souffler que le zéphyre. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un talamaque, à l'ombre duquel Paul s'asséyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

« Heureux, mon fils, de ne connoître que les
» divinités champêtres ! »

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane

de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée.

At serura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle: **TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE.** — Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leur amour sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers et de bananiers plantés en rond, autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit **LA CONCORDE**. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit **LES PLEURS ESSUYÉS**. Elles faisoient porter les noms de **BRETAGNE** et de **NORMANDIE**, à de petites portions de terre où elles avoient semé du bled, des fraises et des pois. Domingue et Marie desirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient **ANGOLA** et **FOULEPOINTE**, deux

endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, et calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher, la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement, d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit, servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles ; l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui

surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà, ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides, rayonnoient en étoiles vertes et noires, de larges capillaires, et flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là, croissoient des lisères de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Souvent

elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un pédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps de grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis dont le ramage est si doux, les cardinaux dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins; des perdrix accouroient sous l'herbe; tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle, s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à

l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à-la-fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les suc les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal assis : ces jeunes herceaux ne donnoient pas assez d'ombrage; Virginie^{ai}seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case; maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe et des paniers de bambou. On voyoit, rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bèches, et auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de bled, et des régimes de bananes. La délicatesse se joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux, avec le jus des cannes à sucré, des citrons et des cédras.

La

La nuit venue , ils soupoient à la lueur d'une lampe ; ensuite , Madame de la Tour ou Marguerite racontoit quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe , infestés de voleurs , ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits , les âmes sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jours l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoient pour aller prendre du repos , dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases , ou à celui des vents qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle , dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps , madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisoient peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie étoit toute en sentiment , comme celle de la nature , et leur morale toute en action , comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs et d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête , et tout ce qui les environnoit , un temple divin , où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie,

toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes, et dans leurs enfans, ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois, dans l'ame la mieux réglée, des nuages qui la troublent; quand quelque membre de leur société paroïssoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, et l'enlevoient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier: Marguerite, une gaieté vive; madame de la Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité, Marie et Domingue même, venoient à son secours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, et ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainsi, des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemoyses, dont vous voyez le clocher la-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies, et de les inviter à

des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect , persuadées que les gens puissans ne cherchent les foibles que pour avoir des complaisans , et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui , bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitoient pas , avec moins de soin, la connoissance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux , médisans et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de politesses si obligées , sur-tout envers les misérables , qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe , on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils , ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade , dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans , et elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité , que le malade, en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là , les yeux humides de larmes , mais le cœur rem-

pli de joie; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présenteoit avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, jusque chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas Indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions, sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huitres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procurient souvent les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un velontier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les rescifs, au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mu-

gissantes qui le poursuivoient bien avant sur la grève. Mais Virginie , à cette vue , jetoit des cris perçans, et disoit que ces jeux-là lui faisoient grand peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des Noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des Noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tantam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie; et en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même-temps une cou-

ronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage. Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de bled. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit, en tremblant, à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accorderoit un asyle à l'innocence, et l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'aménoit devant nous, comme devant les anciens, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens, nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orches-

tres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit , pour l'ordinaire , au carrefour d'une forêt , dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillages. Nous étions à leur centre , abrités de la chaleur , pendant toute la journée ; mais quand le soleil étoit descendu à l'horizon , ses rayons brisés par les troncs des arbres , divergeoient dans les ombres de la forêt , en longues gerbes lumineuses , qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois , son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue , et la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres , éclairés en-dessous de ses rayons safranés , brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs mousseux et bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique , et les oiseaux , déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit , surpris de revoir une seconde aurore , saluoient tous a-la-fois l'astre du jour , par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air , et la douceur du climat , nous permettoient de dormir sous un ajoupa , au milieu des bois , sans craindre d'ailleurs les voleurs , ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans sa case , et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne-foi et de simplicité dans cette île sans commerce , que les portes de

beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul et Virginie, des jours de plus grande réjouissance; c'étoient les fêtes de leurs mères.

Virginie ne manquoient pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles; et elles s'engageoient, en les recevant; de venir le lendemain passer la journée chez Madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise: elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit selon elle l'agrément: cette liqueur avoit été préparée par Marguerite;

cette autre par sa mère ; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, dit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres ». Quand elles s'en retournoient, elles les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leur case. Ainsi, elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre ame, circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures

du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds; » ou bien : « la nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir? lui disoient quelques amies du voisinage? » — Aux cannes de sucre, répondit Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenoient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangiers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savans à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se

communiquassent quelques secours ou quelque lumière; oui, des lumières : et quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme par n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front; aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang; aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, dévoilpoient chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, et leur mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parents; lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux :
 » lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse.
 » Quand du haut de la montagne, je t'aperçois
 » au fond de ce vallon, tu me paroïs au milieu
 » de nos vergers, comme un bouton de rose. Si
 » tu marches vers la maison de nos mères, la
 » perdrix qui court vers ces petits, a un corsage
 » moins beau et une démarche moins légère.
 » Quoique je te perde de vue, à travers les arbres,
 » je n'ai pas besoin de te voir pour te trouver;

» quelque chose de toi, que je ne puis dire, reste
 » pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où
 » tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous
 » mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le
 » bleu de tes yeux; le chant des bengalis moins
 » doux que le son de ta voix. Si je te touche seu-
 » lement du bout du doigt, tout mon corps fré-
 » mit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous pas-
 » sâmes à travers les cailloux roulans de la rivière
 » des trois Mamelles. En arrivant sur ses bords,
 » j'étois déjà bien fatigué; mais quand je t'eus
 » pris sur mon dos, il me sembloit que j'avois des
 » ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel char-
 » me tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit?
 » Mais nos mères en ont plus que nous deux.
 » Est-ce par tes caresses? Mais elles m'embras-
 » sent plus souvent que toi. Je crois que c'est par
 » ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché
 » nu pieds jusqu'à la rivière Noire, pour deman-
 » der grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens,
 » ma bien-aimée, prends cette branche fleurie
 » de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu
 » te la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce
 » rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un
 » rocher. Mais auparavant, repose-toi sur mon
 » sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondoit : » oh mon frère! les
 » rayons du soleil au matin, au haut de ces ro-
 » chers, me donnent moins de joie que ta pré-
 » sence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la
 »

tienne;

» tienne; mais quand elles t'appellent mon fils,
 » je les aime encore davantage. Les caresses
 » qu'elles te font me sont plus sensibles que celles
 » que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu
 » m'aimes; mais tout ce qui a été élevé ensemble,
 » s'aime. Vois nos oiseaux: élevés dans les mêmes
 » nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours
 » ensemble comme nous. Écoute comme ils s'ap-
 » pellent et se répondent d'un arbre à l'autre.
 » De même, quand l'écho me fait entendre les
 » airs que tu joues sur ta flûte au haut de la mon-
 » tagne, j'en répète les paroles au fond de ce
 » vallon. Tu m'es cher, sur-tout depuis le jour
 » où tu voulois te battre pour moi contre le
 » maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je
 » me suis dit bien des fois: ah! mon frère a un
 » bon cœur; sans lui, je serois morte d'effroi. Je
 » prie Dieu tous les jours, pour ma mère, pour
 » la tienne, pour toi, pour nos pauvres servi-
 » teurs; mais quand je prononce ton nom, il me
 » semble que ma dévotion augmente. Je deman-
 » de si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun
 » mal! Pourquoi vas-tu si loin et si haut, me
 » chercher des fruits et des fleurs? n'en n'avons-
 » nous pas assez dans le jardin? Comme te voilà
 » fatigué! tu es tout en nage. » Et avec son petit
 mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front et les
 joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie
 se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux

yeux bleus se marbroient de noir; son teint jaunissoit; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà et là, dans les lieux les plus solitaire de l'habitation, cherchant par-tout du repos et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit; un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : « La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux » chantent quand ils te voient. Tout est gai au- » tour de toi, toi seule est triste. » Et il cherchoit à la ranimer, en l'embrassant; mais elle détournoit la tête et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés, qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tour-

billons de poussière s'élevoient sur les chemins , et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de route parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, et parroissoient au toucher du soleil comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit, dans une horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallées de tristes mugissemens. Le Café même, qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asséyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune; vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se

F ij

plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baignet avec Paul, dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus, et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçoient au dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis, et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétoit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. « Mon enfant, lui disoit-elle,

» adresse-toi à Dieu qui dispose à son gré de la
 » santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour
 » te récompenser demain. Songe que nous ne
 » sommes sur la terre que pour exercer la
 » vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île, et l'entrée de ce vallon; une écluse, par où sortoient péle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une pa-

roi avec un arc-boutant , et enfonçant là un pieu ; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa ; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest , et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide , et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà et là de l'écumé des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin , il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands amas de sable couvroient les lisières de prairies et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus, aux environs, ni gazons, ni herbeaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déplo-roient, par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, n il est détruit, Tout périt sur la terre ; il n'y a

» que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! mais je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit, en rougissant : « Vous avez à vous le portrait de Saint-Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une petite miniature, représentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou, étant fille : ensuite, devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un Saint qui avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser ; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de la

Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas nos en-
 » fans ? Ils ont l'un pour l'autre une passion ex-
 » trême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore.
 » Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous
 » veillerons sur eux ; tout est à craindre. » Ma-
 dame de la Tour lui répondit : « Ils sont trop
 » jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour
 » nous, si Virginie mettoit au monde des enfans
 » malheureux, qu'elle n'auroit peut-être pas la
 » force d'élever ! Ton noir Domingue est bien
 » cassé ; Marie est infirme. Moi-même, chère
 » amie, depuis quinze ans, je me sens fort af-
 » foiblie. On vieillit promptement dans les pays
 » chauds, et encore plus vite dans le chagrin.
 » Paul est notre unique espérance. Attendons
 » que l'âge ait formé son tempéramment, et
 » qu'il puisse nous soutenir par son travail. A
 » présent, tu le sais, nous n'avons guère que le
 » nécessaire de chaque jour. Mais, en faisant
 » passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps,
 » le commerce lui fournira de quoi acheter quel-
 » que esclave ; et à son retour ici, nous le ma-
 » rierons à Virginie ; car je crois que personne
 » peut rendre ma chère fille aussi heureuse que
 » ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voi-
 » sin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus
 de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles,
 » leurs dis-je. En prenant une saison favorable
 » pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage

» de six semaines au plus, et d'autant de temps
» pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier
» une pacotille à Paul; car j'ai des voisins qui
» l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donne-
» rions que du coton brut, dont nous ne faisons
» aucun usage, faute de moulins pour l'éplucher;
» du bois d'ébène si commun ici, qui sert au
» chauffage, et quelques résines qui se perdent
» dans nos bois; tout cela se vend assez bien aux
» Indes, et nous est fort inutile ici, »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais, une permission d'embarquement pour ce voyage; et avant tout, je voulus en prévenir Paul; mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-dessus de son âge : » pourquoi voulez-vous que
» je quitte ma famille, pour je ne sais quel projet
» de fortune? Y a-t-il un commerce au monde
» plus avantageux que la culture d'un champ
» qui rend quelquefois cinquante et cent pour
» un? Si nous voulons faire le commerce, ne
» pouvons-nous pas le faire en portant notre
» superflu d'ici à la ville, sans que j'aie courir
» au Indes? Nos mères me disent que Domingue
» est vieux, et cassé; mais moi je suis jeune, et je
» me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur
» arriver pendant mon absence quelque ac-
» cident, sur-tout à Virginie, qui est déjà souf-
» frante. Oh! non, non! je ne saurois me résou-
» dre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie, et le desir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur; et que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa nièce de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille; qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit préférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter » maintenant, dit Marguerite à madame de la Tour? — Non, mon amie: non, mes enfans, » reprit madame de la Tour: je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec

» vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bon-
 » heur que dans votre amitié. Si ma santé est dé-
 » rangée, d'anciens chagrins en sont la cause. J'ai
 » été blessée au cœur par la dureté de mes pa-
 » rens et par la perte de mon cher époux. Mais
 » depuis, j'ai goûté plus de consolation et de
 » félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes,
 » que jamais les richesses de ma famille ne m'en
 » ont fait même espérer dans ma patrie ».

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quitterai pas non plus. Je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous. » Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie et qui y fut le plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédoit le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, et des bananes fraîches. Il

y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calabasse, et pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. » Vous avez ajouta-t-il, » Madame, une tante de qualité et fort riche à » Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous » attend auprès d'elle. » Madame de la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. » Au moins, reprit M. de la Bonrdonnais, » pour mademoiselle votre fille, si jeune et si » aimable, vous ne sauriez, sans injustice, la » priver d'une si grande succession. Je ne vous » cache pas que votre tante a employé l'autorité » pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux » m'ont écrit, à ce sujet, d'user, s'il le falloit, de » mon pouvoir; mais ne l'exerçant que pour » rendre heureux les habitans de cette colonie, » j'attends de votre volonté seule un sacrifice de » quelques années, d'où dépend l'établissement » de votre fille et le bien être de toute votre vie. » Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce pas pour » y faire fortune? N'est-il pas bien plus agréable » de l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il

» ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs
 » de voyage de Mademoiselle votre fille, de la
 » part de votre tante ». Ensuite il finit par repro-
 cher avec bonté à Madame de la Tour, de ne
 s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la
 louant cependant de son noble courage. Paul
 aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur :
 « Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et
 » vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre
 » enfant, Madame », dit M. de la Bourdonnais
 à Madame de la Tour? « Non, Monsieur, re-
 » prit-elle; celui-ci est le fils de mon amie; mais
 » lui et Virginie nous sont communs, et égale-
 » ment chers. — Jeune homme, dit le gouver-
 » neur à Paul, quand vous aurez acquis l'ex-
 » périence du monde, vous connoîtrez le mal-
 » heur des gens en place; vous saurez combien
 » il est facile de les prévenir; combien aisément
 » ils donnent au vice intrigant ce qui appar-
 » tient au mérite qui se cache ».

M. de la Bourdonnais, invité par Madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmante, et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici, » que des meubles de bois; mais on y trouve les » visages sereins et des cœurs d'or ». Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je

» desire être votre ami ; car vous êtes un honnête
 » homme ». M. de la Bourdonnais reçut avec
 plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il
 embrassa Paul en lui serrant la main , et l'as-
 sura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeuner , il prit Madame de la Tour en
 particulier , et lui dit qu'il se présentoit une oc-
 casion prochaine d'envoyer sa fille en France sur
 un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recomman-
 deroit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère ;
 qu'il falloit bien se garder d'abandonner une for-
 tune immense pour une satisfaction de quelques
 années. « Votre tante , ajouta-t-il en s'en allant ,
 » ne peut pas traîner plus de deux ans. Ses
 » amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La for-
 » tune ne vient pas tous les jours. Consultez-
 » vous. Tous les gens de bons sens seront de mon
 » avis ». Elle lui répondit , « que ne desirant dé-
 » sormais d'autre bonheur dans le monde que
 » celui de sa fille , elle laisseroit son départ pour
 » la France entièrement à sa disposition ».

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trou-
 ver une occasion de séparer pour quelque temps
 Virginie et Paul , en procurant un jour leur
 bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part , et
 lui dit : « Mon enfant , nos domestiques sont
 » vieux ; Paul est bien jeune ; Marguerite vient
 » sur l'âge , je suis déjà infirme : si j'allois mourir ,
 » que deviendriez-vous , sans fortune , au milieu
 » de ces déserts ? Vous resteriez donc seule ,

» n'ayant personne qui puisse vous être d'un
» grand secours, et obligée, pour vivre, de tra-
» vailler sans cesse à la terre comme une mer-
» cenaire. Cette idée me pénètre de douleur. »
Virginie lui répondit : « Dieu nous a condamnés
» au travail. Vous m'avez appris à travailler, et
» à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne
» nous a point abandonnés ; il ne nous aban-
» donnera point encore. Sa providence veille
» particulièrement sur les malheureux. Vous me
» l'avez dit tant de fois, ma mère ! Je ne saurois
» me résoudre à vous quitter. » Madame de la
Tour émue, reprit : « Je n'ai d'autre projet que
» de te rendre heureuse, et de te marier un jour
» avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe
» maintenant que sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchemens de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avoient été ses combats qui n'avoient eu d'autres temoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de la providence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination, et qui la dirigeoit par ses conseils ; que mainte-

nant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour, voyant que sa confiance avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit : « Mon enfant, je ne veux point » te contraindre; délibère à ton aise, mais cache » ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille » est pris, son amant n'a plus rien à lui deman- » der. »

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. « Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu » soit loué ! vous voilà riches. Vous pourrez » écouter votre bon cœur, faire du bien aux pau- » vres. Je sais ce que vous a dit M. de la Bour- » donnais, et ce que vous lui avez répondu. » Bonne maman, votre santé vous oblige de res- » ter ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'a- » vez point d'excuse. Il faut obéir à la Provi- » dence, à nos vieux parens même injustes. C'est » un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est » dévoué pour nous : il faut, à son exemple, se » dévouer pour le bien de sa famille. Votre » voyage en France aura une fin heureuse. Ne » voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoi- » selle ? »

Virginie , les yeux baissés , lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu , je ne m'ép-
 » pose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite ,
 » dit-elle en pleurant. »

Le missionnaire sortit , et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de la Tour m'envoya prier par Domingue , de passer chez elle , pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point de tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur , qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune , et que nous ne devons point aller chercher hors de nous , ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout , sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune , et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance ; et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même , qui , malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils , de la fortune de Virginie , s'étoit opposée fortement à son départ , ne fit plus d'objections. Pour Paul , qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit , étonné des conversations secrètes de madame de la Tour et de sa fille , il s'abandonnoit à une tristesse sombre. « On trame quel-

» que chose contre moi, disoit-il, puisqu'on se
» cache de moi. »

Cependant le bruit s'étoit répandu dans l'île que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde; les superbes bazins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour; des bastas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs, et des plus rares à fond sablé, et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagues de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disoit-elle, étoit bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue. » Enfin, le sac de piastre étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui

faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. » Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne, pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en robe bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée, se dessinoit parfaitement sur son corset ; et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie ; et son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la si-

tuation de son fils, lui dit en particulier : « Pour-
 » quoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances,
 » qui rendent les privations encore plus
 » amères ? Il est temps que je te découvre le se-
 » cret de ta vie et de la mienne. Ma demoiselle
 » de la Tour appartient, par sa mère, à une pa-
 » rente riche et de grande condition. Pour toi,
 » tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et
 » qui pis est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï prononcer : il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle, et mon repentir de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parens que moi seule dans le monde ! » et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : « oh ! ma mère ! puisque je n'ai d'autres parens que vous dans le monde, je vous en aimerais davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de la Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute elle me méprise ! »

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla

point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répendoit insensiblement sur les montagnes de l'île et sur les pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel, et se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs; elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre. C'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe; et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et tourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous

é ious assis à quelques pas de la, sous des bananiers; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : » mademoiselle, vous partez, » dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas » de vous exposer aux dangers de la mer.... de » la mer dont vous êtes si effrayée! — Il faut, » répondit Virginie, que j'obéisse à mes parens, » à mon devoir.— Vous nous quittez, repit » Paul, pour une parente éloignée, que vous » n'avez jamais vue! — Hélas! dit Virginie, je » voulois rester ici toute ma vie; ma mère ne l'a » pas voulu. Mon confesseur m'a dit que je par- » tisse; que la vie étoit une épreuve..... Oh! » c'est une épreuve bien dure! »

« Quoi, répartit Paul, tant de raisons vous » ont décidée, et aucune ne vous a retenu! » Ah, il en est encore que vous ne me dites pas. » La richesse a de grands attraits. Vous trouve- » rez bientôt dans un nouveau monde, à qui » donner le nom de frère que vous ne me donnez » plus. Vous le choisirez ce frère, parmi des » gens dignes de vous, par une naissance et une » fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour » être plus heureuse, où voulez-vous aller? » Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous » soit plus chère que celle où vous êtes née? Ou » formerez-vous une société plus aimable que » celle qui vous aime? Comment vivrez-vous

» sans les caresses de votre mère, auxquelles
 » vous êtes si accoutumée ? Que deviendra-t-elle
 » elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous
 » verra plus à ses côtés, à la table, dans la mai-
 » son, à la promenade où elle s'appuyoit sur
 » vous ? Que deviendra la mienne, qui vous
 » chérit autant qu'elle ? Que leur dirai-je à l'une
 » et à l'autre, quand je les verrai pleurer de
 » votre absence ? Cruelle ! je ne vous parle point
 » de moi : mais que deviendrai-je moi-même,
 » quand le matin je ne vous verrai plus avec
 » nous, et que la nuit viendra sans nous réunir ;
 » quand j'appercevrai ces deux palmiers plantés
 » à notre naissance, et si long-temps témoins
 » de notre amitié mutuelle ? Ah ! puisqu'un nou-
 » veau sort te touche, que tu cherches d'autres
 » pays que ton pays natal, d'autres biens que
 » ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompa-
 » gner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassure-
 » rai dans les tempêtes qui te donnent tant d'ef-
 » frei sur la terre. Je reposerai ta tête sur mon
 » sein ; je réchaufferai ton cœur contre mon
 » cœur ; et en France, où tu vas chercher de la
 » fortune et de la grandeur, je te servirai comme
 » ton esclave. Heureux de ton seul bonheur,
 » dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée,
 » je serai encore assez riche et assez noble pour
 » te faire le plus grand dessacrifices, en mourant
 » à tes pieds ».

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous enten-

dîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disoit ces
 mots entrecoupés de soupirs. . . . C'est pour toi
 „ que je pars..... pour toi que j'ai vu chaque jour
 „ courbé par le travail pour nourrir deux fa-
 „ milles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occa-
 „ sion de devenir riche, c'est pour te rendre
 „ mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une
 „ fortune digne de ton amitié ? Que me dis-tu
 „ de ta naissance ? Ah ! s'il m'étoit encore pos-
 „ sible de me donner un frère , en choisirois-je
 „ un autre que toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m'es
 „ beaucoup plus cher qu'un frère ! Combien
 „ m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de
 „ moi ! je voulois que tu m'aïdasses à me séparer
 „ de moi-même , jusqu'à ce que le ciel pût bé-
 „ nir notre union. Maintenant, je reste , je pars,
 „ je vis, je meurs ; fais de mois ce que tu veux.
 „ Fille sans vertu ! j'ai pu résister à tes caresses,
 „ et je ne peux soutenir ta douleur ! ,

A ces mots , Paul la saisit dans ses bras ; et la
 -tenant étroitement serrée , il s'écrie d'une voix
 terrible : “ Je pars avec elle , rien ne pourra
 „ m'en détacher. „ Nous contrûmes tous à lui.
 Madame de la Tour lui dit : “ Mon fils , si vous
 „ nous quittez , qu'allons-nous devenir ? ,

Il répéta en tremblant ces mots : “ Mon fils...
 „ mon fils . . . Vous ma mère , lui dit-il , vous
 „ qui séparez le frère d'avec la sœur ! Tous deux
 „ avons sucé votre lait ; tous deux élevés sur vos
 „ genoux , nous avons appris de vous à nous
 aimer ;

„ aimer; tous deux, nous nous le sommes dit
„ mille fois. Et maintenant vous l'éloignez de
„ moi ! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays
„ barbare qui vous a refusez un asyle, et chez
„ des parens cruels qui vous ont vous-mêmes
„ abandonnée ! Vous me direz : Vous n'ave
„ plus de droits sur elle; elle n'est pas votre
„ sœur. Elle est tout pour moi, ma richesse, ma
„ famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en
„ connois plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un
„ toit, qu'un berceau; nous n'aurons qu'un tom-
„ beau. Si elle part, il faut que je la suive. Le
„ gouverneur m'en empêchera ? M'empêchera-
„ t-il de me jeter à la mer ? Je la suivrai à la
„ nage. La mer ne sauroit m'être plus funeste
„ que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle,
„ au moins je mourrai sous ses yeux, loin de
„ vous. Mère barbare ! femme sans pitié ! Puisse
„ cet océan où vous l'exposez, ne jamais vous
„ la rendre ! Puissent ses flots vous rapporter
„ mon corps; et le roulant avec le sien parmi
„ les cailloux de ces rivages, vous donner par la
„ perte de vos deux enfans, un sujet éternel de
„ douleur ! „

A ces mots, je le saisis dans mes bras; car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étincelloient; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu; ses genoux trembloient; et je sentois, dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Tome IV.

II

E T U D E S

Virginie effrayée lui dit : « Oh, mon ami !
» j'atteste les plaisirs de notre premier âge , tes
» maux , les miens , et tout ce qui doit lier à ja-
» mais deux infortunés ; si je reste , de ne vivre
» que pour toi ; si je pars , de revenir un jour
» pour être à toi. Je vous prends à témoins , vous
» tous qui avez élevé notre enfance , qui dispo-
» sez de ma vie , et qui voyez mes larmes. Je le
» jure par ce ciel qui m'entend , par cette mer
» que je dois traverser , par l'air que je respire ,
» et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de
glace du sommet des Apennins , ainsi tomba la
colère impétueuse de ce jeune homme , à la voix
de l'objet aimé. Sa tête altière étoit baissée , et
un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa
mère , mêlant ses larmes aux siennes , le tenoit
embrassé sans pouvoir parler. Madame de la
Tour , hors d'elle , me dit : « Je n'y puis tenir.
» Mon ame est déchirée. Ce malheureux voyage
» n'aura pas lieu. Mon voisin , tâchez d'emme-
» ner mon fils. Il y a huit jours que personne ici
» n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami , votre sœur restera.
» Demain nous en parlerons au gouverneur ;
» laissez reposer votre famille , et venez passer
» cette nuit chez moi. Il est tard ; il est minuit.
» La croix du Sud est droite sur l'horizon ».

Il se laissa enmener sans rien dire ; et , après

une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en con-
 » jure, achevez de me raconter ce que vous
 » avez commencé d'une manière si touchante.
 » Les images du bonheur nous plaisent, mais
 » celles du malheur nous instruisent. Que de-
 » vint, je vous prie, l'infortuné Paul ? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est
 » Virginie ? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen

de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres; mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ces mornes surmontés de leurs pitons; entr'autres Piterboth et les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'île Bourbon qui est à 40 lieues de-là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu du vaste océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer; il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmiers et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixé vers la

terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant Madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivie d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin ; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, » répondit Paul, si je lui avois fait mes adieux, » je serois tranquille à présent. Je lui aurois dit : » Virginie, si pendant le temps que nous avons » vécu ensemble il m'est échappé quelque pa- » role qui vous ait offensée, avant de me quitter » pour jamais, dites-moi que vous me le pardon- » nez. Je lui aurois dit : Puisque je ne suis plus » destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virgi- » nie ! adieu ! Vivez-loin de moi, contente et » heureuse ! » Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuroient : « Cherchez » maintenant, leur dit-il, quelqu'autre que moi » qui essuie vos larmes ! » puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qu'il

avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : « Que me demandez-vous ? » Vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnoit à manger dans sa main. » Il fut au Repos de Virginie ; et, à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour , il s'écria : « Pauvres oiseaux , vous n'irez plus au-devant de celle qui étoit votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairoit çà et là , et marchoit devant lui en quêtant , il soupira , et lui dit : « Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. » Enfin , il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer où il avoit vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée , il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas , craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le prioient , par les termes les plus tendres , de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin , celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils , son cher fils , son gendre , celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans sa maison , et à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit à table avec nous , auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance ; et , comme si elle l'eût encore occupée , il lui adressoit la pa-

role, et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts ; et

c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheureux généraux et périodiques dont il n'apercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le *Télémaque*, par ces tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affectoient davantage: alors, ému par de touchans souvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans *Virginie* la dignité et la sagesse d'*Antiope*, avec les malheurs et la tendresse d'*Eucharis*. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maxi-

mes licencieuses ; et quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit écoulé sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit au Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonception de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

„ Très-chère et bien aimée maman, je vous
 „ ai déjà écrit plusieurs lettres, de mon écriture ;
 „ et comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai
 „ lieu de craindre qu'elles ne vous soient point
 „ parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les
 „ précautions que j'ai prises pour vous donner
 „ de mes nouvelles, et pour recevoir des votre.

„ J'ai versé bien des larmes depuis notre sépa-
 „ ration, moi qui n'avois presque jamais pleuré
 „ que sur les maux d'autrui ! Ma grande tante
 „ fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'a-
 „ yant questionnée sur mes talens, je lui dis que
 „ je ne savois ni lire ni écrire. Elle me demanda

„ qu'est-ce que j'avois donc appris depuis que
„ j'étois au monde; et quand je lui eus répondu
„ que c'étoit à avoir soin d'un ménage et à faire
„ votre volonté, elle me dit que j'avois reçu l'é-
„ ducation d'une servante. Elle me mit, dès le
„ lendemain, en pension dans une grande ab-
„ baye, auprès de Paris, où j'ai des maîtres de
„ toute espèce : ils m'enseignent entre autres
„ choses l'histoire, la géographie, la grammaire,
„ la mathématique, et à monter à cheval; mais
„ j'ai de si foibles dispositions pour toutes ces
„ sciences, que je ne profiterai pas beaucoup
„ avec ces messieurs. Je sens que je suis une
„ pauvre créature qui ai peu d'esprit, comme
„ ils le font entendre. Cependant, les bontés de
„ ma tante ne se refroidissent point. Elle me
„ donne des robes nouvelles à chaque saison.
„ Elle a mis près de moi deux femmes de cham-
„ bre, qui sont aussi bien parées que de grandes
„ dames. Elle m'a fait prendre le titre de com-
„ tesse; mais elle m'a fait quitter mon nom de
„ LA TOUR, qui m'étoit aussi cher qu'à vous-
„ même, par tout ce que vous m'avez raconté
„ des peines que mon père avoit soufferts pour
„ vous épouser. Elle a remplacé votre nom de
„ femme par celui de votre famille, qui m'est
„ encore cher cependant, parce qu'il a été
„ votre nom de fille. Me voyant dans une situ-
„ ation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous
„ envoyer quelques secours. Comment vous re-

„ dre sa réponse ? Mais quand vous m'avez re-
 „ commandé de vous dire toujours la vérité. Elle
 „ m'a donc répondu , que peu ne vous serviroit
 „ a rien, et que dans la vie simple que vous me-
 „ nez, beaucoup vous embarrasseroit. J'ai cher-
 „ ché d'abord à vous donner de mës nouvelles
 „ par une main étrangère, au défaut de la mienne.
 „ Mais n'ayant, à mon arrivée ici, personne en
 „ qui je pusse prendre confiance, je me suis ap-
 „ pliquée nuit et jour à apprendre à lire et à
 „ écrire; Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout
 „ en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes
 „ premières lettres les dames qui sont auprès de
 „ moi; mais j'ai lieu de croire qu'elles les ont
 „ remises à ma grande-tante. Cette fois, j'ai eu
 „ recours à une pensionnaire de mes amies; et
 „ c'est sous son adresse ci-jointe, que je vous
 „ prie de me faire passer vos réponses. Ma gran-
 „ de-tante m'a interdit toute correspondance
 „ au-déhors, qui pourroit, selon'elle, mettre
 „ obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il
 „ n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi
 „ qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-
 „ elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour
 „ dire la vérité je n'en n'ai point du tout pour
 „ lui, quand même j'en pourrais prendre pour
 „ quelqu'un.

“ Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et
 „ je ne peux disposer d'un sou. On dit que si j'a-
 „ vois de l'argent, cela tireroit à conséquence.

„ Mes robes mêmes appartiennent à mes femmes
 „ de chambre , qui se les disputent avant que je
 „ les aie quittées. Au sein des richesses , je suis
 „ bien plus pauvre que je ne l'étois auprès de
 „ vous ; car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai
 „ vu que les plus grands talens que l'on m'ensei-
 „ gnoit ne me procuroient pas la facilité de faire
 „ le plus petit bien , j'ai eu recours à mon ai-
 „ guille , dont heureusement vous m'avez appris
 „ à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs
 „ paires de bas de ma façon , pour vous et ma-
 „ man Marguerite , un bonnet pour Domingue ;
 „ et un de mes mouchoirs rouges pour Marie ; je
 „ joins à ce paquet , des pepins et des noyaux
 „ des fruits de mes collations , avec des graines
 „ de toutes sortes d'arbres , que j'ai cueillies à
 „ mes heures de récréation dans le parc de l'ab-
 „ baye. J'y ai ajouté aussi des semences de
 „ violettes , de marguerites , de bassinets , de
 „ coquelicots , de bluet , de scabieuses , que j'ai
 „ ramassées dans les champs. Il y a dans les
 „ prairies de ce pays , des plus belles fleurs que
 „ dans les nôtres ; mais personne ne s'en soucie.
 „ Je suis sûre que vous et maman Marguerite
 „ serez plus contentes de ce sac de graines , que
 „ du sac de piastres qui a été la cause de notre
 „ séparation et de mes larmes. Cesera une grande
 „ joie pour moi , si vous avez un jour la satisfac-
 „ tion de voir des pommiers croître auprès de
 „ nos bananiers , et des hêtres mêler leur feuil-
 lasge

„ lages à celui de nos cocotiers. Vous vous croi-
 „ rez dans la Normandie que vous aimez tant.
 „ Vous m'avez enjoint de vous mander mes
 „ joies et mes peines ; je n'ai plus de joie loin de
 „ vous : pour mes peines , je les adoucis en pen-
 „ sant que je suis dans un poste où vous m'avez
 „ mise par la volonté de Dieu. Mais le plus
 „ grand chagrin que j'y éprouve , est que per-
 „ sonne ne me parle ici de vous , et que je n'en
 „ puis parler à personne. Mes femmes de cham-
 „ bre , ou plutôt celles de ma grande-tante ,
 „ car elles sont plus à elle qu'à moi , me disent ,
 „ lorsque je cherche à amener la conversation
 „ sur ces objets qui me sont si chers : Mademoi-
 „ selle , souvenez-vous que vous êtes Française ;
 „ et que vous devez oublier le pays des sauvages.
 „ Ah ! je m'oublierois plutôt moi-même que
 „ d'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez !
 „ C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de
 „ sauvages ; car j'y vis seule , n'ayant personne
 „ à qui je puisse faire part de l'amour que vous
 „ portera jusqu'au tombeau ,

« Très-chère et bien-aimée maman , Votre
 „ obéissante et tendre fille , VIRGINIE DE LA
 „ TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Do-
 „ mingue qui ont pris tant de soin de mon en-
 „ fance : caressez pour moi Fidèle qui m'a re-
 „ trouvée dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne

parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié dans ses ressouvenirs le chien même de la maison; mais il ne savoit pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un *post-scriptum*, Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines, celle de violette et de scabieuse. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. » La violette, lui mandait-elle, » produit une petite fleur d'un violet foncé, qui » aime à se cacher sur des buissons; mais son » charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. », La scabieuse, » ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d'un bleu » mourant, et à fond noir piqueté de blanc. On » la croiroit en deuil. On l'appelle aussi, pour » cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans » les lieux âpres et battus des vents. », Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y apperçut un P. et un V. entrelarés, et formés de cheveux

qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle, fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis son départ, et que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler des plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence que celle de l'île, afin que le desir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles de violettes et de scabienses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favo-

nable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françoises, répandit, dans l'île, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie; et comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille Madame de la Tour ne vint à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagemens. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les

agitations de son cœur , venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes , par mon expérience du monde.

Je demeure , comme je vous l'ai dit , à une lieue et demie d'ici , sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la montagne longue. C'est-là que je passe ma vie seul , sans femme , sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie , l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes , cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions , leurs mœurs ou leurs gouvernemens , ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leurs décadence , les Grecs du bas-empire ; et tels sont de nos jours , les Indiens , les Chinois , les Grecs modernes , les Italiens , et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel , en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés , l'ame est dans une agitation continuelle : elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires , dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les

autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent : elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires, que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les Brame de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure d'où notre opinion sorte rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doit vivre absolument seul ; il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces

sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir; et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur, le monde même que j'ai quitté: ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux

qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce fantôme qui l'égaré , et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature , je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention , dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais , voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer , ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur ; ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes , et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde , je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie , auxquelles j'ai donné tant de prix : les protections , la fortune , la réputation , les voluptés , et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ces chimères , et qui ne sont plus , aux flots de ma rivière , qui se brise en écumant contre les rochers de son lit , et disparaissent

pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas dans mon hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sortes de feuillages ; il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives et bois de canelle : des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêts. Ils s'y joint des lianes de divers feuillages ; et qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé

une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donne leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus appelés ici, pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balance en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux de terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de-là, elle se précipite de différens étages de rochers, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tou-

bant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses ; et , dispersés par les vents dans les forêts , tantôt ils fuient au loin , tantôt ils se rapprochent tous à-la-fois , et assourdissent comme le sons des cloches d'une cathédrale. L'air , sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux , entretient sur les bords de cette rivière , malgré les ardeurs de l'été , une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île , sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là , est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux , et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue , de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois , dans les grandes chaleurs , dîner à l'ombre de ce rocher , madame de la Tour , Marguerite , Virginie , Paul et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes , elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne , qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. „ Il en viendra , disoit-elle , des arbres „ qui donneront leurs fruits à quelque voyageur , „ ou au moins à un oiseau. „ Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher , elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après , il y crût plusieurs papayers , parmi lesquels il y en avoit un femelle , cest-à-dire , qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais , comme il croît

vîte, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie; et en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible; mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papyrus chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre, dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romain! Puisse la nature, qui détruit chaque

chaque

chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie; et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

» Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la
 » Tour est partie depuis deux ans et deux mois;
 » et depuis trois mois et demi, elle ne nous a pas
 » donné de ces nouvelles. Elle est riche; je suis
 » pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'em-
 » barquer; j'irai en France, j'y servirai le roi, j'y
 » ferai fortune, et la grande-tante de mademoi-
 » selle de la Tour me donnera sa petite-nièce en
 » mariage quand je serai devenu un grand sei-
 » gneur.

LE VIEILLARD.

» Oh mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que
 » vous n'aviez pas de naissance ?

Tome IV.

K

P A U L.

» Ma mère me l'a dit ; car pour moi , je ne sais
 » ce que c'est que la naissance. Je ne me suis ja-
 » mais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre,
 » ni que les autres en eussent plus que moi. ,

L E V I E I L L A R D.

» Le défaut de naissance vous ferme en France
 » le chemin aux grands emplois. Il y a plus ;
 » vous ne pouvez même être admis dans au-
 » cun corps distingué.

P A U L.

» Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des
 » causes de la grandeur de la France étoit que le
 » moindre sujet pouvoit y parvenir à tout , et
 » vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres
 » qui, sortis de petits états, avoient fait honneur
 » à leur patrie. Vous vouliez donc tromper
 » mon courage ?

L E V I E I L L A R D.

» Mon fils, jamais je ne l'abattraï. Je vous ai
 » dit la vérité sur les temps passés ; mais les choses
 » sont bien changées à présent : tout est devenu
 » vénal en France ; tout y est aujourd'hui le pa-
 » trimoine d'un petit nombre de familles, ou le
 » partage des corps. Le roi est un soleil que les

» grands et les corps environnent comme des
 » nuages; il est presque impossible qu'un de ses
 » rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une ad-
 » ministration moins compliquée, on a vu ces
 » phénomènes. Alors, les talens et le mérite se
 » sont développés de toutes parts, comme des
 » terres nouvelles qui, venant à être défrichées,
 » produisent avec tout leur suc. Mais les grands
 » rois, qui savent connoître les hommes et les
 » choisir, sont rares. Le vulgaire des rois ne se
 » laisse aller qu'aux impulsions des grands et
 » des corps qui les environnent.

P A U L.

» Mais je trouverai peut-être un de ces grands
 » qui me protégera.

LE VIEILLARD.

» Pour être protégé des grands, il faut servir
 » leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réus-
 » sirez jamais, car vous êtes sans naissance,
 » et vous avez de la probité.

P A U L.

» Mais je ferai des actions si courageuses; je
 » serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes
 » devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié,
 » que je mériterai d'être adopté par quelqu'un
 » d'eux, comme j'ai vu que cela se prati-

K ij

» quoit dans les histoires anciennes que vous
 » m'avez fait lire.

L E V I E I L L A R D .

» Oh mon ami ! chez les Grecs et chez les
 » Romains , même dans leur décadence , les
 » grands avoient du respect pour la vertu ; mais
 » nous avons eu une foule d'hommes célèbres en
 » tout genre , sortis des classes du peuple , et je
 » n'en sache pas un seul qui ait été adopté par
 » une grande maison . La vertu , sans nos rois , se-
 » roit condamnée en France à être éternellement
 » plébéienne . Comme je vous l'ai dit , ils la met-
 » tent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'apper-
 » çoivent ; mais , aujourd'hui , les distinctions
 » qui lui étoient réservées ne s'accordent plus
 » que pour de l'argent .

P A U L .

» Au défaut d'un grand , je chercherai à plaire
 » à un corps . J'épouserai entièrement son esprit
 » et ses opinions ; je m'en ferai aimer .

L E V I E I L L A R D .

» Vous ferez donc comme les autres hommes ;
 » vous renoncerez à votre conscience pour
 » parvenir à la fortune ?

PAUL.

» Oh non ! Je ne chercherai jamais que
» la vérité.

LE VIEILLARD.

» Au lieu de vous faire aimer , vous pourriez
» bien vous faire haïr. D'ailleurs , les corps s'in-
» téressent fort peu à la découverte de la vérité.
» Toute opinion est indifférente aux ambitieux,
» pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

» Que je suis infortuné ! tout me repousse. Je
» suis condamné à passer ma vie dans un tra-
» vail obscur , loin de Virginie ! » Et il sou-
» pira profondément.

LE VIEILLARD.

» Que Dieu soit votre unique patron , et le
» genre humain votre corps. Soyez constamment
» attaché à l'un et à l'autre. Les familles ; les
» corps , les peuples , les rois ont leurs préjugés
» et leurs passions ; il faut souvent les servir par
» des vices : Dieu et le genre humain ne nous
» demandent que des vertus.

» Mais pourquoi voulez-vous être distingué du
» reste des hommes ? C'est un sentiment qui n'est
» pas naturel , puisque si chacun l'avoit , chacun

K iij

» seroit en état de guerre avec son voisin. Con-
 » tentez-vous de remplir votre devoir dans l'état
 » où la Providence vous a mis ; bénissez votre
 » sort , qui vous permet d'avoir une conscience à
 » vous , et qui ne vous oblige pas , comme les
 » grands , de mettre votre bonheur dans l'opi-
 » nion des petits , et comme les petits , de ram-
 » per sous les grands pour avoir de quoi vivre.
 » Vous êtes dans un pays et dans une condition
 » où ; pour subsister , vous n'avez besoin ni de
 » tromper , ni de flatter , ni de vous avilir , comme
 » font la plupart de ceux qui cherchent la for-
 » tune en Europe ; où votre état ne vous interdit
 » aucune vertu ; où vous pouvez être impuné-
 » ment bon , vrai , sincère , instruit , patient ,
 » tempérant , chaste , indulgent , pieux , sans
 » qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse ,
 » qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a
 » donné de la liberté , de la santé , une bonne
 » conscience et des amis : les rois , dont vous
 » ambitionnez la faveur , ne sont pas si heu-
 » reux.

P A U L.

» Ah ! il me manque Virginia. Sans , elle , je
 » n'ai rien ; avec elle , j'aurois tout. Elle seule
 » est ma naissance , ma gloire et ma fortune.
 » Mais puisqu'enfin sa parente veut lui donner
 » pour mari un homme d'un grand nom , avec
 » de l'étude et des livres on devient savant et

» célèbre ; je m'en vais étudier. J'acquerrai de
 » la science. Je servirai utilement ma patrie par
 » mes lumières, sans nuire à personne, et sans
 » en dépendre ; je deviendrai fameux, et ma
 » gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

» Mon fils ! les talens sont encore plus rares
 » que la naissance et que les richesses ; et , sans
 » doute , ils sont de plus grands biens, puis-
 » que rien ne peut les ôter , et que par-tout ils
 » nous concilient l'estime publique. Mais ils coûtent
 » cher. On ne les acquiert que par des pri-
 » vations en tout genre, par une sensibilité ex-
 » quise qui nous rend malheureux au-dedans,
 » et au-dehors par les persécutions de nos con-
 » temporains. L'homme de robe n'envie point,
 » en France , la gloire du militaire, ni le mili-
 » taire celle de l'homme de mer ; mais tout le
 » monde y traversera votre chemin, parce que
 » tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit.
 » Vous servirez les hommes , dites-vous ? Mais
 » celui qui fait produire à un terrain une gerbe
 » de bled de plus , leur rend un plus grand ser-
 » vice que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

» Oh ! celle qui a planté ce papayer, a fait aux
 » habitans de ces forêts un présent plus utile et

» plus doux, que si elle leur avoit donné une bibliothèque. » Et en même-temps il saisit cet arbre dans ses bras, et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

» Le meilleur des livres, qui ne prêche que
 » l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde,
 » l'évangile a servi, pendant des siècles, de pré-
 » texte aux fureurs des Européens. Combien de
 » tyrannies publiques et particulières s'exercent
 » encore en son nom sur la terre ! Après cela,
 » qui se flattera d'être utile aux hommes par un
 » livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la
 » plupart des philosophes qui leur ont prêché la
 » sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si
 » beaux, demandoit l'aumône pendant sa vie.
 » Socrate, qui en donna aux Athéniens de si ai-
 » mables leçons par ses discours et par ses mœurs,
 » fut empoisonné juridiquement par eux. Son
 » sublime disciple Platon, fut livré à l'esclavage
 » par l'ordre du prince même qui le protégeoit ;
 » et avant eux, Pythagore, qui étendoit l'uma-
 » nité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les
 » Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même de
 » ces noms illustres sont venus à nous défigurés par
 » quelques traits de satire qui les caractérisent,
 » l'ingratitude humaine se plaisant à les recon-
 » noître là ; et si, dans la foule, la gloire de quel-
 » ques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous,
 » n'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin

» de la société de leurs contemporains : sembla-
» bles à ces statues qu'on tire entières des champs
» de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir
» été ensevelies dans le sein de la terre, ont
» échappé à la fureur des barbares.

» Vous voyez donc que pour acquérir la
» gloire orageuse des lettres, il faut bien de la
» vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie.
» D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire inté-
» resse en France les gens riches ? Ils se soucient
» rien des gens de lettres, auxquels la science
» ne rapporte ni dignités dans la patrie, ni gou-
» vernemens, ni entrée à la cour ! On persécute
» peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la
» fortune et aux voluptés ; mais les lumières et
» la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce
» que tout est dans l'état le prix de l'argent. Au-
» trefois, elles trouvoient des récompenses assu-
» rées dans les différentes places de l'église, de
» la magistrature et de l'administration : aujour-
» d'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais
» ce fruit, peu prisé des gens du monde, est tou-
» jours digne de son origine céleste. C'est à ces
» mêmes livres qu'il est réservé particulièrement
» de donner de l'éclat à la vertu obscure, de
» consoler les malheureux, d'éclairer les nations
» et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans
» contredit, la fonction la plus auguste dont le
» ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel
» est l'homme qui ne se console de l'injustice ou

» du mépris de ceux qui disposent de la fortune,
 » lorsqu'il pense que son ouvrage ira de siècle en
 » siècle et de nations en nations, servir de bar-
 » rière à l'erreur et aux tyrans; et que, du sein
 » de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire
 » qui effacera celle de la plupart des rois, dont
 » les momumens périssent dans l'oubli, malgré les
 » flatteurs qui les élèvent et qui les vantent?

P A U L.

» Ah! je ne voudrois cette gloire que pour la
 » répandre sur Virginie, et la rendre chère à
 » l'univers. Mais vous qui avez tant de connois-
 » sances, dites-moi si nous nous marierons?
 » Je voudrois être savant, au moins pour con-
 » noître l'avenir.

L E - V I E I L L A R D.

» Qui voudroit vivre, mon fils, s'il connoissoit
 » l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne
 » tant de vaines inquiétudes! la vue d'un mal-
 » heur certain, empoisonneroit tous les jours qui
 » le précéderoient. Il ne faut pas même trop ap-
 » profondir ce qui nous environne; et le ciel,
 » qui nous donna la réflexion pour prévoir nos
 » besoins, nous a donné les besoins pour mettre
 » des bornes à notre réflexion.

P A U L.

„ Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en
„ Europe des dignités et des honneurs. J'irai
„ m'enrichir au Bengale, pour aller épouser Vir-
„ ginie à Paris. Je vais m'embarquer.

L E V I E I L L A R D.

„ Quoi ! vous quitteriez sa mère et la vôtre ?

P A U L.

„ Vous m'avez vous-même donné le conseil
„ de passer aux Indes.

L E V I E I L L A R D.

„ Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes main-
„ tenant l'unique soutien de votre mère et de la
„ sienne.

P A U L.

„ Virginie leur fera du bien par sa riche
„ parente.

L E V I E I L L A R D.

„ Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur
„ font honneur dans ce monde. Ils ont des pa-
„ rens bien plus à plaindre que madame de la
„ Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sa-

„ crifient leur liberté pour avoir du pain, et pas-
 „ sent leur vie renfermés dans des couvens.

P A U L.

„ Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que
 „ Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'a-
 „ voir une parente riche ? Elle étoit si contente
 „ sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec
 „ un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa
 „ tête ! Reviens, Virginie ! Quitte tes hôtels et
 „ tes grandeurs. Reviens, dans ces rochers, à
 „ l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas !
 „ tu es peut-être maintenant malheureuse... »
 Et il se mettoit à pleurer. “ Mon père, ne me
 „ cachez rien : si vous ne pouvez me dire si j'é-
 „ pouserai Virginie, au moins, apprenez-moi si
 „ elle m'aime encore au milieu de ces grands
 „ seigneurs qui parlent au roi, et qui la vont
 „ voir ?

L E V I E I L L A R D.

„ Oui, mon ami, je fuis sûr qu'elle vous aime,
 „ par plusieurs raisons ; mais sur-tout, parce
 „ qu'elle a de la vertu. „ A ces mots, il me sauta
 „ au cou, transporté de joie.

P A U L.

„ Mais, croyez-vous les femmes d'Europe
 „ fausses comme on les représente dans les co-
 „ médies,

„ médies, et dans les livres que vous m'avez
„ prêtés ?

LE VIEILLARD.

„ Les femmes sont fausses dans les pays où
„ les hommes sont tyrans. Par-tout la violence
„ produit la ruse.

P A U L.

„ Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD.

„ En les mariant sans les consulter ; une jeune
„ fille avec un vieillard, une femme sensible
„ avec un homme indifférent.

P A U L.

„ Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui
„ se conviennent ; les jeunes avec les jeunes, le
„ amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

„ C'est que la plupart des jeunes gens en
„ France n'ont pas assez de fortune pour se
„ marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en de-
„ venant vieux. Jeunes, ils corrompent les
„ femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peuvent
„ fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompés
„ étant jeunes ; on les trompe à leur tour étant
„ vieux. C'est une des réactions de la justice
„ universelle qui gouverne le monde : un excès

Tome IV.

L

„ y balance toujours un autre excès. Ainsi la
 „ plupart des Européens passent leur vie dans
 „ ce double désordre, augmente dans une so-
 „ ciété, à mesure que les richesses s'y accu-
 „ mulent sur un moindre nombre de têtes. L'état
 „ est semblable à un jardin, où les petits arbres
 „ ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui
 „ les ombragent ; mais il y a cette différence, que
 „ la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit
 „ nombre de grands arbres, et que la prospérité
 „ d'un état dépend toujours de la multitude et
 „ de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit
 „ nombre de riches.

P A U L.

„ Mais, qu'est-il besoin d'être riche pour se
 „ marier ?

L E V I E I L L A R D.

„ Afin de passer ses jours dans l'abondance,
 „ sans rien faire.

P A U L.

„ Eh ! Pourquoi ne pas travailler ? Je travaille
 „ bien, moi !

L E V I E I L L A R D.

„ C'est qu'en Europe le travail des mains dé-
 „ shonore : on l'appelle travail mécanique. Celui
 „ même de labourer la terre y est le plus méprisé

„ de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un
„ paysan.

P A U L.

„ Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est mé-
„ prisé en Europe ! Je ne vous comprends
„ pas.

L E V I E I L L A R D.

„ Oh ! Il n'est pas possible à un homme élevé
„ dans la nature, de comprendre les dépra-
„ vations de la société. On se fait une idée pré-
„ cise de l'ordre, mais non pas du désordre. La
„ beauté, la vertu, le bonheur, ont des propor-
„ tions ; la laideur, le vice et le malheur n'en
„ ont point.

P A U L.

„ Les gens riches sont donc bienheureux ! Ils
„ ne trouvent d'obstacle à rien ; ils peuvent com-
„ bler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

L E V I E I L L A R D.

„ Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs,
„ par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes
„ peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir
„ du repos s'achète par la fatigue ; celui de man-
„ ger, par la faim ; celui de boire, par la soif ?
„ Hé bien ! celui d'aimer et d'être aimé ne s'ac-
„ quiert que par une multitude de privations et de
„ sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous

L ij

„ ces plaisirs là, en prévenant leurs besoins.
 „ Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil
 „ qui naît de leur opulence, et que la moindre
 „ privation blesse; lors même que les plus grandes
 „ jouissances ne le flatte plus. Le parfum de
 „ mille roses ne plaît qu'un instant; mais la dou-
 „ leur que cause une seule de leurs épines dure
 „ long-temps après sa piqûre. Un mal, au milieu
 „ des plaisirs, est pour les riches une épine au
 „ milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire,
 „ un plaisir au milieu des maux est une fleur au
 „ milieu des épines: ils en goûtent vivement
 „ la jouissance. Tout effet augmente par son
 „ contraste. La nature a tout balancé. Quel
 „ état, à tout prendre, croyez-vous préférable,
 „ de n'avoir presque rien à espérer et tout à
 „ craindre, ou presque rien à craindre et tout à
 „ espérer? Le premier état est celui des riches,
 „ et le second celui des pauvres. Mais ces extré-
 „ mes sont également difficiles à supporter aux
 „ hommes, dont le bonheur consiste dans la mé-
 „ diocrité et la vertu.

P A U L.

„ Qu'entendez-vous par la vertu?

L E V I E I L L A R D.

„ Mon fils! vous qui soutenez vos parens par
 „ vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on
 „ vous définisse. La vertu est un effort fait sur
 „ nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'in-
 „ tention de plaire à Dieu seul.

„ Oh ! Que Virginie est vertueuse ! C'est par
 „ vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bien-
 „ faisante. C'est par vertu qu'elle est partie de
 „ cette île : la vertu l'y ramènera. „ L'idée de
 son retour prochain allumant l'imagination de ce
 jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouis-
 soient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle
 alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour
 venir d'Europe avec un bon vent ! Il faisoit l'énu-
 mération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet
 de quatre milles cinq cents lieues, en moins de
 trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée
 n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs
 étoient aujourd'hui si savans, et les marins si ha-
 biles ! Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire
 pour la recevoir ; du nouveau logement qu'il
 alloit bâtir ; des plaisirs et des surprises qu'il lui
 ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa
 femme. Sa femme ! ... Cette idée le ravissoit. Au
 moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus
 rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche,
 nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront
 pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant
 d'autre souci que celui de vous amuser et de vous
 réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa fa-
 mille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succè-
 dent aux grandes espérances. Les passions vio-
 lentes jettent toujours l'ame dans les extrémités
 opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul reve-

noit, accablé de tristesse. Il me disoit : « Virginie » ne m'écrit point. Si elle étoit partie d'Europe, » elle m'auroit mandé son départ. Ah ! les bruits » qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés ! » Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'a- » mour des richesses l'a perdue, comme tant » d'autres. Dans ces livres qui peignent si bien les » femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. » Si Virginie avoit eu de la vertu, elle n'auroit » pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que » je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. » Je m'afflige, et elle se divertit. Ah ! cette » pensée me désespère. Tout travail me déplaît ; » toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la » guerre fût déclarée dans l'Inde ! J'irois y » mourir.

» Mon fils, lui répondis-je, le courage qui » nous jette dans la mort, n'est que le courage » d'un instant. Il est souvent excité par les vains » applaudissemens des hommes. Il en est un plus » rare et plus nécessaire, qui nous fait supporter » chaque jour, sans témoins et sans éloges, les » traverses de la vie : c'est la patience. Elle s'ap- » puie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impu- » sion de nos passions, mais sur la volonté de » Dieu. La patience est le courage de la vertu.»

« Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! » Tout m'accable et me désespère. — La vertu, » repris-je, toujours égale, constante, invaria- » riable, n'est pas le partage de l'homme. Au

» milieu de tant de passions qui nous agitent ,
 » notre raison se trouble et s'obscurcit ; mais il
 » est des phares où nous pouvons en rallumer le
 » flambeau : ce sont les lettres.

» Les lettres , mon fils , sont un secours du
 » ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui
 » gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par
 » un art céleste, a appris à fixer sur la terre.
 » Semblable aux rayons du soleil , elles éclai-
 » rent , elles réjouissent , elles échauffent ; c'est
 » un feu divin. Comme le feu , elles approprient
 » toute la nature à notre usage. Par elles , nous
 » réunissons autour de nous , les choses , les lieux ,
 » les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous
 » rappellent aux règles de la vie humaine. Elles
 » calment les passions ; elles répriment les vices ;
 » elles excitent les vertus par les exemples au-
 » gustes des gens de bien qu'elles célèbrent , et
 » dont elles nous présentent les images toujours
 » honorées. Ce sont des filles du ciel , qui des-
 » cendent sur la terre pour charmer les maux
 » du genre humain. Les grands écrivains qu'elles
 » inspirent ont toujours paru dans les temps les
 » plus difficiles à supporter à toute société , les
 » temps de barbarie et ceux de dépravation.
 » Mon fils , les lettres ont consolé une infinité
 » d'hommes plus malheureux que vous ; Xéno-
 » phon , exilé de sa patrie après y avoir ramené
 » dix mille Grecs ; Scipion l'Africain , lassé des
 » calomnies des Romains ; Lucullus , de leurs

» brigues ; Catinat , de l'ingratitude de la cour.
 » Les Grecs , si ingénieux , avoient réparti à
 » chacune des Muses qui président aux lettres ,
 » une partie de notre entendement pour le gou-
 » verner : nous devons donc leur donner nos pas-
 » sions à régir , afin qu'elles leur imposent un
 » joug et un frein. Elles doivent remplir , par
 » rapport aux puissances de notre ame , les mêmes
 » fonctions que les Heures qui atteloient et con-
 » duisoient les chevaux du soleil.

« Lisez donc , mon fils. Les sages qui ont écrit
 » avant nous , sont des voyageurs qui nous ont
 » précédés dans les sentiers de l'infortune , qui
 » nous tendent la main et nous invitent à nous
 » joindre à leur compagnie , lorsque tout nous
 » abandonne. Un bon livre est un bon ami. »

« Ah ! s'écrioit Paul , je n'avois pas besoin de
 » savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle n'avoit
 » pas plus étudié que moi ; mais , quand elle me
 » regardoit , en m'appelant son ami , il m'étoit
 » impossible d'avoir du chagrin. »

« sans doute , lui disois-je , il n'y a point d'amī
 » aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime.
 » Il y a de plus , dans la femme , une gaieté lé-
 » gère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses
 » graces font évanouir les noirs phantômes de la
 » réflexion. Sur son visage , sont les doux attrails
 » et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus
 » vive par sa joie ? Quel front ne se déride pas
 » à son sourire ? Quelle colère résiste à ses

» larmes ? Virginie reviendra avec plus de philo-
 » sophie que vous. Elle sera bien surprise de ne
 » pas trouver le jardin tout-à-fait rétabli , elle
 » qui ne songe qu'à l'embellir malgré les persé-
 » cutions de sa parente , loin de sa mère et de
 » vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renou-
 veloit le courage de Paul , et le ramenoit à ses
 occupations champêtres. Heureux, au milieu de
 ses peines , de proposer à son travail une fin qui
 plaisoit à sa passion !

Un matin au point du jour , c'étoit le 24 dé-
 cembre 1744, Paul , en se levant , apperçut un
 pavillon blanc arboré sur la montagne de la Dé-
 couverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un
 vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la
 ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles
 de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote
 du port , qui s'étoit embarqué pour aller le recon-
 noître , suivant l'usage. Cet homme ne revint que
 le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau
 signalé étoit le Saint-Géran , du port de 700
 tonneaux , commandé par un capitaine appelé
 M. Aubin ; qu'il étoit à quatre lieues au large ,
 et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le len-
 demain dans l'après-midi , si le vent étoit favora-
 ble. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote
 remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau
 apportoit de France. Il y en avoit une pour ma-
 dame de la Tour , de l'écriture de Virginie. Paul

s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt, tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand-tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut elle lue, que toute la famille transportée de joie s'écria: » Virginie est arrivée! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul: » Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée

» de Virginie. » Aussitôt, Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'apperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me lève; et à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginie est arrivée. » Allons au port; le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la montagne Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplémousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit et d'où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre d'or : on m'envoie au port, avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours; car la mer est bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre d'or, au-devant de Virginie; il n'y

« a que trois lieues d'ici. » Nous nous mêmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée : on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île, et venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtons d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable : ils en couvroient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues
des

des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous y fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courans; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer le canon pour appeler du secours; mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis: que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toute-fois affirmer, ce vaisseau étoit dans le grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avoit sondé; que la tenure et le mouillage en étoient très-bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. » J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-il, et j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant

dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au delà de l'île d'Ambre; ensorte que, si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes la jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'étoit le gouverneur, M. de la Bordonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite, que nous apperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque

aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI ! car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment que le Saint-Géran apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables, et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agres, qui venoient des habitations de la Poudre d'or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, et lui dit : « Monsieur, on a entendu toute la nuit des » bruits sourds dans la montagne. Dans les bois, » les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse

» de vent. Les oiseaux de marine se réfugient à
» terre; certainement tous ces signes annoncent
» un ouragan. — Eh bien, mes amis, répondit le
» gouverneur, nous y sommes préparés, et sûre-
» ment le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des pailencus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré toute l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de rescifs, qui entoure l'île de France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant

aux flots qui venoient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entière, de sorte qu'on voyoit la catène en l'air; mais dans ce mouvement, sa proue venant à plonger, disparaissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de rescifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayoit la surface, les portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue

tempête : la mer y paroisoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible , qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux , tandis que d'autres y paroisoient immobiles commé de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament : une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre , de la mer et des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau , ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent ; et , comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansière , il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élançer à la mer , lorsque je le saisis par le bras. « Mon » fils , lui dis-je , voulez-vous périr ? Que j'aille » à son secours , s'écria-t-il , ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtoit la raison , pour prévenir sa perte , Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisismes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran , tantôt nageant , tantôt marchant sur les rescifs. Quelquefois il avoit l'espoir de l'aborder ; car la mer , dans ses mouvemens irréguliers , laissoit le vaisseau presque à sec , de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après , revenant sur ses pas avec une nouvelle furie , elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevôient tout l'avant de sa carène ,

et rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi-noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la rejoindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nud et nerveux comme Hercule ; il s'approcha de Virginie avec respect ; nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits : mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas. » Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'en-

gouffra entre l'isle d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en hauf des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon »,
 „ Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'au- »,
 „ rois donné de bon cœur pour cette digne de- »,
 „ moiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller »,
 „ comme moi ». Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie ; mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de conster-

nation, tous l'esprit frappés d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son aïeule à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés; mais la sérénité étoit encore sur son front: seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte: mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais aban-

donner tant qu'elle vivoit ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Dominique, il frappoit sa poitrine et perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginié dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes Madame de la Tour et Marguerite en prière, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que Madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille ? ma chère »
 « fille ? mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite : elle s'écria : « Où est mon fils ? Je ne vois point »,
 « mon fils ; », et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens, que pour s'occuper de son amie qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la con-

naissance , elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi , nous lui pressions les mains dans les nôtres , en vain nous l'appellions par les noms les plus tendres ; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection , et il ne sortoit de sa poitrine oppressée , que de sourds gémissemens.

Dès le matin , on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit préférer une parole. Son entrevue avec sa mère et Madame de la Tour , que j'avois d'abord redoutée , produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusque-là. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui , le saisirent dans leurs bras , le baisèrent ; et leurs larmes , qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin , commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés , un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur , et leur procura un repos léthargique semblable , à la vérité , à celui de la mort.

M. de la Bourdonais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre , et que de là , on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussi-tôt au Port-Louis , où je trouvai des habitans de tous les quartiers , rassemblés pour

assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés : leurs tambours, couverts de longs crépes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abatement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingués dans ses habitans et dans son état major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée; les hymnes et les chants cessèrent; on entendit plus dans la pleine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles

des

des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture; des négresses de Madagascar et des caffres Mosambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare, apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquelles elles donnèrent la liberté sur son corps; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elle n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église, des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimoit à se reposer,

assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée; et s'approchant de Paul, il lui dit : tout ce qu'il crut propre à le consoler. » Je desirois, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille : Dieu m'en est » témoin. Mon ami, il faut aller en France; je » vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la » mienne. » Et en même temps, il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout; ses regards étoient éteints, et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : « Mon fils, tant que » je vous verrai, je croirai voir ma chère Vir- » ginie. » A ce nom de Virginie, il tressailloit et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa

mère qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asséyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit sans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplémousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla; et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'être suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île,

N ij

sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit : » Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplémousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre et de son canal, alors uni comme un miroir, il s'écria : » Virginie ! O ma chère » Virginie ! Et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur

et la notre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la rivière Noire; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'étoit égaré. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la rivière de la montagne Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie! ô ma chère »
» Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs

habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient alors dans cette île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarissoient des bois, et d'autres qui les scioient en planches; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins: de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y païssoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de bled dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplémousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes même qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent des nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant

avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : " Où irons-nous maintenant ? ", Il se tournoit vers le nord, et me disoit : " Voilà nos montagnes ; retournons-y. "

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : " Oui, " voilà les montagnes où demeureroit votre chère " Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez " donné, et qu'en mourant elle portoit sur son " cœur, dont les derniers mouvemens ont encore " été pour vous. ", Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit à vide-

ment ce portrait de ses foibles mains, et le porta su sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglans, des larmes s'arrêtrèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : " Mon fils , écoutez-moi , qui suis
 „ votre ami , qui ai été celui de Virginie , et
 „ qui , au milieu de vos espérances , ai souvent
 „ tâché de fortifier votre raison con re les acci-
 „ dans imprévus de la vie. Que déplorez-vous
 „ avec tant d'amertumes ? Est-ce votre malheur ?
 „ est-ce celui de Virginie ?

„ Votre malheur ? Oui , sans doute , il est grand.
 „ Vous avez perdu la plus aimable des filles ,
 „ qui auroit été la plus digne des femmes. Elle
 „ avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres , et vous
 „ avoit préféré à la fortune , comme la seule
 „ récompense digne de sa vertu. Mais que
 „ savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre
 „ un bonheur si pur , n'eût pas été pour vous la
 „ source d'une infinité de peines ? Elle étoit sans
 „ bien et déshéritée. Vous n'aviez désormais à
 „ partager avec elle que votre seul travail.
 „ Revenue plus délicate par son éducation , et
 „ plus courageuse par son malheur même , vous
 „ l'aurez vue chaque jour succomber , en s'ef-
 „ forçant de partager vos fatigues. Quand elle
 „ vous auroit donné des enfans , ses peines et les
 „ vôtres auroient augmenté par la difficulté de
 „ soutenir seule avec vous de vieux parens et
 „ une famille naissante.

« Vous me direz : Le gouverneur nous auroit
 » aidés. Que savez-vous si dans une colonie qui
 » change si souvent d'administrateurs , vous
 » auriez souvent des la Bourdonnais ? s'il ne
 » viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans
 » morale ? si , pour obtenir quelque misérable
 » secours, votre épouse n'eût pas été obligée de
 » leur faire sa cour ? Ou elle eût été foible , et
 » vous eussiez été à plaindre ; ou elle eût été
 » sage , et vous fussiez resté pauvre : heureux si,
 » à cause de sa beauté et de sa vertu , vous n'eus-
 » siez pas été persécuté par ceux même de qui
 » vous espérez de la protection !

« il me fût resté, me direz-vous, le bonheur
 » indépendant de la fortune, de protéger l'objet
 » aimé qui s'attache à nous, à proportion de sa
 » foiblesse même ; de le consoler par mes pro-
 » pres inquiétudes ; de le réjouir de ma tristesse,
 » et d'accroître notre amour de nos peines mu-
 » tuelles. Sans doute la vertu et l'amour jouissent
 » de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus, et il
 » vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé,
 » sa mère et la vôtre, que votre douleur incon-
 » solable conduira au tombeau. Mettez votre
 » bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis
 » elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le
 » bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus
 » assuré et de plus grand sur la terre. Les projets
 » de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance,
 » de gloire, ne sont point faits pour l'homme

» foible, voyageur et passager. Voyez comme un
» pas vers la fortune nous a précipités tous d'a-
» byme en abyme. Vous vous y êtes opposé, il
» est vrai ; mais qui n'eût pas cru que le voyage
» de Virginie devoit se terminer par son bonheur
» et par le vôtre ? Les invitations d'une parente
» riche et âgée, les conseils d'un sage gouver-
» neur, les applaudissemens d'une colonie, les
» exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont dé-
» cidé du malheur de Virginie. Ainsi nous cou-
» rons à notre perte, trompés par la prudence
» même de ceux qui nous gouvernent. Il eût
» mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se
» fier à la voix et aux espérances d'un monde
» trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que
» nous voyons si occupés dans ces plaines, de
» tant d'autres qui vont chercher la fortune aux
» Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouis-
» sent en repos en Europe des travaux de ceux-
» ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre
» un jour ce qu'il chérit le plus ; grandeurs, for-
» tune, femme, enfans, amis. La plupart au-
» ront à joindre à leur perte le souvenir de leur
» propre imprudence. Pour vous, en rentrant
» en vous-même, vous n'avez rien à vous repro-
» cher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous
» avez eu à la fleur de la jeunesse, la prudence
» d'un sage, en ne vous écartant pas du senti-
» ment de la nature. Vos vues seules étoient lé-
» gitimes, parcequ'elles étoient pures, simples ;

» désintéressées , et que vous aviez sur Virginie
 » des droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvoit
 » balancer. Vous l'avez perdue ; et ce n'est ni
 » votre imprudence , ni votre avarice , ni votre
 » fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre , mais
 » Dieu même , qui a employé les passions d'au-
 » trui pour vous ôter l'objet de votre amour ;
 » Dieu , de qui vous tenez tout , qui voit tout ce
 » qui vous convient , et dont la sagesse ne vous
 » laisse aucun lieu au repentir et au désespoir
 » qui marchent à la suite des maux dont nous
 » avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans
 » votre infortune : Je ne l'ai pas méritée. Est-ce
 » donc le malheur de Virginie , sa fin , son état
 » présent , que vous déplorez ? Elle a subi le
 » sort réservé à la naissance , à la beauté et aux
 » empires mêmes. La vie de l'homme , avec tous
 » ses projets , s'élève comme une petite tour dont
 » la mort est le couronnement. En naissant , elle
 » étoit condamnée à mourir. Heureuse d'avoir
 » dénoué les liens de la vie avant sa mère , avant
 » la vôtre , avant vous ; c'est-à-dire , de n'être
 » pas morte plusieurs fois avant la dernière !

» La mort , mon fils , est un bien pour tous
 » les hommes. Elle est la nuit de ce jour inquiet
 » qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de
 » la mort que reposent pour jamais les maladies ,
 » les douleurs , les chagrins , les craintes qui
 » agitent sans cesse les malheureux vivans. Exa-

» minez les hommes qui paroissent les plus heu-
 » reux : vous verrez qu'ils ont acheté leur pré-
 » tendu bonheur bien chèrement ; la considéra-
 » tion publique , par des maux domestiques ; la
 » fortune , par la perte de la santé ; le plaisir si
 » rare d'être aimé , par des sacrifices continuels :
 » et souvent , à la fin d'une vie sacrifiée aux in-
 » térêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que
 » des amis faux et des parens ingrats. Mais Vir-
 » ginie a été heureuse jusqu'au dernier moment.
 » Elle l'a été avec nous par les biens de la na-
 » ture , loin de nous par ceux de la vertu : et ,
 » même dans le moment terrible où nous l'avons
 » vue périr , elle étoit encore heureuse ; car , soit
 » qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à
 » qui elle causoit une désolation universelle , ou
 » sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à
 » son secours , elle a vu combien elle nous étoit
 » chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir,
 » par le souvenir de l'innocence de sa vie ; et
 » elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la
 » vertu , un courage supérieur au danger. Elle a
 » présenté à la mort un visage serein.

» Mon fils , Dieu donne à la vertu tous les évé-
 » nemens de la vie à supporter , pour faire voir
 » qu'elle seule peut en faire usage et y trouver
 » du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve
 » une réputation illustre , il l'élève sur un grand
 » théâtre et la met aux prises avec la mort : alors
 » son courage sert d'exemple , et le souvenir de

» ses

» ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes
 » de la postérité. Voilà le monument immortel
 » qui lui est réservé sur une terre où tout passe ;
 » et où la mémoire même de la plupart des rois
 » est bientôt ensevelie dans un éternel oubli. «

» Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez
 » que tout change sur la terre, et que rien ne
 » s'y perd. Aucun art humain ne pourroit anéan-
 » tir la plus petite particule de matière ; et ce
 » qui fut raisonnable, sensible, aimant, ver-
 » tueux, religieux, auroit péri, lorsque les élé-
 » mens dont il étoit revêtu sont indestructibles !
 » Ah ! si Virginie a été heureuse avec nous, elle
 » l'est maintenant bien davantage. Il y a un
 » Dieu, mon fils ; toute la nature l'annonce ; je
 » n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que
 » la méchanceté des hommes qui leur fasse nier
 » une justice qu'ils craignent. Son sentiment est
 » dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont
 » sous vos yeux ; Croyez-vous qu'il laisse Virginie
 » sans récompense ? Croyez-vous que cette même
 » puissance qui avoit revêtu cette âme si noble
 » d'une forme si belle où vous sentiez un art di-
 » vin, n'auroit pu la tirer des flots ? que celui qui
 » a arrangé le bonheur actuel des hommes par
 » des lois que vous ne connoissez pas, ne puisse
 » en préparer un autre à Virginie par des lois qui
 » vous sont également inconnues ? Quand nous
 » étions dans le néant, si nous eussions été capa-
 » bles de penser, aurions-nous pu nous former

» une idée de notre existence ? Et maintenant
 » que nous sommes dans cette existence téné-
 » breuse et fugitive, pouvons nous prévoir ce
 » ce qu'il y a au-delà de la mort par où nous en
 » devons sortir ? Dieu a-t-il besoin, comme
 » l'homme, du petit globe de notre terre, pour
 » servir de théâtre à son intelligence et à sa
 » bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine
 » que dans les champs de la mort ? Il n'y a pas
 » dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne
 » soit pleine d'êtres vivans, qui ressortissent à
 » nous ; et il n'existeroit rien pour nous parmi
 » tant d'astres qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il
 » n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté
 » divine, précisément que là où nous sommes !
 » et dans ces globes rayonnans et innombrables,
 » dans ces champs infinis de lumière qui les en-
 » vironnent, que ni les orages, ni les nuits n'obs-
 » curcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace
 » vain et un néant éternel ! Si, nous, qui ne nous
 » sommes rien donné, osons assigner des bornes
 » à la puissance de laquelle nous avons tout
 » reçu, nous pourrions croire que nous sommes
 » ici sur les limites de son empire, où la vie se
 » débat avec la mort, et l'innocence avec la ty-
 » rannie.

» Sans doute, il est quelque part un lieu où la
 » vertu reçoit sa récompense. Virginie mainte-
 » nant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges
 » elle pouvoit se communiquer à vous, elle vous

» droit comme dans ses adieux : O Paul ! la vie
 » n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle
 » aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu
 » J'ai traversé les mers pour obéir à mes parens ;
 » j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma
 » foi ; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de
 » violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière
 » suffisamment remplie. J'ai échappé pour tou-
 » jours à la pauvreté, à la calomnie, aux tem-
 » pêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Au-
 » cun des maux qui effraient les hommes ne peut
 » plus désormais m'atteindre ; et vous me plai-
 » gnez ! Je suis pure et inaltérable comme une
 » particule de lumière ; et vous me rappelez
 » dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami !
 » souviens-toi de ces jours de bonheur où, dès le
 » matin, nous goûtions la volupté des cieux, se
 » levant avec le soleil sur les pitons de ces roc-
 » chers, et se répandant avec ses rayons au sein
 » de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement
 » dont nous ne pouvions comprendre la cause.
 » Dans nos souhaits innocens, nous desirions être
 » toute vue ; pour jouir des riches couleurs de
 » l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums
 » de nos plantes ; toute ouïe ; pour entendre les
 » concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour re-
 » connoître ces bienfaits. Maintenant à la source
 » de la beauté d'où découle tout ce qui est agréa-
 » ble sur la terre, mon ame voit, goûte, entend,
 » touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit

O ij

» sentir alors que par de foibles organes. Ah !
 » quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un
 » orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout
 » ce qu'une puissance infinie et une bonté cé-
 » leste ont pu créer pour consoler un être mal-
 » heureux ; tout ce que l'amitié d'une infinité
 » d'êtres , réjouis de la même félicité , peut met-
 » tre d'harmonie dans des transports communs ,
 » nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc
 » l'épreuve qui t'est donnée , afin d'accroître le
 » bonheur de ta Virginie par des amours qui
 » n'auront plus de terme , par un hymen dont
 » les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là ,
 » j'appaiserai tes regrets ; là , j'essuierai tes
 » larmes. O mon ami ! mon jeune époux ! élève
 » ton ame vers l'infini , pour supporter des peines
 » d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours.
 Pour Paul , me regardant fixement , il s'écria :
 « Elle n'est plus ! elle n'est plus ! » et une longue
 foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. En-
 suite , revenant à lui , il dit : « Puisque la mort
 » est un bien , et que Virginie est heureuse , je
 » veux aussi mourir pour me rejoindre à Virgi-
 » nie. » Ainsi mes motifs de consolation ne ser-
 virent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme
 un homme qui veut sauver son ami , coulant à
 fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La
 douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheur

du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie; et Paul n'en avoit jamais trouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a semblé cette nuit voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite, elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai senti que je quittois moi-même la terre, et que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ; mais je l'ai vue qui nous suivoit avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de la Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis : „ Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. „

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux

dames aucun penchant à la superstition; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vint à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi; entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien et le nouveau testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience. Je n'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens, des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a trouvé bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations; et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il

venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté; lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour; « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une » douce et éternelle réunion. La mort est le plus » grand des biens, ajouta-t-elle; on doit la desirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve; on doit » la demander courte. »

Le gouverneur prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas long-temps à leur maîtresse. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenaï chez moi madame de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec

une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite nièce, et la perte de sa mère qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos colonies ? » Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout-à-coup dans une ex-

trémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeur mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à des riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune ; comme si des biens qu'elle avoit refusé aux malheureux , pouvoit plaire au père des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu , des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appalant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre elle-même des tortures et des supplices ; car le ciel, le juste ciel envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et le vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit, après elle, à des parens qu'elle haïsoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; et, comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiroient. Elle

mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigé toute sa vie.

On amis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leur tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus : mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habitent la vertu laborieuse ; à consoler la pauvreté mécontente de son sort ; à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voie du peuple, qui se taît sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en le ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler la

veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, la BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! Mères infortunée! Chère famille! Ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces côteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes.

Vos chèvres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avoit coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

Fin de Paul et Virginie.

L'ARCADIE.

Tome IV.

F

COMME il y a des notes un peu longues dans les deux fragmens qui suivent , j'ai jugé convenable de les reléguer à la fin de chacun de ces articles. L'usage des notes, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la mal-adresse des auteurs, qui se trouvent embarrassés pour interpoler dans leurs ouvrages des observations qu'ils croient intéressantes; et de l'autre, de la délicatesse des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leur lecture, par des digressions. Les anciens, qui écrivoient mieux que nous, n'ajoutoient point de notes à leur texte; mais ils s'y écartoient à droite et à gauche, suivant leurs besoins. C'est ainsi qu'ont écrit les philosophes et les historiens les plus célèbres de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Platon, Xénophon, Tacite, le bon Plutarque..... Leurs digressions répandent, à mon avis, une agréable variété dans leurs ouvrages. Ils vous font voir bien du pays en peu de temps, et vous promènent par des lacs, des montagnes, des forêts, en vous conduisant toutefois au but; ce qui n'est pas aisé. Mais cette marche fatigue nos auteurs et nos lecteurs modernes, qui ne veulent voyager que dans les plaines. Pour ôter donc aux autres, et sur-tout à moi, une partie de l'embarras du chemin, j'ai fait des notes, et je les ai mises à part. Cet ordre, de plus, a cela de commode pour le lecteur, qu'il ne sera point obligé de les lire si le texte l'eunuie.

F R A G M E N T

SERVANT DE PRÉAMBULE

A L' A R C A D I E.

.....LORSQU'ILS virent qu'après une si fâcheuse expérience des hommes, je ne soupirois qu'après une vie solitaire; que j'avois des principes dont je ne me départois pas; que mes opinions sur la nature étoient contraires à leurs systèmes; que je n'étois propre à être ni leur prôneur ni leur protégé; et qu'enfin ils m'avoient brouillé avec mon protecteur, dont ils m'avoient dit souvent du mal pour m'en éloigner, et auquel ils faisoient assidument la cour; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

Ceux ci étoient trop rusés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une personne à laquelle j'avois donné, au milieu même de mes infortunes, des preuves si désintéressées de mon amitié. Au contraire, ils faisoient devant elle, ainsi que devant moi, de grands éloges de mes principes et de quelques actes faciles de modération qui en

avoient été la suite ; mais ils y mettoient tant d'exagération , et ils paroissoient si inquiets de l'opinion qu'en prendroit le monde , qu'il étoit aisé de voir qu'ils ne cherchoient qu'à m'y faire renoncer , et qu'ils ne louoient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainsi , ils me calomnièrent en faisant semblant de me louer , et me perdirent de réputation en feignant de me plaindre : comme ces sorcières de Thessalie , dont parle Pline , qui faisoient périr les moissons , les troupeaux et les laboureurs , en disant du bien d'eux.

Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux , qui se justifièrent encore à mes dépens , en me faisant passer pour méfiant , après avoir abusé en tant de manières de ma confiance.

Ce n'est pas que je n'aie à reprendre en moi une sensibilité trop vive pour la douleur , soit physique , soit morale. Une seule épine me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. La meilleure compagnie me semble mauvaise , si j'y rencontre un important , un envieux , un médisant , un méchant , un perfide. Je sais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec ces gens-là , les supportent , les flattent même , et en tirent parti ; mais je sais bien aussi que ces honnêtes gens n'apportent dans la société que le jargon du monde , et que moi , j'y mets mon cœur ; qu'ils paient les trompeurs de leur propre monnoie , et moi de tout mon avoir ,

c'est-à-dire , de mes sentimens. Quoique mes ennemis m'aient fait passer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie , sur-tout à leur égard , sont venues de trop de confiance; et, après tout, j'aime mieux qu'ils se plaignent que je me suis méfié d'eux sans raison , que s'ils avoient en eux-mêmes quelque raison de se méfier de moi.

Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti contraire, qui m'avoient témoigné le plus grand desir de m'y attirer quand je n'en étois pas , mais qui, dès que j'en fus, ne firent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptois pas tous leurs préjugés; que je ne cherchois que la vérité; que, ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens , je n'étois propre ni à intriguer ni à cabaler; que mes foibles vertus, qu'ils avoient tant exaltées, ne m'avoient mené à rien d'utile; qu'elles ne pouvoient nuire à personne, et qu'enfin je ne tenois plus ni à eux, ni à leurs antagonistes; ils me négligèrent tout-à-fait, et me persécutèrent même à leur tour. Ainsi j'éprouvai que, dans un siècle foible et corrompu, nos amis ne mesurent leur considération pour nous, que sur celle que nous portent leurs propres ennemis, et qu'ils ne nous recherchent qu'autant que nous leurs sommes utiles ou à craindre. J'ai vu par-tout bien des sortes de confédérations, et j'y ai toujours trouvé la même espèce d'hommes. Ils marchent, à la vérité, sous des drapeaux de diverses couleurs; mais ce sont toujours ceux de

l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leurs corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différassent comme leurs visages. Ce qui fait la joie de l'un, fait le désespoir de l'autre : à l'un, l'évidence paroît absurdité; à l'autre, l'absurdité, évidence. Que dis-je? Dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un consolateur, j'ai vu les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au soir, à jeun ou après-dîner, en particulier ou en public. Les livres, même les plus vantés, sont remplis de contradictions. Ainsi, je sentis que les maux de l'ame n'avoient pas moins de systèmes pour leur guérison que ceux du corps, et que c'étoit bien imprudemment que j'ajoutois l'impéritie des médecins à mes propres infirmités, puisqu'il y a plus de malades en tous genres tués par les remèdes que par les maladies.

Cependant mes malheurs n'étoient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avois le mieux mérité, des chagrins de famille imprévus, l'épuisement total de mon foible patrimoine dispersé dans des voyages entrepris pour le service de ma patrie, les dettes dont j'étois resté grevé à cette occasion, mes espérances de fortune évanouies, tous ces maux combinés ébranlèrent à-la-fois ma santé et ma raison. Je fus frappé d'un mal étrange : des feux semblables à ceux des éclairs sillonnoient ma vue.

Tous les objets se présentoient à moi doubles et mouvans comme Œdipe, je voyois deux soleils. Mon cœur n'étoit pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvois traverser la Seine en bateau, sans éprouver des anxiétés intolérables; moi qui avois conservé le calme de mon ame dans une tempête du cap de Bonne-Espérance, sur un vaisseau frappé de la foudre. Si je passois seulement dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, j'éprouvois des mouvemens de spasme et d'horreur. Il y avoit des momens où je croyois avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé. Il m'étoit arrivé bien pis : je l'avois été par la calomnie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que mon mal ne me prenoit que dans la société des hommes. Il m'étoit impossible de rester dans un appartement où il y avoit du monde, sur-tout si les portes en étoient fermées. Je ne pouvois même traverser une allée de jardin public où se trouvoient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetoient les yeux sur moi, je les croyois occupées à en médire. Elles avoient beau m'être inconnues; je me rappelois que j'avois été calomnié par mes propres amis, et pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorsque j'étois seul, mon mal se dissipoit : il se calmoit encore dans les lieux où je ne voyois que des enfans. J'allois, pour cet effet, m'asseoir assez souvent sur les buis du fer-à-che-

val aux Tuileries, pour voir des enfans se jouer sur les gazons du parterre, avec de jeunes chiens qui couroient après eux. C'étoient-là mes spectacles et mes tournois. Leur innocence me reconcilioit avec l'espèce humaine, bien mieux que tout l'esprit de nos drames et que les sentences de nos philosophes. Mais à la vue de quelque promeneur dans mon voisinage, je me sentois tout agité, et je m'éloignois. Je me disois souvent : Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes ; pourquoi est-ce que je me trouble à leur vue ? En vain j'appelois la raison à mon secours : ma raison ne pouvoit rien contre un mal qui lui ôtoit ses propres forces (1). Les efforts mêmes qu'elle faisoit pour le surmonter, l'affoiblissoient encore, parce qu'elle les employoit contre elle-même. Il ne lui falloit pas de combats, mais du repos.

A la vérité, la médecine m'offrit des secours. Elle m'apprit que le foyer de mon mal étoit dans les nerfs. Je le sentois bien mieux qu'elle ne pouvoit me le définir. Mais quand je n'aurois pas été trop pauvre pour exécuter ses ordonnances, j'étois trop expérimenté pour y croire. Trois hommes, à ma connoissance, tourmentés du même mal, périrent en peu de temps de trois remèdes différens, et soi-disant spécifiques pour la guérison du mal des nerfs. Le premier, par les bains et les saignées; le second, par l'usage de l'opium; et le troisième, par celui de l'éther. Ces

deux derniers étoient deux fameux médecins (2) de la faculté de Paris, tous deux renommés par leurs écrits sur la médecine, et particulièrement sur les maladies du genre nerveux.

J'éprouvai de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étois fait illusion en attendant des hommes la guérison de mes maux ; combien vaines étoient leurs opinions et leurs doctrines, et combien j'avois été insensé, dans tous les temps de ma vie, de me rendre misérable en cherchant à les rendre heureux, et de me détordre moi-même pour redresser les autres.

Cependant, je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de résignation. En comparant les biens et les maux dont nos jours si rapides étoient mélangés, j'entrevis une grande vérité bien peu connue : c'est qu'il n'y a rien de haïssable dans la nature, et que son Auteur nous ayant mis dans une carrière où nous devons nécessairement mourir, il nous a donné autant de raisons d'aimer la mort que d'aimer la vie.

Toutes les branches de notre vie en sont mortelles comme le tronc. Nos fortunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus chères, périclitent plus d'une fois avant nous; et si les destinées les plus heureuses se manifestent avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elles nous paroîtroient comme ces chênes qui embellissent la

terre de leurs vastes rameaux, mais qui en élèvent vers le ciel encore de plus grands que la foudre a frappés.

Pour moi, foible arbrissau brisé par tant d'orages, il ne me restoit plus rien a perdre. Voyant de plus que désormais je n'avois rien a espérer ni des autres, ni de moi-même, je m'abandonnai à Dieu seul, et je lui promis de ne jamais rien attendre d'essentiel a mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque exémité que je me trouvasse réduit, et dans quelque genre que ce pût être.

Ma confiance fut agréable à celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma résignation, fut le soulagement de mes maux. Mes inquiétés se calmèrent dès que je n'y résistai plus. Bientôt il m'échut, sans la moindre sollicitation, par le crédit d'une personne que je ne connoissois pas (3), et dans le département d'un ministère auquel je n'avois jamais été utile, un secours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part aux pains d'Auguste. C'étoit un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un ministre fort sujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires, et de la malignité de mes ennemis qui pouvoient m'en priver tôt ou tard par leurs intrigues; mais après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitoit précisément comme le genre humain, auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde,

dans la récolte des moissons , qu'une subsistance annuelle , incertaine , portée par des herbes sans cesse battues des vents , et exposée aux déprédations des oiseaux et des insectes. Mais elle me distinguoit bien avantageusement de la plupart des hommes , en ce que ma récolte ne me coutoit ni sueurs , ni travaux , et qu'elle me laissoit l'exercice plein de ma liberté.

Le premier usage que j'en fis , fut de m'éloigner des hommes trompeurs que je n'avois pas plus besoin de solliciter. Dès que je ne les vis plus , mon ame se calma. La solitude est une grande montagne d'où ils paroissent bien petits. La solitude m'étoit cependant contraire , en ce qu'elle porte trop à la méditation. Ce fut à J.-Jacques Rousseau que je dus le retour de ma santé. J'avois lu dans ses immortels écrits , entre autres vérités naturelles , que l'homme est fait pour travailler et non pour méditer. Jusqu'alors j'avois exercé mon ame et reposé mon corps ; je changeai de régime : j'exerçai le corps et je reposai l'ame. Je renonçai à la plupart des livres. Je jetai les yeux sur les ouvrages de la nature , qui parloit à tous mes sens un langage que ni le temps ni les nations ne peuvent altérer. Mon histoire et mes journaux étoient les herbes des champs et des prairies. Ce n'étoient pas mes pensées qui alloient périillément à elles , comme dans les systèmes des hommes ; mais leurs pensées qui venoient paisiblement à moi , sous mille formes agréables. J'y

étudiois, sans effort, les lois de cette sagesse universelle qui m'environnoit dès le berceau, et à laquelle je n'avois jamais donné qu'une attention frivole. J'en suivois les traces dans toutes les parties du monde, par la lecture des livres de Voyage. Ce furent les seuls des livres modernes pour lesquels je conservai du goût, parce qu'ils me transportoient dans d'autres sociétés que celle où j'étois malheureux, et sur-tout parce qu'ils me parloient des divers ouvrage de la nature.

Je connus, par leur moyen, qu'il y avoit dans chaque partie de la terre une portion de bonheur pour tous les hommes, dont presque par-tout ils étoient privés, et qu'en état de guerre dans notre ordre politique qui les divise, ils étoient en état de paix dans l'ordre de la nature qui les invite à se rapprocher. Ces consolantes méditations me ramenèrent insensiblement à mes anciens projets de félicité publique; non pas pour les exécuter moi-même comme autrefois, mais au moins pour en faire un tableau intéressant. La simple spéculation d'un bonheur général suffisoit maintenant à mon bonheur particulier. Je pensois aussi que mes plans imaginaires pourroient un jour se réaliser par des hommes plus heureux. Ce désir redoubloit en moi, à la vue des malheureux dont nos sociétés sont composées. Je sentois, sur-tout par mes propres privations, la nécessité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel. Enfin,
j'en

j'en composai un d'après l'instinct et les besoins de mon propre cœur.

A portée par mes voyages , et plus encore par la lecture de ceux d'autrui , de choisir , à la surface du globe , un site propre à tracer le plan d'une société heureuse , je le plaçai au sein de l'Amérique méridionale , sur les rivages riches et déserts de l'Amazone.

Je m'étendis , en imagination , au sein de ses vastes forêts. J'y bâtis des forts ; j'y défrichai des terres , je les couvris d'abondantes moissons , et de vergers chargés de toutes sortes de fruits étrangers à l'Europe. J'y offris des asyles aux hommes de toutes les nations , dont j'avois connu des individus malheureux. Il y avoit des Hollandois et des Suisses sans territoire dans leur patrie ; et des Russes sans moyens pour s'établir dans leurs vastes solitudes ; des Anglois las des convulsions de leur liberté populaire , et des Italiens , de la léthargie de leurs gouvernemens aristocratiques ; des Prussiens , de leur despotisme militaire , et des Polonois , de leur anarchie républicaine ; des Espagnols , de l'intolérance de leurs opinions , et des François , de l'inconstance des leurs ; des chevaliers de Malte et des Algériens ; des paysans Bohémiens , Polonois , Russes , Frانس-Comtois , Bas-Bretons , échappés à la tyrannie de leurs propres compatriotes ; des esclaves Nègres fugitifs de nos colonies barbares ; des protecteurs et des protégés de toutes les na-

tions; des gens de cour, de robe, de lettres, de guerre, de commerce, de finance, tous infortunés tourmentés des maladies des opinions européennes, africaines et asiatiques, tous pour la plupart cherchant à s'opprimer mutuellement, et réagissant les uns sur les autres par la violence ou la ruse, l'impiété ou la superstition. Ils abjureroient les préjugés nationaux qui les avoient rendus, dès la naissance, les ennemis des autres hommes, et sur-tout celui qui est la source de toutes les haines du genre humain, et que l'Europe inspire dès la mamelle à chacun de ses enfans; le désir d'être le premier. Ils adoptoient, sous la protection immédiate de l'Auteur de la nature, des principes de tolérance universelle; et par cet acte de justice générale, ils rentroient, sans obstacles, dans l'exercice libre de leur caractère particulier. Le Hollandois y portoit l'agriculture et le commerce jusqu'au sein des marais, le Suisse, jusqu'au sommet des rochers, et le Russe, habile à manier la hache, jusqu'au centre des plus épaisses forêts. L'Anglois s'y livroit à la navigation et aux arts utiles qui font la force des sociétés; l'Italien, aux arts libéraux qui les font fleurir; le Prussien, aux exercices militaires, le Polonois, à ceux de l'équitation; l'Espagnol solitaire, aux talens qui demandent de la constance; le François, à ceux qui rendent la vie agréable, et à l'instinct sociable qui le rend propre à être le lien de toutes les nations.

Tous ces hommes , d'opinions si différentes , se communiquoient par la tolérance ce que leur caractère a de meilleur , et tempéroient les défauts des uns par les excès des autres. Il en résultoit , par l'éducation , les lois et les habitudes , un ensemble d'arts , de talens , de vertus et de principes religieux , qui n'en formoit qu'un seul peuple , propre à exister au dedans dans une harmonie parfaite , à résister au dehors aux conquérans , et à s'amalgamer avec tout le reste du genre humain.

Je jetai donc sur le papier toutes les études que j'avois faites à ce sujet ; mais lorsque je voulus les rassembler , pour me donner à moi-même et aux autres une idée d'une république dirigée suivant les loix de la nature , je vis qu'avec tout mon travail , je ne ferois jamais illusion à aucun esprit raisonnable.

A la vérité , Platon dans son Atlantide , Xénon dans sa Cyropédie , Fénelon dans son Télémaque , ont peint le bonheur de plusieurs sociétés politiques qui n'ont peut-être jamais existé ; mais en liant leurs fictions à des traditions historiques , et les reléguant dans des siècles reculés , ils leur ont donné assez de vraisemblance pour qu'un lecteur indulgent croie véritables des récits qu'il n'est plus à portée de vérifier. Il n'en étoit pas de même de mon ouvrage. J'y supposois , de nos jours et dans une partie du monde connu , l'existence d'un peuple considérable

Q ij

formé presque en entier des débris malheureux des nations européennes, parvenu tout-à-coup au plus grand degré de félicité; et ce rare phénomène, si digne au moins de la curiosité de l'Europe, cessoit de faire illusion, dès qu'il étoit certain qu'il n'existoit pas. D'ailleurs, le peu de théorie que je m'étois procuré sur un pays si différent du nôtre, et si superficiellement décrit par nos voyageurs, n'auroit fourni à mes tableaux qu'un coloris faux et des traits indécis.

J'abandonnai donc mon vaisseau politique, quoique j'y eusse travaillé plusieurs années avec constance. Semblable au canot de Robinson, je le laissai dans la forêt où je l'avois dégrossi, faute de pouvoir le remuer et le faire voguer sur la mer des opinions humaines.

En vain mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de sites offerts au bonheur des hommes par la nature, je n'y trouvai pas seulement de quoi asseoir l'illusion d'un peuple heureux suivant ses lois; car ni la république de Saint-Paul près du Brésil, formée de brigands qui faisoient la guerre à tout le monde; ni l'évangélique société de Guillaume Penn, dans l'Amérique septentrionale, qui ne se défend seulement pas contre ses ennemis; ni les conventuelles rédemptions (4) des Jésuites dans le Paraguay; ni les voluptueux insulaires de la mer du Sud qui, au milieu de leurs plaisirs, sacrifient des hommes (5), ne me paroissoient propres à re-

présenter un peuple usant , dans l'état de nature , de toutes ses facultés physiques et morales.

D'ailleurs, quoique ces peuplades m'offrissent des images de république , la première n'étoit qu'une anarchie ; la seconde, une simple société protégée par l'état où elle étoit renfermée ; et les deux autres ne formoient que des aristocraties héréditaires , où une classe particulière de citoyens s'étant réservé jusqu'au pouvoir de disposer de la subsistance nationale , tenoit le peuple dans un état constant de tutèle , sans qu'il pût jamais sortir de la classe des Néophytes ou des Toutous (6).

Mon ame , mécontente des siècles présents , prit son vol vers les siècles anciens , et se reposa d'abord sur les peuples de l'Arcadie. -

Cette portion heureuse de la Grèce m'offrit des climats et des sites semblables à ceux qui sont épars dans le reste de l'Europe. J'en pouvois faire au moins des tableaux variés et vraisemblables. Elle étoit remplie de montagnes fort élevées, dont quelques-unes , comme celle de Phoé, couvertes de neige toute l'année, la rendoient semblable à la Suisse. D'un autre côté, ses marais, tel que celui de la Stymphale, la faisoient ressembler, dans cette partie de son territoire, à la Hollande. Ses végétaux et ses animaux étoient les mêmes que ceux qui sont répandus sur le sol de l'Italie, de la France et du nord de l'Europe. Il y avoit des oliviers, des

Q iij

vignes, des pommiers, des blés, des pâturages; des forêts de chênes, de pins et de sapins; des bœufs, des chevaux, des moutons, des chèvres, des loups. . . . Les occupations des Arcadiens les mêmes que celles de nos paysans. Il y avoit parmi eux des laboureurs, des bergers, des vigneron, des chasseurs. Mais, ce qui ne ressemble pas aux nôtres, ils étoient fort belliqueux au dehors et fort paisibles au dedans. Dès que leur état étoit menacé de la guerre, ils se présentoient d'eux-mêmes pour le défendre, chacun à ses dépens. Il y avoit un grand nombre d'Arcadiens parmi les dix mille Grecs qui firent, sous Xénophon, cette retraite fameuse de la Perse. Ils étoient fort religieux; car la plupart des Dieux de la Grèce étoient nés dans leur pays: Mercure au mont Cyllène; Jupiter au mont Lycée; Pan au mont Ménale, ou, selon d'autres, dans les forêts du mont Lycée, où il étoit particulièrement honoré. C'étoit dans l'Arcadie qu'Hercule avoit exercé ses plus grands travaux.

A ces sentimens de patriotisme et de religion, les Arcadiens méloient celui de l'amour, qui a enfin prévalu comme l'idée principale que ce peuple nous a laissée de lui. Car les institutions politiques et religieuses varient dans chaque pays avec les siècles, et lui sont particulières; mais les lois de la nature sont de tous les temps, et intéressent toutes les nations. Il est donc arrivé que les poètes anciens et modernes ont

représenté les Arcadiens comme un peuple de bergers amoureux qui excelloient dans la poésie et la musique, qui sont par tout pays les principaux langages de l'amour. Virgile surtout parle fréquemment de leurs talens et de leur félicité. Dans sa dixième églogue, qui respire la plus douce mélancolie, il introduit ainsi Gallus, fils de Pollion, qui invite les peuples d'Arcadie à déplorer avec lui la perte de sa maîtresse Lycoris :

Catanhitis! Arcades, inquit,
 Montibus hæc vestris. Soli cantare periti
 Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescent,
 Vestra meos olim si fistula dicat amores!
 Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
 Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!

« Arcadiens, dit-il, vous chanterez mes regrets sur vos montagnes. Vous seuls, Arcadiens, êtes habiles à chanter. Oh! que mes os reposeront mollement, si un jour vos flûtes soupirent mes amours! Et plutôt aux Dieux que j'eusse été parmi vous un gardien de troupeaux ou un simple vendangeur »!

Gallus, fils d'un consul Romain dans le siècle d'Auguste, trouve le sort des peuples de l'Arcadie si doux, qu'il n'ose désirer d'être parmi eux un berger maître d'un troupeau, ou un habitant propriétaire d'une vigne, mais seulement un simple gardien de troupeau, *Custos gregis*; ou un de ces hommes qu'on loue en passant pour fouler la

grappe lorsqu'elle est mûre : *Maturæ vinitor uvæ.*

Virgile est plein de ces nuances délicates de sentiment, qui disparaissent dans les traductions, et sur-tout dans les miennes

Quoique les Arcadiens passassent une bonne partie de leur vie à chanter et à faire l'amour, Virgile ne les représente pas comme des hommes efféminés. Au contraire, il leur assigne des mœurs simples et un caractère particulier de force, de piété et de vertu, confirmé par tous les historiens qui ont parlé d'eux. Il leur fait même jouer un rôle fort important dans l'origine de l'empire Romain : car lorsqu'Enée remonta le Tibre pour chercher des alliés parmi les peuples qui habitoient les rivages de ce fleuve, il trouva, à l'endroit où il débarqua, une petite ville appelée Pallantée, du nom de Pallas, fils d'Evandre, roi d'Arcadiens, qui l'avoit bâtie. Cette ville fut depuis renfermée dans l'enceinte de la ville de Rome, à laquelle elle servit de première forteresse. C'est pourquoi Virgile appelle le roi d'Evandre fondateur de la forteresse Romaine :

Rex Evandrus , Romanæ conditor arcis.

Æneid. lib. 8, v. 313.

Je me sens entraîner par le désir d'insérer ici quelques morceaux de l'Énéide, qui ont un rapport direct au mœurs des Arcadiens, et qui montrent en même temps leurs influence sur celle du

peuple Romain. Je sais bien que je traduirai mal ces morceaux, ainsi que tout le latin que j'ai déjà cité dans mes livres; mais la belle poésie de Virgile dédommagera le lecteur de ma mauvaise prose, et le goût qu'elle me fera naître de celui qui m'est naturel. Cette digression, d'ailleurs, n'est point étrangère à l'ensemble de mon ouvrage. J'y produirai plusieurs exemples des grands effets que font naître les consonnances et les contrastes, que j'ai regardés, dans mes Études précédentes, comme les premiers mobiles de la nature. Nous verrons, qu'à son exemple, Virgile en est rempli, et qu'ils sont les causes uniques de l'harmonie de son style et de la magie de ses tableaux.

D'abord, Enée, par l'ordre du dieu du Tibre qui lui étoit apparu en songe, vient solliciter l'alliance d'Evandre pour s'établir en Italie. Il lui fait valoir l'ancienne origine de leurs familles, qui sortoient d'Atlas; l'une, par Electre; l'autre, par Maïa. Evandre ne répond rien sur cette généalogie, mais à la vue d'Enée, il se rappelle avec joie les traits, la voie et les paroles d'Anchise, qu'il a reçu chez lui dans les murs de Phénée; lorsque ce prince, venant à Salamine avec Priam qui alloit voir sa sœur Hésione, passa jusques dans les froides montagnes d'Arcadie :

Ut te, fortissime Teucrùm ,
Accipio agrosque libens! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor!
Nam memini Hesiones visentem regna sororis

Laomedontidem Priamum, Salamina petentem,
Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines.

Æneid. lib. 8, v. 154—159.

Evandre étoit alors à la fleur de l'âge; il brûloit du désir de joindre sa main à celle d'Anchise : *dextrâ conjungere dextram*. Il se ressouvient des témoignages d'amitié qu'il en reçut, et de ses présens, parmi lesquels étoient deux freins d'or qu'il a donné à son fils Pallas, sans doute comme les symboles de la prudence si nécessaire à un jeune prince :

Frænaque bina, meus quæ nunc habet, aurea Pallas.

Et il ajoute aussitôt :

Ergo et quam petitis, juncta est mihi fœdere dextra:
Et lux cum primùm terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam opibusque juvabo.

Æneid. lib. 8, v. 168—171.

« Ma main a donc scellé, dès ce temps-là, »
» l'alliance que vous me demandez aujourd'hui : »
» demain, dès que les premiers rayons de l'au- »
» rore paroîtront sur la terre; je vous renverrai »
» plein de joie avec le secours que vous desirez, »
» et je vous aiderai de tous mes moyens. »

Ainsi Evandre, quoique Grec, et par consé-
quent ennemi naturel des Troyens, donne du
secours à Enée, par le seul souvenir de l'amitié
qu'il a portée à Anchise son hôte. L'hospitalité
qu'il a exercée autrefois envers le père; le déter-
mine à aider le fils.

Il n'est pas inutile d'observer ici, à la louange de Virgile et de ses héros, que toutes les fois qu'Enée, dans ses malheurs, est obligé de recourir à des étrangers, il ne manque pas de leur rappeler ou la gloire de Troye, ou d'anciennes alliances de famille, ou quelque raison politique propre à les intéresser; mais ceux qui lui rendent service, s'y déterminent toujours par des raisons de vertu. Quand la tempête le jette à Carthage, Didon se décide à lui offrir un asyle, par un sentiment encore plus sublime que le souvenir de quelque hospitalité particulière, si sacrée d'ailleurs chez les anciens: c'est par l'intérêt général que l'on doit aux malheureux. Pour en rendre l'effet plus touchant et plus noble, elle s'en applique le besoin, et ne fait jaillir de son cœur, sur le roide Troyens, que le même degré de pitié qu'elle demande pour elle-même. Elle lui dit:

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam, hæc demum voluit consistere terrâ.
Non ignara mali, miseris succurere disco.

Æneid. lib. 1, v. 628—630.

« Et moi aussi, une fortune semblable à la
vôtre m'ayant jetée dans beaucoup de dan-
gers, m'a enfin permis de me fixer sur ces ri-
vages. Instruite par le malheur, j'ai appris à
secourir les malheureux. »

Partout Virgile préfère les raisons naturelles aux raisons politiques, et l'intérêt du genre hu-

main à l'intérêt national. Voilà pourquoi son poème, quoique fait à la gloire des Romains, intéresse les hommes de tous les pays et de tous les siècles.

Pour revenir au roi Evandre, il étoit occupé à offrir un sacrifice à Hercule, à la tête de sa colonie d'Arcadiens, lorsqu'Enée mit pied à terre. Après avoir engagé le roi des Troyens et ceux qui l'accompagnoient, à prendre part au banquet sacré que son arrivée avoit interrompu, il l'instruit de l'origine de ce sacrifice par l'histoire qu'il lui raconte du brigand Cacus, mis à mort par Hercule dans une caverne voisine du mont Aventin. Il lui fait une peinture terrible du combat du fils de Jupiter avec ce monstre qui vomissoit des flammes; ensuite il ajoute :

*Ex illo celebratus honos, lætique minores
 Servavere diemi primusque Potitius autor,
 Et domus Herculei custos Pinaria sacri,
 Hanc haram luco statuit : quæ maxima semper
 Dicetur nobis, et erit quæ maxima semper.
 Quare agite, ô juvenes, tantarum in munere laudum,
 Cingite fronde comas, et pocula porcite dextris;
 Communemque vocate Deum, et date vina volentes.
 Dixerat; Herculeâ bicolor cum populus umbrâ
 Velavitque comas, foliisque innexa pependit :
 Et sacer implevit dextram scyphus. Ociùs omnes
 In mensam læti libant, divosque precantur.
 Devexo interea proprior fit vesper olympio :
 Jamque Sacerdotes, primusque Potitius, ibant.
 Pellibus in morem cineti, flammisque ferebant.
 Instaurant epulas, et mensæ grata secundæ .*

Dona

Dona ferunt : cumulantque oneratis lancibus aras. II
 Tam Salii ad cantus, incensa altaria circum,
 Populeis adsunt evincti tempora ramis.

Æneid. lib. 8, v. 268—286.

« Depuis ce temps, nous célébrons tous les
 ans cette fête, et les peuples en perpétuent la
 mémoire avec joie. Potitius en est le premier
 instituteur; et la famille des Pinariens, à qui
 appartient le soin du culte d'Hercule, a
 élevé, au milieu de ce bois, cet autel auquel
 nous avons donné le surnom de très-grand, et
 qui sera, en effet, dans tous les temps, le plus
 grand des autels. Maintenant donc, ô jeu-
 nesse troyenne, en récompense d'un si grand
 service, couronnez vos têtes de feuillages,
 prenez les coupes en main, invoquez un Dieu
 qui vous sera commun avec nous, et faites
 avec joie des libations en son honneur. Il dit;
 et une couronne de peuplier consacrée à Her-
 cule, ceignit son front, et l'ombragea de son
 feuillage de deux couleurs. Il prit à la main
 la coupe sacrée. Aussitôt, tous s'empressèrent
 de faire des libations sur la table, et d'invo-
 quer les Dieux. Cependant, l'étoile du soir
 alloit paroître, et le ciel achevoit sa révolu-
 tion. Déjà les prêtres, ayant Potitius à leur
 tête, s'avaçoient ceints de peaux, suivant
 la coutume, et portant des flambeaux. Ils re-
 commencent le banquet : ils présentent sur de
 nouvelles tables, un dessert agréable, et ils

Tome IV.

R

» chargent les autels de bassins remplis d'offrandes. Alors, les Saliens, la tête couronnée de peuplier, viennent chanter autour de l'autel où fume l'encens ».

Tout ce que Virgile vient de raconter ici n'est point une fiction poétique, mais une véritable tradition de l'histoire romaine. Selon Tite-Live, liv. premier, Potitius et Pinarius étoient les chefs de deux familles illustres chez les Romains, Evandre les instruisit et les chargea de l'administration du culte d'Hercule. Leurs descendans jouirent à Rome de ce sacerdoce, jusqu'à la censure d'Appius Claudius. L'autel d'Hercule, *Ara Maxima*, étoit à Rome entre le mont Aventin et le mont Palatin, dans la place appelée *Forum Boarium*. Les Saliens étoient des prêtres de Mars institués par Numa, au nombre de douze. Virgile suppose, suivant quelques commentateurs, qu'ils existoient déjà du temps du roi Evandre, et qu'ils chantoient dans les sacrifices d'Hercule. Mais il y a apparence que Virgile a suivi encore ici la tradition historique, lui qui a recueilli avec une sorte de religion, jusqu'aux moindres augures et aux prédictions les plus frivoles, auxquelles il attache la plus grande importance dès qu'elles regardent la fondation de l'empire romain.

Rome devoit donc aux Arcadiens ses principaux usages religieux. Elle leur en devoit encore de plus intéressans pour l'humanité; car

Plutarque dérive une des étymologies du nom des Patriciens établis par Romulus, du mot *Patrocinium*, « qui vaut autant à dire comme patronage ou protection; duquel mot on use encore aujourd'hui en la même signification, à cause que l'un de ceux qui suivirent Evandre en Italie, s'appeloit Patron, lequel étant homme secourable et qui supportoit les pauvres et les petits, donna son nom à cet office d'humanité ».

Le sacrifice et le banquet d'Evandre se terminent par un hymne à Hercule. Je ne peux m'empêcher de l'insérer ici, afin de faire voir que le même peuple qui chantoit si mélodieusement les amours des bergers, savoit aussi bien célébrer les vertus des héros; et que le même poète qui, dans ses églogues, fait résonner si doucement le chalumeau champêtre, fait retentir aussi vigoureusement la trompette épique.

*Hic juvenum chorus, ille, senum, qui carmine
laudes*

Herculeas et facta ferunt: ut prima novercæ

Monstra manu geminosque premeas eliserit angues:

Ut bello egregias idem disjecerit urbes.

Trojamque, Æchaliamque: ut duros mille labores

Rege sub Eurystheo, fati Junonis iniquæ,

Pertulerit. Tu nubigenas invicte bimembres,

Hylæumque Pholumque, manu, tu Cressia mactas

Prodigia, et vastum Nemeæ sub rupe leonem.

Te Stigii tremuere lacus: te janitor Orci,

Ossa super recubans antro scemsa cruento.

R ij

Nec te ullæ facies, non terruit ipse Typhæus,
 Ardaus, arma tenens; non te rationis egentem
 Iernæus turba caputum circumstetit anguis.
 Salve, vera Jovis proles, decus addite divi:
 Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo.
 Talia carminibus celebrant: super omnia Caci
 Speluncam adjiciunt, spirantemque ignibus ipsum.
 Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.

Æneid. lib. 8, v. 237—305.

« Ici est un chœur de jeunes gens, là de vieillards, qui célèbrent par leurs chants la gloire et les actions d'Hercule : comment de ses mains il étouffa deux serpens, premiers monstres que lui suscitoit sa marâtre : comment il saccagea deux villes fameuses, Troie et Æuchalie : comment, sous le roi Eurysthée, par les ordres de l'implacable Junon, il supporta mille pénibles travaux. C'est vous, invincible héros, qui domptâtes Hytée et Pholus, ces centaures sortis d'une nue. C'est vous qui avez massacré les monstres de l'île de Crète, et un lion énorme au pied de la roche de Némée. Vous fites trembler les lacs du Styx, et le portier de l'Orcus, couché dans son antre sanglant sur des os à demi rongés. Aucun monstre ne put vous effrayer, non pas même le géant de Typhée, accourant sur vous les armes à la main. Vous n'éprouvâtes aucun trouble lorsque le serpent horrible de Lerne vous entourra de ses cent têtes. Nous vous saluons, digne fils de Jupiter, nouvel ornement

» des cieux : favorable à nos vœux, abaissez-
 » vous vers nous et vers vos sacrifices.

» Tels sont les sujets de leurs cantiques : ils y
 » ajoutent sur-tout l'horrible caverne de Cacus ,
 » et Cacus lui-même vomissant des feux. Toute
 » la forêt retentit du bruit de leurs chants, et les
 » collines en répètent au loin les concerts. »

Voilà des chants dignes des fortes poitrines des
 Arcadiens : ne semble-t-il pas les entendre rou-
 ler dans les échos des bois et des collines ?

Consonat omne nemus strepitu , collesque resultant.

Virgile exprime toujours les consonnances na-
 turelles. Elles redoublent les effets de ses ta-
 bleaux, et y font passer le sentiment sublime de
 l'infini. Les consonnances sont en poésie ce que
 les reflets sont en peinture.

Cet hymne peut aller de pair avec les plus
 belles odes d'Horace. Il a, quoiqu'en vers alexan-
 drins réguliers, la tournure et le mouvement des
 compositions lyriques , sur-tout dans ses transi-
 tions.

Evandre raconte ensuite à Enée l'histoire des
 antiquités du pays , à commencer par Saturne
 qui, détrôné par Jupiter , s'y retira et y fit régner
 l'âge d'or. Il lui apprend que le Tibre, appelé
 anciennement Albula , avoit pris le nom de Tibre
 du Géant Tibris , qui fit la conquête des rivages
 de ce fleuve. Il lui montre l'autel et la porte ap-
 pelée depuis Carmentale par les Romains , en

. R iij

l'honneur de la nymphe Carmente sa mère, par les avis de laquelle il étoit venu s'établir dans ce lieu, après avoir été chassé de l'Arcadie sa patrie. Il lui fait voir un grand bois dont Romulus fit, depuis, un asyle; et, au pied d'un rocher, la grotte de Pan Lupercal, ainsi nommée, lui dit-il, à l'exemple de celle des Arcadiens du mont Lycée.

Necnon et sacri monstrat nemus Argileti :
 Testaturque locum, et lethum docet hospitis Argi.
 Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
 Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.
 Jam tum religio pavidos terrebat agrestes
 Dira loci, jam tum sylvam saxumque tremebant.
 Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
 (Quis Deus? incertum est) habitat Deus. Arcades
 ipsum

Credunt se vidisse Jovem, cùm sæpe nigrantem
 Ægida concuteret dextrâ, nimbosque cieret.
 Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
 Reliquias veterumque vires montamenta virorum.
 Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem:
 Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Æneid. lib. 8, v. 545—548.

« Il lui montre encore le bois sacré d'Argilet. Il » raconte la mort de son hôte Argus, et il prend » le lieu à témoin de son innocence. De-là, il le » [conduit à la roche appelée depuis Tarpeienne, » et ensuite Capitoie, où l'or brille maintenant, » mais qui n'étoit alors qu'une montagne hérissée de buissons et d'épines. Déjà le respect de

» ce lieu remplissoit d'une sainte frayeur les ha-
 » bitans d'alentour ; ils ne regardoient qu'en
 » tremblant le rocher et sa forêt. Un Dieu , dit
 » Evandre, habite cette forêt et cette cime om-
 » bragée d'un sombre feuillage. Quel est ce Dieu ?
 » on l'ignore. Les Arcadiens croient y avoir vu
 » souvent Jupiter lui-même, agiter de sa main
 » toute-puissante sa noire égide, et s'environner
 » de tempêtes. Voyez encore là-bas ces deux
 » villes dont les murs sont renversés : ce sont les
 » monumens de deux anciens rois. Celle-ci fut
 » bâtie par Janus , et celle-là par Saturne ; l'une
 » s'appelle Janicule, et l'autre Saturnie. »

Voilà les principaux monumens de Rome, ainsi que les premiers établissemens religieux, dus aux Arcadiens. Les Romains célébroient les Saturnales au mois de décembre. Pendant ces fêtes, les maîtres et les esclaves s'asséyoient à la même table, et ces derniers avoient la liberté de dire et de faire tout ce qu'il vouloient, en mémoire de l'ancienne égalité des hommes qui régnoit du temps de Saturne. L'autel et la porte Carmentale ont subsisté long-temps à Rome, ainsi que la grotte de Pan Luperéal, qui étoit sous le mont Palatin.

Virgile oppose, en grand maître, la rusticité des anciens sites qui environnoient la petite ville Arcadienne de Pallantée, à la magnificence de ces mêmes lieux renfermés dans Rome ; et leur autel champêtre, avec leurs traditions véné-

rables et religieuses, sous Evandre, aux temples dorés d'une ville où l'on ne croyoit plus à rien sous Auguste.

Il y a encore ici un autre contraste moral qui fait plus d'effet que tous les contrastes physiques, et qui peint admirablement la simplicité et la bonne foi du bon roi d'Arcadie. C'est lorsque ce prince se justifie, sans sujet, de la mort de son hôte Argus, et qu'il prend à témoin de son innocence, le bois qu'il lui a consacré. Cet Argus, ou cet Argien, étoit venu loger chez lui dans le dessein de le tuer; mais ayant été découvert, il fut condamné à mort. Evandre lui fit dresser un tombeau, et il proteste ici qu'il n'a point violé à son égard les droits sacrés de l'hospitalité. La piété de ce bon roi, et la protestation qu'il fait de son innocence à l'égard d'un étranger criminel envers lui, et condamné justement par les lois, contraste merveilleusement avec les proscriptions illégales d'hôtes, de parens, d'amis, de patrons, dont Rome avoit été le théâtre depuis un siècle, et dont aucun citoyen n'avoit jamais eu ni scrupule, ni remords. Le quartier d'Argilet s'étendoit dans Rome le long du Tibre. Janicule avoit été bâtie sur le mont Janicule, et Saturnie, sur le rocher appelé depuis Tarpéien, et ensuite Capitole, siège de la demeure de Jupiter. Cette ancienne tradition, que Jupiter rassembloit souvent les nuages sur la cime de ce rocher couvert d'une forêt, et qu'il y agitoit sa noire égide, confirme

ce que j'ai dit, dans mes Etudes précédentes, de l'attraction hydraulique des sommets des montagnes et de leurs forêts, qui sont les sources des fleuves. Il en étoit de même de celui de l'Olympe, souvent entouré de nuages, où les Grecs avoient fixé la demeure des Dieux. Dans les siècles d'ignorance, les sentimens religieux expliquoient les effets physiques : dans des siècles de lumières, les effets physiques ramènent à des sentimens religieux. Dans tous les temps la nature parle à l'homme le même langage, dans des dialectes différens.

Virgile achève le contraste des anciens monumens de Rome, par la peinture de la demeure pauvre et simple du bon roi Evandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais.

Talibus inter se dictis ad tecta subibant
 Pauperis Evandri: passimque armenta videbant
 Romanoque Foro et lautis mugire Carinis.
 Ut ventum ad sedes: Hæc, inquit, limina victor
 Alcides subiit; hæc illum regia cepit.
 Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
 Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.
 Dixit; et angusti subter fastigia tecti
 Ingentem Æneam duxit: stratisque locavit,
 Effultum foliis et pelle Libystidis ursæ.

Æneid. lib. 8, v. 359—368.

« Pendant ces entretiens, ils s'approchoient de l'humble toit d'Evandre; ils voyoient çà et là

» des troupeaux de bœufs errer dans le lieu où
 » est aujourd'hui le magnifique quartier des Ca-
 » rénes, et ils les entendoient mugir dans la place
 » où l'on harangua depuis le peuple Romain.
 » Dès qu'ils furent arrivés à la petite maison
 » d'Evandre : voici, lui dit ce prince, la porte
 » par où Alcide victorieux est entré ; voici le
 » palais royal qui l'a reçu. Mon hôte, osez
 » comme lui mépriser les richesses ; montrez-vous,
 » comme lui, digne fils d'un Dieu, et approchez
 » sans répugnance de notre pauvre demeure. Il
 » dit, et il introduit le roi des Troyens sous son
 » humble toit. Il le place sur un lit de feuillage,
 » couvert de la peau d'une ourse de Libye. »

On voit qu'ici Virgile est pénétré de la simplicité des mœurs Arcadiennes, et que c'est avec plaisir qu'il fait mugir les troupeaux d'Evandre dans la *Forum Romanum*, et qu'il les fait paître dans le superbe quartier des Carènes, ainsi appelé parce que Pompée y avoit fait bâtir un palais orné de proues de vaisseaux en bronze. Ce contraste champêtre est du plus agréable effet. Certainement l'auteur des *Eglogues* s'est ressouvenu en cet endroit de son chalumeau. Maintenant, il va quitter la trompette et prendre la flûte. Il va opposer au terrible tableau du combat de Cacus, à l'hymne d'Hercule, aux traditions religieuses des monumens Romains, et aux mœurs austères d'Evandre, l'épisode le plus voluptueux de tout son

ouvrage. C'est celui de Vénus, qui vient demander à Vulcain des armes pour Enée.

Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis.
 At Venus haud animo nequicquam exterrita mater,
 Laurentumque minis et duro nota tumultu,
 Vulcanum alloquitur; thalamoque hæc conjugis aureo
 Incipit, et dictis divinum aspirat amorem:
 Dum bello Argolici vastabant Pergama reges
 Debita, casurasque inimicis ignibus arces;
 Non ullam auxilium miseris, non arma rogavi
 Artis opisque tuæ; nec te, carissime conjux,
 Incassumve tuos volui exercere labores,
 Quamvis et Priami deberem plurima natis,
 Et durum Æneæ flevissem sæpe laborem.
 Nunc, Jovis imperiis, Rutulorum constitit oris:
 Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
 Arma rogo, genitrix nato. Te filia Nerei,
 Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
 Aspice qui coeant populi, quæ mœnia clausis
 Ferrum acuant portis, in me excidiumque meorumque
 Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
 Cunctantem amplexu molli fovet: ille repente
 Accepit solitam flammam, notusque medullas
 Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit:
 Non secus atque olim tonitru cum rupta corusco
 Ignea rima micans percurrat lumine nimbos.
 Sensit læta dolis, et formæ conscia conjux.
 Tum pater æterno fatum devictus amore:
 Quid causas petis ex alto? Fiducia cessit
 Quo tibi diva mei? similis si cura fuisset,
 Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
 Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
 Stare, decemque alios Priamum superesse per annos;
 Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi meus est,

É T U D E S

Quicquid in arte meâ possum promittere curæ,
 Quod fieri ferro liquidove potest electro :
 Quantum ignes animæque valent : absiste, precando,
 Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus,
 Optatos dedit amplexus placidumque petivit,
 Conjugis infusus gremio, per membra soporem.

Æneid. lib. 8, v. 369—406.

« La nuit vient, et couvre la terre de ses
 » sombres ailes. Cependant Vénus, dont le cœur
 » maternel est effrayé des menaces des Lauren-
 » tins et des terribles préparatifs de la guerre,
 » s'adresse à Vulcain, et couchée sur le lit
 » d'or de son époux, elle ranime toute sa ten-
 » dresse par ces paroles divines : Tandis que les
 » rois de la Grèce ravageoient les environs de
 » Pergame, et ses remparts destinés à périr par
 » des feux ennemis, je n'implorai point votre
 » secours pour un peuple malheureux; je ne
 » vous demandai point d'armes de votre main.
 » Non, cher époux, je ne voulus point employer
 » en vain vos divins travaux, quoique je dusse
 » beaucoup aux enfans de Priam, et que le sort
 » cruel d'Enée m'eût fait souvent verser des
 » pleurs. Maintenant, par les ordres de Ju-
 » piter, il est sur les frontières des Rutules.
 » Toujours aussi inquiète, je viens à vous,
 » comme suppliante, implorer votre protection
 » qui m'est sacrée. Une mère vous demande des
 » armes pour un fils. La fille de Nérée et l'é-
 » pouse de Tithon ont pu vous flécher par leurs
 » larmes,

» larmes. Voyez combien de peuples se liguent,
 » quelles villes redoutables ferment leurs portes
 » et aiguisent le fer contre moi, et pour la des-
 » truction des miens.

» Elle dit; et comme il balance, la déesse
 » passe ça et là autour de lui ses bras blancs
 » comme la neige, et le réchauffe d'un doux
 » embrassement. Aussi-tôt Vulcain sent re-
 » naître son ardeur accoutumée; un feu qu'il
 » connoît le pénètre, et court jusque dans la
 » moëlle de ses os. Ainsi un éclair brille dans la
 » nuée fendue par le tonnerre, et parcourt de
 » ses rubans de feu les nuages éparés dans la ré-
 » gion de l'air. Son épouse, qui connoît le pou-
 » voir de ses charmes, s'aperçoit avec joie du
 » succès de sa ruse. Alors, le père des arts, sub-
 » jugué par les feux d'un amour éternel, lui
 » adresse ses mots : Pourquoi chercher si loin
 » tant de raisons ? Quoi, ma déesse, avez-vous
 » perdu toute confiance en moi ? Si un sem-
 » blable soin vous eût autrefois occupée, il nous
 » étoit permis de faire des armes pour les
 » Troyens. Ni Jupiter avec toute sa puissance,
 » ni les destins n'auroient pas empêché que
 » Troye ne fût encore debout, et que Priam ne
 » régnât dix autres années. Si maintenant vous
 » vous préparez à la guerre, si tel est votre
 » plaisir, tout ce que mon art peut vous pro-
 » mettre de soins, tout ce qu'on peut se fabriquer
 » avec le fer, les métaux les plus rares, les

» soufflets et les feux, vous devez l'attendre de
 » moi. Cessez, en me priant, de douter de
 » votre empire. Ayant dit ces mots, il donne à
 » son épouse les embrassemens qu'elle attend ;
 » et couché sur son sein, il s'abandonne tout en-
 » tier aux charmes d'un paisible sommeil ».

Virgile emploie toujours les convenances parmi les contrastes. Il choisit le temps de la nuit pour introduire Vénus auprès de Vulcain, parce que c'est la nuit où la puissance de Vénus est la plus grande. Je n'ai pu faire sentir dans ma foible traduction les graces du langage de la déesse de la beauté. Il y a dans ces paroles un mélange charmant d'élégance, de négligence, de finesse et de timidité. Je ne m'arrêterai qu'à quelques traits de son caractère, qui me paroissent les plus faciles à saisir. D'abord, elle appuie beaucoup sur les obligations qu'elle avoit aux enfans de Priam. La principale, et je crois la seule, étoit la pomme que Pâris, fils de Priam, lui avoit adjugée au préjudice de Minerve et de Junon. Mais cette pomme, qui l'avoit déclarée la plus belle, et qui de plus avoit humilié ses rivales, étoit **BEAUCOUP DE CHOSES** pour Vénus : aussi l'appelle-t-elle *Plurima* ; et elle en étend la reconnoissance non-seulement à Pâris, mais à tous les enfans de Priam :

Quamvis et Priami deberem plurima nātis.

Pour Enée, son fils naturel, quoiqu'il soit ici

l'objet unique de sa démarche, elle ne parle que des larmes qu'elle a versées sur ses malheurs, et encore elle n'y emploie qu'un seul vers. Elle ne le nomme qu'une fois, et le désigne dans le vers suivant avec tant d'amphibologie, qu'on pourroit rapporter à Priam ce qu'elle dit d'Enée, tant elle craint de répéter le nom du fils d'Anchise devant son époux. Quant à Vulcain, elle le flatte, le supplie, l'implore, l'amadoue. Elle appelle son savoir-faire, « sa sainte protection », *Sanctum numen*. Mais lorsqu'elle en vient au point principal, l'armure d'Enée, elle s'exprime en quatre mots; littéralement : Des armes, je vous prie; « une mère pour un fils ». *Arma rogo, genitrix nato*. Elle ne dit pas : « Pour son fils »; elle s'exprime en général, pour éviter des explications trop particulières. Comme le pas est glissant, elle s'appuie de l'exemple de deux honnêtes femmes, de Thétis et de l'Aurore, qui avoient obtenu de Vulcain des armes pour leurs fils. La première, pour Achille; la seconde, pour Memnon. A la vérité, les enfans de ces déesses étoient légitimes, mais ils étoient mortels comme Enée, ce qui suffit pour le moment. Elle essaye ensuite d'alarmer son époux, par rapport à elle-même. Elle lui fait entendre qu'elle court aussi de grands risques. « Une foule de » peuples, lui dit-elle, et des villes formidables » aiguisent le fer contre moi »! Vulcain est ébranlé; mais il balance : elle le décide par un

S ij

coup de maître; elle l'entoure de ses beaux bras, et l'embrasse. Qu'un autre rende, s'il le peut, *Cunctantem amplexu molli fovet. Sensit læta dolis.* et sur-tout, *fermæ conscia*, que je n'ai point rendu.

La réponse de Vulcain présente des convenances parfaites avec la situation où l'ont mis les caresses de Vénus.

Virgile lui donne d'abord le titre de Père :

» Tum pater æterno fatur devictus amore.

J'ai traduit ce mot de *pater* par Père des Arts, mais improprement. Cette épithète conviendrait mieux à Appollon qu'à Vulcain: il signifie ici le bon Vulcain. Virgile emploie souvent le mot de père comme synonyme de bon. Il l'applique fréquemment à Enée, et à Jupiter même : *pater Æneas*, *pater omnipotens*. Le caractère principal d'un père étant la bonté, il qualifie de ce nom son héros et le souverain des Dieux. Ici le mot de père signifie, dans le sens le plus littéral, bon homme; car Vulcain parle et agit avec beaucoup de bonhomie. Mais le mot de père, isolé; n'est pas assez relevé dans notre langue, où il emporte la même signification d'une manière triviale. Le peuple l'adresse familièrement aux vieillards et aux bonnes gens.

Des commentateurs ont observé que, dans ces mots :

Fiducia cessit quò tibi diva mei ?

il y avoit un renversement de construction grammaticale; et ils n'ont pas manqué de l'attribuer à une licence poétique. Ils n'ont pas vu que le désordre de langage de Vulcain, venoit de celui de sa tête; et que non-seulement Virgile le faisoit manquer aux règles de la grammaire, mais à celle du sens commun, lorsqu'il lui fait dire que si un semblable soin eût occupé autrefois Vénus, il lui eût été permis de faire des armes pour les Troyens; que Jupiter et les destins n'empêchoient point que Troye ne subsistât, et que Priam ne régnât dix autres années;

Similis si cura fuisset,
 Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
 Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
 Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.

Il étoit clair que le destin avoit décidé que Troye périroit dans la onzième année de son siège, et que sa volonté s'étoit manifestée par plusieurs oracles et augures, entre autres par le présage d'un serpent, qui avoit dévoré dix petits oiseaux dans leur nid avec leur mère. Il y a dans le discours de Vulcain beaucoup de fanterie, pour ne pas dire quelque chose de pis, car il donne à entendre que ce sont les armes qu'il auroit faites par l'ordre de Vénus, qui auroient rompu les ordres du destin et ceux de Jupiter même, auquel il ajoute l'épithète de tout-puissant, comme par une espèce de défi. Remar-

quez encore en passant la rime de ces deux fins de vers, où le même mot est répété deux fois de suite sans nécessité :

. . . . Si cura fuisset
. . . . armare fuisset,

Vulcain enivré d'amour ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il déraisonne dans son l'angage, dans ses pensées et dans ses actions, puisqu'il se détermine à faire des armes magnifiques pour le fils naturel de son infidèle épouse. Il est vrai qu'il se garde bien de le nommer. Elle n'a prononcé son nom qu'une seule fois, par jalousie. C'est à Vénus seule qu'il rend service. Il semble croire que c'est elle qui va se battre : « si vous vous préparez à la guerre, lui dit-il, si tel est votre plaisir : »

. . . . si bellare paras, atque hæc tibi mens est.

Le désordre total de sa personne termine celui de son discours. Embrassé des feux de l'amour dans les bras de Vénus, il se fond comme un métal :

Conjugis infusus gremio. . . .

Remarquez la justesse de cette consonnance métaphorique, *infusus*, « fondu, » si convenable au Dieu des forges de Lemnos. Enfin, il perd tout sentiment

. . . . placidumque petivit,
. . . . per membra soporem.

Sopor veut dire ici beaucoup plus de sommeil. Il présente encore une consonnance de l'état des métaux après leur fusion, une stagnation parfaite.

Mais pour affoiblir ce que ce tableau a de licentieux et de contraire aux mœurs conjugales, le sage Virgile oppose immédiatement après, à la Déesse de la volupté qui demande à son mari des armes pour son fils naturel, une mère de famille, chaste et pauvre occupée des arts de Minerve, pour élever ses petits enfans; et il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour présenter un nouveau contraste des différens usages que font du même temps le vice et la vertu.

Inde ubi prima quies medio jam noctis abactæ
 Curriculo expulerat somnum; cùm fœmina primum,
 Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ
 Impositum cinerem et sopitos suscitât ignes,
 Noctem addens operi, famulasque, ad lumina longo
 Exceret penso; castum ut servare cubile
 Conjugis, et possit parvos educere natos :

Æneid. lib. 8, v. 407—413.

» Vulcain avoit à peine goûté le premier sommeil, et la nuit, sur son char, n'avoit encore
 » parcouru que la moitié de sa carrière : c'étoit le
 » temps auquel une femme qui, pour soutenir sa
 » vie, n'a d'autres ressource que ses fuseaux, et
 » une foible industrie dans les arts de Minerve,
 » écarte la cendre de son foyer, en rallume les

» charbons, pour donner au travail le reste de la
 » nuit, et distribuer de longues tâches à ses ser-
 » vantes qu'elle occupe à la lueur d'une lampe,
 » afin que le besoin ne la force pas de manquer à
 » la foi conjugale, et qu'elle puisse élever ses
 » petits enfans. »

Virgile tire encore de nouveaux et sublimes contrastes, des humbles occupations de cette mère de famille vertueuse. Il oppose tout de suite à sa foible industrie, « *tenui Minervâ*, » l'ingénieux Vulcain ; à ses charbons qu'elle rallume, « *sopitos ignes*, » le caractère toujours enflammé d'un volcan ; à ses servantes auxquelles elle distribue des pelotons de laine, « *longo exercet* » *penso*, » les Cyclopes forgeant un foudre pour Jupiter, un char pour Mars, une égide pour Minerve, et qui, à l'ordre de leur maître, quittent leurs célestes ouvrages pour faire l'armure d'Énée, sur le bouclier duquel devoient être gravés les principaux événemens de l'empire romain.

Haud secus ignipotens, nec tempore signior illo,
 Mollibus è stratis opera ad fabrilia surgit.
 Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
 Eligitur Liparen, fumantibus ardua saxis:
 Quam subter specus et Cycloporum exesa cœminis
 Antra Ætnæa tenant, validique incudibus ictus
 Auditi referunt gemitum, striduntque cavernis
 Stricturæ Chælibum, et fornacibus ignis anhelat:
 Vulcani domus, et Vulcania nomine tellus.
 Huc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto,
 Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro.

Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyraemon.

His informatum manibus, jam parte polita,
 Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo.
 Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
 Tres imbris torti radios, tres nubis æquosæ
 Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri.
 Fulgores nunc terrificos, sonitumque metumque
 Miscebant operi, flammis que sequacibus iras.
 Parte alia Marti currumque, rotasque volucres
 Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes,
 Ægidaque horrificam, turbatæ Palladis arma,
 Certatim squamis serpentum auroque polibant:
 Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
 Gorgona, desecto vertentem lumina collo.
 Tollite cuncta, inquit, cæptosque auferte labores
 Ætnei Cyclopes, et huc advertite mentem.
 Arma acri facienda viro: punc viribus usus,
 Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistrâ:
 Præcipitate moras. Nec plura effatus: at illi
 Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
 Sortiti: fluit æs rivis aurique metallum;
 Vulnificusque chalybs vastâ fornace liquescit.
 Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
 Tela Latiorum; septenosque orbis orbes
 Impediant: alii ventosis follibus auras
 Accipiant, redduntque, alii stridentia tingunt
 Æra lacu: gemit impositis incudibus antrum.
 Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
 In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Æneid. lib. 8, v. 414—453.

» Alors le Dieu du feu, aussi diligent, sort de
 » de sa couche voluptueuse pour veiller aux tra-
 » vaux qui lui sont commandés.

» Entre les côtes de Sicile et de Lipari, une
 » des Eoliennes, s'élevait une île formée de ro-
 » chers escarpés, toujours fumans, sous lesquels
 » sont les cavernes des Cyclopes, aussi bruyantes
 » et aussi enflammées que les antres et les ché-
 » minées de l'Etna. Elles retentissent sans cesse
 » du gémissement des enclumes sous les coups
 » des marteaux, du pétilement de l'acier qui
 » étincelle, et du bruit pesant des soufflets qui
 » animent les feux dans leurs fourneaux. Cette île
 » est la demeure de Vulcain, et s'appelle Vul-
 » canie. Ce fût dans ces souterrains que le Dieu
 » du feu descendit du ciel. Les Cyclopes Bron-
 » tès, Stérops et Pyracinon, les membres nus,
 » battoient alors le fer au milieu d'une vaste ca-
 » verne. Ils tenoient dans leurs mains un foudre
 » à demi formé. C'étoit un de ces foudres que
 » Jupiter lance souvent des cieux sur la terre.
 » Une partie étoit finie, et l'autre étoit encore
 » imparfaite. Ils y avoient mis trois rayons de
 » grêle, trois d'une pluie orageuse, trois d'un
 » feu éblouissant, et trois d'un vent impétueux :
 » ils ajoutoient alors à leur ouvrage d'épouvan-
 » tables éclairs, des éclats, la peur, la colère
 » céleste et les flammes qui la suivent. D'un
 » autre côté, d'autres se hâtoient de forger un
 » char à Mars, avec des roues rapides dont le
 » bruit alarme les hommes et les villes. D'autres,
 » pour armer Pallas dans les combats, polis-
 » soient à l'envi une égide horrible, hérissée

» d'écaillés de serpent en or; et pour couvrir le
 » sein de la Déesse, une chevelure de serpent,
 » avec la tête de Gorgon^e séparée du cou, et je-
 » tant des regards affreux. ✱

» Enfans de l'Etna, Cyclopes, leur dit Vul-
 » cain, cessez tous ces travaux; transportez-les
 » ailleurs, et faites attention à ce que je vais
 » vous dire. Il s'agit d'armer un homme redou-
 » table. C'est ici où il faut la force des bras, la
 » diligence des mains, et l'art des plus grands
 » maîtres : ne perdez pas un moment. Il dit :
 aussitôt tous se mettent en besogne, et se par-
 » tagent le travail. L'airain et l'or coulent par
 » ruisseaux; l'acier le plus pur se fond dans une
 » vaste fournaise : ils en forment un bouclier
 » énorme, capable de résister seul à tous les
 » traits des Latins. Ils couyrent sa circonfé-
 » rence de sept autres lames de métal. Les uns
 » font mouvoir les soufflets; les autres trempent
 » l'airain qui siffle au fond des eaux; l'autre re-
 » tentit des coups dont gémissent les enclumes.
 » Tour-à-tour ils élèvent les bras avec de grands
 » efforts, et tour-à-tour les laissent retomber
 » sur la masse embrâsée que tournent en tous
 » sens de mordantes tenailles ».

On croit voir travailler ces énormes enfans de
 l'Etna, et entendre le bruit de leurs lourds mar-
 teaux, tant l'harmonie des vers de Virgile est
 imitative!

La composition du foudre mérite attention:

Elle est pleine de génie, c'est-à-dire, d'observations neuves de la nature. Virgile y fait entrer et contraster les quatre éléments à la fois : la terre et l'eau, le feu et l'air.

Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri.

A la vérité, il n'y a pas de terre proprement dite, mais il donne de la solidité à l'eau pour en tenir lieu; *tres imbris torti radios*, mot à mot, « trois rayons de pluie torse », pour dire de la grêle. Cette expression métaphorique est ingénieuse : elle suppose que les Cyclopes ont tordu des gouttes de pluie pour en faire des grains de grêle. Remarquez aussi la convenance de l'expression *alitis Austri*, « l'Auster ailé ». l'Auster est le vent du midi; c'est lui qui amène presque toujours les tonnerres en Europe.

Le poète ose mettre ensuite des sensations métaphysiques sur l'enclume des Cyclopes : *metum*, « la peur; » *iras*, « des courroux. » Il les amalgame avec la foudre. Ainsi il ébranle à-la-fois le système physique que par le contraste des éléments, et le système moral, par la consonnance de l'ame et la perspective de la divinité.

. . . . Flammisque sequacibus iras.

Il fait gronder le tonnère, et montre Jupiter dans la nue.

Virgile oppose encore à la tête de Pallas celle de Méduse; mais c'est un contraste qui lui est commun

commun avec tous les poètes. En-voici un qui lui est particulier. Vulcain oblige les Cyclopes de quitter leurs ouvrages divins, pour s'occuper de l'armure d'un homme. Ainsi il met dans la même balance, d'un côté, la foudre de Jupiter, le char de Mars, l'égide et la cuirasse de Pallas; et de l'autre, les destinées de l'empire Romain, qui doivent être gravées sur le bouclier d'un homme. Mais s'il donne la préférence à ce nouvel ouvrage, c'est pour l'amour de Vénus, et non pas pour la gloire d'Enée. Observez que le Dieu jaloux ne nomme point encore ici le fils d'Anchise, quoiqu'il y semble forcé. Il se contente de dire vaguement aux Cyclopes : *» Arma acri faciendæ » viro.* L'épithète de *» acer* peut se prendre en bonne et en mauvaise part. Elle peut signifier méchant, dur, et ne peut guère s'appliquer au sensible Enée, auquel Virgile donne si souvent le surnom de Pieux.

Enfin Virgile, après le tableau tumultueux des forges Éoliennes, nous ramène, par un nouveau contraste, à la demeure paisible du bon-foi Evandre, presque aussi matinal que la bonne mère de famille et que le Dieu du feu.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
 Evandri ex humili tecto lux suscitât alma,
 Et matutini volucrum sub culmine cantus.
 Consurgit senior, tunicâ que inducit or artus,
 Et Tyrrhena pedum ei cumdat vincula plantis.
 Tum lateri atque humeris Tegeæum subiicit ensæm.

Domissa ab læva pantheræ terga retorquens.
 Necnon et gemini custodes limine ab alto
 Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.
 Hospitis Æneæ sedem et secreta petebat
 Sermonum memor et promissi muneris heros.
 Nec minus Æneas se matutinus agebat :
 Filius huic Pallas, olli comes ibat Achates.

Æneid. lib. 8, v. 454—466.

» Tandis que le Dieu de I emnos presse son
 » ouvrage dans ses forges Écoliennes, Evandre
 » est réveillé sous son humble toit, par les premiers
 » rayons de l'aurore et par le chant matinal des
 » oiseaux nichés sous le chaume de sa couver-
 » ture. Il se lève, malgré son grand âge. Il se
 » revêt d'une tunique, et attache a ses pieds une
 » chaussure Tyrrhénienne. Il met sur ses
 » épaules un baudrier, d'où pend a son côté une
 » épée d'Arcadie, et il ramène sur sa poitrine
 » une peau de panthère qui descend de son
 » épaule gauche. Deux chiens qui gardoient sa
 » porte, marchent devant lui et accompagnent
 » les pas de leur maître. Il alloit trouver, dans
 » l'intérieur de sa maison, Enée, son hôte, pour
 » s'entretenir avec lui du secours qu'il lui avoit
 » promis la veille. Enée, non moins matinal,
 » s'avançoit aussi vers Evandre : l'un étoit ac-
 » compagné de son fils Pallas, et l'autre de son
 » fidèle Achate.

Voici un contraste moral très-intéressant. .

Le bon roi Evandre n'ayant pour gardes du corps que deux chiens, qui servoient encore à

garder la porte de sa maison, va, dès le point du jour, s'entretenir d'affaires avec son hôte. Ne croyez pas que sous son toit couvert de chaume, il s'agisse de bagatelles. Il est question du rétablissement de l'empire de Troye dans la personne d'Enée, ou plutôt, de la fondation de l'empire Romain. Il s'agit de dissiper une grande confédération de peuples. Pour en venir à bout, le roi Evandre offre à Enée quatre cents cavaliers. A la vérité, ils sont choisis et commandés par Pallas son fils unique. J'observerai ici une de ces conventions délicates, par lesquelles Virgile donne de grandes leçons de vertu aux rois, ainsi qu'aux autres hommes, en feignant des actions en apparence indifférentes : c'est la confiance d'Evandre dans son fils. Quoique ce jeune prince ne fût qu'à la fleur de son âge, son père l'amène à une conférence très-importante, comme son compagnon : *Comes ibat*. Il fait porter son nom à la ville de Pallantée, qu'il avoit lui-même fondée. Enfin, dans les quatre cents cavaliers qu'il promet au roi des Troyens, sous les ordres de Pallas, il y en a deux cents qu'il a choisis dans la fleur de la jeunesse, et deux cents autres que son fils doit mener en son propre nom.

Arcades huic equites bis centum, robora patris
Lacta, dabo; totidemque suo tibi nomine Pallas.

Æneid. lib. 8, v. 518—519.

Les exemples de confiance paternelle sont rares parmi les souverains, qui regardent souvent

T ij

leurs successeurs comme leurs ennemis. Ces traits peignent la bonne foi et la simplicité des mœurs du roi d'Arcadie.

On pourroit peut-être taxer le roi d'Arcadie d'indifférence pour un fils unique, en ce qu'il l'éloigne de sa personne, et l'expose aux dangers de la guerre : mais c'est positivement par une raison contraire qu'il en agit ainsi ; c'est pour le former à la vertu, en lui faisant faire ses premières armes sous un héros tel qu'Enée.

Hunc tibi præterea, spes et solatia nostri
Pallanta adjungam. Sub te tolerare magistro
Militiam et grave Martis opus tua cernere facta
Assuescat, primis et te miretur ab annis.

Æneid. lib. 8, v. 514—517.

„ J'enverrai de plus avec vous mon fils Pallas,
„ qui est toute mon espérance et ma consolation.
„ Qu'il s'accoutume sous un maître tel que vous
„ à supporter les rudes travaux de la guerre, à
„ se former sur vos exploits, et à vous admirer
„ des ses premières années.

On peut voir dans le reste de l'Enéide le rôle important qu'y joue ce jeune prince. Virgile en a tiré de grandes beautés : telles sont entre autres les tendres adieux que lui fait Evandre ; les regrets de ce bon père, sur ce que sa vieillesse ne lui permet pas de l'accompagner dans les combats ; ensuite, la valeur imprudente de son fils, qui, oubliant les leçons de deux freins d'Anchise, s'attaque au redoutable Turnus, et en reçoit le

coup de la mort ; les hauts faits d'armes d'Énée pour venger la mort du fils de son hôte et de son allié ; ses regrets à la vue du jeune Pallas , tué à la fleur de son âge et le premier jour qu'il avoit combattu ; enfin , les honneurs qu'il rend à son corps en l'envoyant à son père.

C'est ici qu'on peut remarquer une de ces comparaisons touchantes (7) dont Virgile , à l'exemple d'Homère , affoiblit l'horreur de ses tableaux de batailles , et en augmente l'effet , en y établissant des consonnances avec des êtres d'un autre ordre. C'est à l'occasion de la beauté du jeune Pallas , dont la mort n'a point encore terni l'éclat.

Qualem virgineo demessum pollice florem
 Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
 Cui neque fulgor adhuc, necdum sua forma recessit:
 Nonjam mater alit tellus, viresque ministrat.

Æneid. lib. 11, v. 68—71.

„ Comme une tendre violette ou un languis-
 „ sant hyacinthé que les doigts d'une jeune fille
 „ ont cueillis : ces fleurs n'ont encore perdu ni
 „ leur éclat ni leur forme ; mais on voit que la
 „ terre , leur mère , ne les soutient plus , et ne
 „ leur donne plus de nourriture.

Remarquez une autre consonnance avec la mort de Pallas. Pour dire que ces fleurs n'ont point souffert lorsqu'on les a détachées de leur tige , Virgile les fait cueillir par la main d'une jeune fille : *Virgineo demessum pollice* ; mot à

T iij

mot : " Missonnées par le pouce d'une vierge. ; Et il résulte de cette douce image , un contraste terrible avec le javelot de Turnus , qui avoit cloué le bouclier de Pallas contre sa poitrine , et l'avoit tué d'un seul coup.

Enfin Virgile , après avoir représenté la douleur d'Evandre à la vue du corps de son fils , et le désespoir de ce malheureux père qui implore la vengeance d'Enée , tire de la mort même de Pallas la fin de la guerre et de l'Enéide ; car Turnus , vaincu dans un combat particulier par Enée , lui cède la victoire , l'empire , la princesse Lavinie , et le supplie de se contenter de si grands sacrifices ; mais le roi des Troyens , sur le point de lui accorder la vie , apercevant le baudrier de Pallas dont Turnus s'étoit revêtu après avoir tué ce jeune prince , lui plonge son épée dans le corps en lui disant :

Pallas te hoc vulnere , Pallas
Immolat , et pœnam scelerato ex sanguine sumit.

Æneid. lib. 12, v. 948 et 949.

« Pallas , c'est Pallas qui t'immole par ce coup , » et qui se venge dans ton sang criminel ».

Ainsi les Arcadiens ont influé de toute manière sur les monumens historiques , les traditions religieuses , les premières guerres et l'origine de l'empire romain.

On voit que le siècle où je parle des Arcadiens n'est point un siècle fabuleux. Je recueillis donc sur eux et leur pays les douces images que nous

en ont laissées les poètes, avec les traditions les plus authentiques des histoires, que je trouvai en bon nombre dans le Voyage de la Grèce de Pausanias, les Œuvres de Plutarque, et la retraite des dix mille de Xénophon; en sorte que je rassemblai sur l'Arcadie tout ce que la nature a de plus aimable dans nos climats, et l'histoire de plus vraisemblable dans l'antiquité.

Pendant que je m'occupois de ces agréables recherches, je me trouvai lié personnellement avec Jean-Jacques Rousseau. Nous allions assez souvent nous promener, pendant l'été, aux environs de Paris. Sa société me plaisoit beaucoup. Il n'avoit point la vanité de la plupart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées, et encore moins celle des gens du monde, qui croient qu'un homme de lettres est fait pour les tirer de leur ennui par son babil. Il partageoit les bénéfices et les charges de la conversation, parlant à son tour et y laissant parler les autres. Il leur laissoit même le choix de l'entretien, se réglant à leur mesure avec si peu de prétention, que parmi ceux qui ne le connoissoient pas, les gens simples le prenoient pour un homme ordinaire, et les gens du bon ton le regardoient comme bien inférieur à eux; car avec ceux-ci il parloit peu, ou de peu de choses. Il a été quelquefois accusé d'orgueil à cette occasion, par les gens du monde qui taxent de leurs propres vices les hommes libres et sans fortune, qui refu-

sent de courber la tête sous leur joug. Mais entre plusieurs traits que je pourrois citer à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, que les gens simples le prenoient pour un homme ordinaire, en voici un qui convaincra le lecteur de sa modestie habituelle.

Le jour même que nous fûmes dîner chez les hermites du mont Valérien, ain i que je l'ai rapporté dans une note du tome troisième, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes surpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri sous des maronniers qui commençoient à avoir des feuilles; car c'étoit dans les fêtes de Pâques. Nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchoit du couvert. Un des garçons du suisse ayant apperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, et lui dit: " Hé bien, bon homme, d'où venez-vous , , donc? Il y a un temps infini que nous ne vous , , avons vu! ", Rousseau lui répondit tranquillement: " C'est que ma femme a été long-temps , , malade, et moi j'ai été incommodé. — Oh! , , mon pauvre bon homme, reprit ce garçon, , , vous n'êtes pas bien ici: venez, venez; je vais , , vous trouver une place dans la maison. , ,

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain et du vin. Pendant qu'il nous y conduisoit, je dis à Jean

Jacques : Ce garçon me paroît bien familier avec vous ; il ne vous connoît donc point ? « Oh si, me »,
 », répondit-il, nous nous connoissons depuis plu- »,
 », sieurs années. Nous venions de temps en temps »,
 », ici, dans la belle saison, ma femme et moi, »,
 », manger le soir une côtelette. »,

Ce mot de bon homme, dit de si bonne foi par ce garçon d'auberge, qui sans doute prenoit depuis long-temps Jean-Jacques pour un homme de quelque état mécanique ; sa joie en le re-voyant, et son empressement à le servir, me firent connoître combien le sublime auteur d'Émile mettoit en effet de bonhomie jusques dans ses moindres actions.

Loin de chercher à briller aux yeux de qui que ce fut, il convenoit lui-même avec un sentiment d'humilité bien rare, et selon moi bien injuste, qu'il n'étoit pas propre aux grandes conversations. « Il ne faut, me disoit-il un jour, que le »,
 », plus petit argument pour me renverser. J'en'ai »,
 », d'esprit qu'une demi-heure après les autres. Je »,
 », sais ce qu'il faut répondre, précisément quand »,
 », il n'en est plus temps. ».

Cette lenteur de réflexion ne venoit pas « d'une pesanteur maxillaire », comme le dit, dans le prospectus d'une édition nouvelle des Œuvres de Jean-Jacques, un écrivain d'ailleurs très-estimable ; mais de son équité naturelle qui ne lui permettoit pas de prononcer sur le moindre sujet sans l'avoir examiné, de son génie qui le

considéroit sur toutes ses faces pour le connoître à fond, et enfin de sa modestie, qui lui interdisoit le ton théâtral et les sentences d'oracles (8) de nos conversations. Il étoit au milieu de nos beaux esprits avec sa simplicité, comme une fille avec ses couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc et du rouge. Encore moins auroit-il cherché à se donner en spectacle chez les grands; mais dans le tête-à-tête, dans la liberté de l'intimité, et sur les objets qui lui étoient familiers, sur-tout ceux qui intéressoient le bonheur des hommes, son ame prenoit l'essor, ses sentimens devenoient touchans, ses idées profondes, ses images sublimes, et ses discours aussi véhémens que ses écrits.

Mais ce que je trouvois de bien supérieur à son génie, c'étoit sa probité. Il étoit du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut sans risque communiquer ses pensées les plus intimes. On n'avoit rien à craindre de sa malignité s'il les trouvoit mauvaises, ni de son infidélité si elles lui sembloient bonnes.

Une après-midi donc, que nous étions à nous reposer au bois de Boulogne, j'amenai la conversation sur un sujet qui me tenoit au cœur depuis que j'avois l'usage de ma raison. Nous venions de parler des Hommes illustres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faisoit un cas infini, où on lui avoit appris à lire dans

l'enfance, et qui, à mon avis, a été le germe de son éloquence et de ses vertus antiques; tant la première éducation a d'influence sur le reste de la vie! Je lui dis donc :

J'aurois bien voulu voir une histoire de votre figon.

J.-J. " J'ai eu bien envie d'écrire celle de
 „ Cosme de Médicis (9). C'étoit un simple parti-
 „ culier, qui est devenu le souverain de ses con-
 „ citoyens, en les rendant plus heureux. Il ne
 „ s'est élevé et maintenu que par des bienfaits.
 „ J'avois fait quelques brouillons à ce sujet là ;
 „ mais j'y ai renoncé : je n'avois pas de talent
 „ pour écrire l'histoire. „

Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu bien des hommes de tous pays et de toutes conditions qui vous auroient suivi.

„ Oh! J'ai trop connu les hommes! „ Puis me regardant, après un moment de silence, il ajouta d'un ton demi-faché : „ je vous ai prié plusieurs fois de ne me jamais parler de cela.

Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques européens sans patrie et sans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établissement semblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique Septentrionale, au milieu des Sauvages?

„ Quelle différence de siècle! On croyoit du

» temps de Penn ; aujourd'hui on ne croit plus à
 » rien. » Puis, se radoucissant : » J'aurois bien
 » aimé à vivre dans une société telle que je me la
 » figure, comme un de ses simples membres ; mais
 » pour rien au monde je n'aurois voulu y avoir
 » quelque charge, encore moins en être le chef.
 » Je me suis rendu justice, il y a long-temps ;
 » j'étois incapable du plus petit emploi. »

Vous auriez trouvé assez de personnes qui au-
 roient exécuté vos idées.

» Oh ! Je vous en prie, parlons d'autre chose. »

Je me suis avisé d'écrire l'histoire des peuples
 d'Arcadie. Cene sont pas des bergers oisifs comme
 ceux du Lignon.

Il se mit à sourire. » A propos des bergers du
 » Lignon, me dit-il, j'ai fait une fois le voyage
 » du Forez, tout exprès pour voir le pays de Cé-
 » ladon et d'Astrée, dont d'Urfé nous a fait de
 » si charmans tableaux. Au lieu de bergers amou-
 » reux, je né vis, sur les bords du Lignon, que
 » des maréchaux, des forgerons et des taillan-
 » diers. »

Comment ! dans un pays si agréable ?

» Ce n'est qu'un pays de forges. Ce fut ce
 » voyage du Forez qui m'ôta mon illusion. Jus-
 » qu'à ce temps-la, il ne se passoit point d'an-
 » nées que je ne relusse l'Astrée d'un bout à l'au-
 » tre ; j'étois familiarisé avec tous ses personnages.
 » Ainsi la science nous ôte nos plaisirs. »

Oh ! mes Arcadiens ne ressemblent point à vos
 forgerons,

forgerons, ni aux bergers imaginaires de d'Urfé, qui passent les jours et les nuits uniquement occupés à faire l'amour, exposés au-dedans à toutes les suites de l'oïsiiveté, et au-dehors, aux invasions des peuples voisins. Les miens exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vigneronns. Ils ont tiré parti de tous les sites de leur pays, diversifié de montagnes, de plaines, de lacs et de rochers. Leurs mœurs sont patriarcales, comme aux premiers temps du monde. Il n'y a dans leur république, ni prêtres, ni soldats, ni esclaves; car il sont si religieux, que chaque père de famille en est le pontife; si belliqueux, que chaque habitant est toujours prêt à défendre sa patrie sans en tirer de solde; et si égaux, qu'il n'y a pas seulement parmi eux de domestiques. Les enfans y sont élevés à servir leurs parens. On se garde bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation, le poison de l'ambition, et de leur apprendre à se surpasser les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce à se prévenir par toutes sortes de bons offices; à obéir à leurs parens; à préférer son père, sa mère, son ami, sa maîtresse, à soi-même; et la patrie à tout. Là il n'y a point de querelle entre les jeunes gens si ce n'est quelques débats entre amans, comme ceux du Deyin du Village: mais la vertu y appelle souvent les citoyens dans les assemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il est

utile de faire pour le bien public. Ils étisent, à la pluralité des voix, leurs Magistrats, qui gouvernent l'Etat comme une famille, étant chargés à-la-fois des fonctions de la paix, de la guerre et de la religion. Il résulte une si grande force de leur union, qu'ils ont toujours repoussé toutes les puissances qui ont entrepris sur leur liberté.

On ne voit dans leur pays aucun monument inutile; fastueux, dégoûtant ou épouvantable: point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de prisons; point d'affreux gibets sur les collines, à l'entrée de leurs bourgs; mais un pont sur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers sur une montagne inculte, autour d'un petit temple dont le péristyle sert d'abri aux voyageurs, annoncent, dans les lieux les plus déserts, l'humanité des habitans. Des inscriptions simples sur l'écorce d'un hêtre, ou sur un rocher brut, conservent à la postérité la mémoire des grands citoyens, et le souvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaisantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. Il n'y pas une montagne ni un fleuve qui ne soit consacré à un Dieu, et qui n'en porte le nom; pas une fontaine qui n'ait sa Naiade; pas une fleur ni un oiseau qui ne soit le résultat de quelque ancienne et touchante métamorphose. Toute la physique y est en sentimens religieux, et toute la religion en monumens de la nature. La mort même qu'em-

poisonne tant de plaisirs, n'y offre que des perspectives consolantes. Les tombeaux des ancêtres sont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès et de sapins. Leurs descendans, dont ils se sont fait chérir pendant leur vie, viennent, dans leurs plaisirs ou leurs peines, les décorer de fleurs et invoquer leurs mânes, persuadés qu'ils président toujours à leurs destins. Le passé, le présent, l'avenir, lient tous les membres de cette société des chaînes de la loi naturelle, en sorte qu'il est également doux d'y vivre et d'y mourir.

Telle fut l'idée vague que je donnai du dessein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le sujet de nos plus douces conversations. Il imaginait quelquefois des incidens d'une simplicité piquante, dont j'etirois parti. Un jour même il m'engagea à en changer tout le plan. « Il faut, me dit-il, supposer une action principale dans votre histoire, telle que celle d'un homme qui voyage pour connoître les hommes. Il en naîtra des événemens variés et agréables. De plus, il faut opposer à l'état de nature des peuples d'Arcadie, l'état de corruption d'un autre peuple, afin de faire sortir vos tableaux par des contrastes. »

Ce conseil fut pour moi un rayon de lumière qui en produisit un autre : ce fut, avant tout, d'opposer à ces deux tableaux celui de barbarie d'un troisième peuple, afin de représenter les trois

états successifs par où passent la plupart des nations; celui de barbarie, de nature et de corruption. J'eus ainsi une harmonie complète des trois périodes ordinaires aux sociétés humaines.

Pour représenter un état de barbarie, je choisis la Gaule, comme un pays dont les commencemens en tout genre devoient le plus nous intéresser, parce que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée, et se fait sentir jusque dans sa décadence, comme l'éducation que reçoit un homme dès la naissance influe jusque sur sa décrépitude. Il semble même qu'à cette dernière époque les habitudes de l'enfance reparoissent avec plus de force que celles du reste de la vie, ainsi que je l'ai observé dans les Études précédentes. Les premières impressions effacent les dernières. Le caractère des nations se forme dès le berceau, ainsi que celui de l'homme. Rome, dans sa décadence, conserva l'esprit de domination universelle qu'elle avoit eue dès son origine.

Je trouvai les principaux caractères des mœurs et de la religion des Gaulois, tout tracés dans les Commentaires de César, dans Plutarque, dans les Mœurs des Germains de Tacite, et dans divers traités modernes de la mythologie des peuples du nord.

Je reculai plusieurs siècles avant Jules-César l'état des Gaules, afin d'avoir à peindre un caractère plus marqué de barbarie, et approchant

de celui que nous avons trouvé aux peuples sauvages de l'Amérique septentrionale. Je fixai le commencement de la civilisation de nos ancêtres à la destruction de Troye, qui fut aussi l'époque, et sans doute la cause de plusieurs grandes révolutions par toute la terre. Les nations qui composent le genre humain, quelque divisées qu'elles paroissent en langages, religions, coutumes et climats, sont en équilibre entre elles, comme les différentes mers qui composent l'Océan sous diverses latitudes. Il ne peut arriver quelque grand mouvement dans une de ses mers, qu'il ne se communique plus ou moins à chacune des autres : elles tendent toutes à se mettre de niveau. Une nation est encore par rapport au genre humain, ce qu'un homme est par rapport à sa nation. Si cet homme y meurt, un autre y renaît dans le même temps. De même, si un état se détruit sur la terre, un autre s'y réforme à la même époque. C'est ce que nous avons vu de nos jours, quand la plus grande partie de la république de Pologne ayant été démembrée dans le nord de l'Europe, pour être confondue dans les trois états voisins, la Russie, la Prusse et l'Autriche, peu de temps après, la plus grande partie des Colonies Angloises du nord de l'Amérique s'est détachée des trois Etats d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, pour former une république ; et comme il y a eu en Europe une portion de la Pologne qui n'a pas été démembrée, il y a eu d.

même en Amérique une portion des Colonies angloises qui ne s'est pas séparée de l'Angleterre.

On trouve les mêmes réactions politiques dans tous les pays et dans tous les siècles. Lorsque l'empire des Grecs fut renversé sur les bords du Pont-Euxin, en 1453, celui des Turcs le remplaça aussi-tôt; et lorsque celui de Troie fut détruit en Asie sous Priam, celui de Rome prit naissance en Italie sous Enée.

Mais il s'ensuivit de cette ruine totale de Troie, beaucoup de petites révolutions dans le reste du genre humain, et sur-tout en Europe.

J'opposai à l'état de barbarie des Gaules, celui de corruption de l'Égypte, qui étoit alors à son plus haut degré de civilisation. C'est à l'époque du siège de Troie que plusieurs savans assignent le règne brillant de Sésostrié. D'ailleurs, cette opinion, adoptée par Fénelon dans son *Télémaque*, étoit une autorité suffisante pour mon ouvrage. Je choisis aussi mon voyageur en Égypte, par le conseil de Jean-Jacques, d'autant que, dans l'antiquité, beaucoup d'établissemens politiques et religieux ont reflué de l'Égypte dans la Grèce, dans l'Italie, et même directement dans les Gaules, ainsi que l'histoire et plusieurs de nos anciens usages en font foi. C'est encore une suite des réactions politiques. Lorsqu'un état est à son dernier degré d'élevation, il est à son premier degré de dé-

cadence, parce que les choses humaines commencent à décheoir, dès qu'elles ont atteint le faite de la grandeur. C'est alors que les arts, les sciences, les mœurs, les langues commencent à refluer des états civilisés dans les états barbares, ainsi que le démontrent les siècles d'Alexandre chez les Grecs, d'Auguste chez les Romains, et de Louis XIV parmi nous.

Ainsi j'eus des oppositions de caractères entre les Gaulois, les Arcadiens et les Egyptiens. Mais l'Arcadie seule m'offrit un grand nombre de contraste avec le reste de la Grèce encore à demi-barbare; entre les mœurs paisibles de ses cultivateurs, et les caractères discordans des héros de Pylos, de Mycène et d'Argos; entre les douces aventures de ses bergères simples et naïves, et les épouvantables catastrophes d'Iphigénie, d'Electre et de Clytemnestre.

Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, et j'en fis une espèce de poème épique, non suivant les lois d'Aristote et celles de nos modernes, qui prétendent, d'après lui, qu'un poème épique ne doit contenir qu'une action principale de la vie d'un héros, mais suivant les lois de la nature et à la manière des Chinois, qui y mettent souvent la vie entière d'un héros, ce qui, à mon gré, satisfait d'avantage. D'ailleurs, je ne m'éloignai par pour cela de l'exemple d'Homère; car si je m'écartai du plan de son

Iliade, je me rapprochai de celui de son Odyssée.

Mais pendant que je m'occupois du honneur du genre humain, le mien fut troublé par de nouvelles infortunes.

Ma santé et mon expérience ne me permettoient plus de solliciter dans ma patrie les foibles ressources que j'étois au moment d'y perdre, ni d'en aller chercher au dehors. D'ailleurs, le genre de mes travaux ne pouvoit intéresser en ma faveur aucun ministre. Je songeai à en mettre au jour de plus propres à mériter les bienfaits du gouvernement. Je publiai mes *Études de la Nature*. J'ose croire y avoir détruit de dangereuses erreurs, et démontré d'importantes vérités. Leur succès m'a valu, sans sollicitations, beaucoup de complimens du public, et quelques graces annuelles de la cour, mais si peu solides, qu'une simple révolution dans un ministère me les a enlevées la plupart, et avec elles, ce qu'il y a de plus fâcheux, d'autres plus considérables dont je jouissois depuis quatorze ans. La faveur a fait semblant de me faire du bien. La bienveillance publique a accueilli mon ouvrage avec plus de constance. Je lui dois un peu de calme et de repos. C'est sous son ombre que je fais paroître ce premier livre, intitulé *LES GAULES*, qui devoit servir d'introduction à l'*Arcadie*. Je n'ai pas eu la satisfaction d'en parler à Jean-Jacques. Ce sujet étoit trop rude pour nos entretiens. Mais

tout âpre et tout sauvage qu'il est , c'est une
 gorge de rochers d'où l'on entrevoit le vallon où
 il s'est quelquefois reposé. Lorsqu'il partit même,
 sans me dire adieu , pour Ermenonville , où il a
 finis ses jours , je cherchai à me rappeler à lui par
 l'image de l'Arcadie et le souvenir de nos an-
 ciennes conversations , en finissant la lettre que
 je lui écrivois , par ces deux vers de Virgile , où
 je n'avois changé qu'un mot :

Atque utinam ex vobis unus tecumque fuissem
 Aut custos grægis , aut maturæ vinitor uvæ !

N O T E S.

(1) *M* A raison ne pouvoit rien. Dieu m'a fait cette insigne faveur, que quelque trouble qu'ait éprouvé ma raison, je n'en ai jamais perdu l'usage à mes yeux, et sur-tout à ceux des autres hommes. Dès que je sentoisi les paroxysmes de mon mal, je me retirais dans la solitude. Quelle étoit donc cette raison extraordinaire qui m'avertissoit que ma raison ordinaire se trouvoit ? Je suis tenté de croire qu'il y a, dans notre ame, un foyer inaltérable de lumières, qu'une ou deux ténèbres ne peuvent obscurcir entièrement. C'est, je pense, ce *sensorium* qui avertit l'homme ivre que sa raison est exaltée, et le vieillard caduc que son jugement est affaibli. Pour voir luire ce flambeau au-dedans de nous, il faut le calme des passions, la solitude, et sur-tout l'habitude de rentrer en soi-même. Je regarde ce sentiment intime de nos fonctions intellectuelles, comme l'essence même de notre ame et une preuve de son immatérialité.

(2) *Deux fameux médecins.* Le docteur Roux, auteur du Journal de Médecine, et le docteur Buquet, professeur de la Faculté de Médecine de Paris; tous deux morts dans la force de l'âge, de leurs propres remèdes contre les maux de nerfs.

(3) *D'une personne que je ne connoissois pas.* Quoique j'aie coutume de nommer dans mes écrits, lorsque j'en trouve l'occasion, les personnes qui m'ont rendu quelque service, et auxquelles j'ai des obligations essentielles, ce n'en est ni le temps ni le lieu. Je n'ai mis ici des mémoires de ma vie que ce

qui pouvoit servir de préambule à mon ouvrage sur l'Arcadie.

(4) *Les Conventuelles Rédemptions.* Il y avoit, ce me semble plusieurs défauts dans les établissemens des Jésuites au Paraguay. Comme ces religieux ne se marient pas, qu'ils n'avoient point eux-mêmes de principe indépendant d'existence, qu'ils se recrutent toujours avec des Européens, et qu'ils formoient dans leurs Rédemptions même une nation dans une autre nation, il est arrivé que la destruction de leur ordre en Europe a entraîné celle de leurs établissemens en Amérique. D'ailleurs ; la régularité conventuelle et les cérémonies multipliées qu'ils avoient introduites dans leur administration politique, ne pouvoient convenir qu'à un peuple enfant, qu'il faut sans cesse tenir par la lisière et conduire par les yeux. Ils n'en méritent pas moins une louange immortelle, pour avoir rassemblé une multitude de barbares sous des lois humaines, et leur avoir enseigné les arts et les à la vie, en les préservant de la corruption des peuples civilisés."

(5) *Sacrifices des Hommes.* Ils mangent aussi des chiens, ces amis naturels de l'homme. J'ai remarqué que tout peuple qui avoit cette coutume n'épargnoit pas dans l'occasion la chair de ses semblables : manger des chiens est un pas vers l'anthropophagie.

(6) *Toutous.* Nom des hommes du peuple à l'île de Taiti, et dans les îles de cet archipel. Il n'y a pas permis de manger de chair de porc, qui y est excellente, quoique cet animal y soit fort commun. Elle est réservée pour les E-Arrés, qui sont les chefs. Les Toutous élèvent les porcs, et les E-Arrés les mangent. *Voyez les Voyages du Cap. Cook.*

(7) *Une de ces comparaisons touchantes.* Ces comparaisons sont des beautés qui semblent réservées à la poésie; mais je crois que la peinture pourroit se les approprier et en tirer de grands effets. Par exemple, lorsqu'un peintre représente sur le devant d'un tableau de bataille, un jeune homme d'un caractère intéressant tué et étendu sur l'herbe, il pourroit mettre auprès de lui quelque belle plante sauvage analogue à son caractère, dont les fleurs seroient pendantes et les tiges à demi coupées. Si c'étoit dans un tableau de bataille moderne, il pourroit y mutiler, et, si j'ose le dire, y tuer des végétaux d'un plus grand ordre, tel qu'un arbre à fruit, ou même un chêne; car nos boulets font bien un autre désordre dans nos campagnes, que les flèches et les javalots des anciens. Ils labourent, les gazons des collines, brisent les forêts, coupent les jeunes arbres en deux, et enlèvent de grands éclats du tronc des plus beaux chênes. Je ne crois pas avoir jamais vu aucun de ces effets dans les tableaux de nos batailles modernes. Ils sont cependant bien communs dans nos guerres, et redoublent les impressions de terreur que les peintres se proposent de faire naître en représentant de pareils sujets. La désolation d'un pays a encore plus d'expression que des groupes de morts et de mourans. Ses bocages brisés, les sillons noirs de ses prairies et ses rochers écornés, montrent les effets de la fureur des hommes, qui s'étendent jusqu'aux antiques monumens de la nature. On y reconnoît la colère des rois, qui est leur dernière raison, ainsi qu'on le lit sur leurs canons: *Ultima ratio regum*. On pourroit même exprimer dans toute l'étendue d'un tableau de bataille, les détonnations du bruit de l'artillerie que les vallons répètent à plusieurs lieues de distance, en représentant, dans les lointains,

des

des bergers effrayés qui s'éloignent avec leurs troupeaux, des volées d'oiseaux qui fuient vers l'horizon, et des bêtes fauves qui abandonnent les bois.

Les consonnances physiques redoublent les sensations morales, sur-tout lorsqu'elles passent d'un règne de la nature à un autre règne.

(8) *Et enfin de sa modestie qui lui interdisoit le ton théâtral, et les sentences d'oracles de nos conversations.* Voilà les raisons personnelles qu'il pouvoit avoir de parler peu dans les cercles; mais je ne doute pas qu'il en eût de beaucoup plus fortes, du côté même de nos sociétés. Je trouve ses raisons générales si bien déduites dans l'excellent chapitre des Essais de Montaigne, *Sur l'art de conférer*, que je ne peux m'empêcher d'en extraire ici quelques lignes, afin d'engager le lecteur à le lire tout entier.

» Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire
 » combien il perd et s'abatardit par le continuel commerce et la fréquentation des esprits bas et maladroits.
 » Il n'est contagion qui s'étende comme celle-là. Je
 » sais, par assez d'expériences, combien en vaut l'aune.
 » J'aime à contester et à discourir; mais c'est avec
 » peu d'hommes et pour moi: car de servir de spectacle
 » aux grands, et faire à l'envi parade de son esprit et
 » de son caquet, je trouve que c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur. »

C'est en effet, pour des gens de lettres, jouer chez les grands le même rôle que les Grecs affranchis, la plupart gens de lettres et philosophes, jouoient chez les Romains.

Voilà pour la conversation active de l'honnête homme chez les gens du monde; et voici, quelques pages plus loin, pour la conversation passive :

¶ » La gravité, la robe et la fortune de celui qui parle,
 » donne souvent crédit à des propos vains et ineptes.
 » Il est à présumer qu'un Monsieur si suivi, si redouté,
 » n'aye au-dedans quelque suffisance autre que popu-
 » laire, et qu'un homme à qui on donne tant de com-
 » missions et de charges, si dédaigneux et si morguant,
 » ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si
 » loin, et que personne n'emploie. Non-seulement les
 » mots, mais aussi les grimaces de ces gens-là, se con-
 » sidèrent et mettent en compte, chacun s'appliquant
 » à y donner quelque belle et solide interprétation.
 » S'ils se rabaissent à la conférence commune, et qu'on
 » leur présente autre chose qu'approbation et révé-
 » rencé, ils vous assomment de l'autorité de leur ex-
 » périence. Ils ont ouï, ils ont vu, ils ont fait; vous
 » êtes accablé d'exemples »

Qu'auroit donc dit Montaigne, dans un siècle où tant de petits se croient grands; où chacun a deux, trois, quatre titres pour se rechausser; où ceux qui n'en ont pas se retranchent sous le patronage de ceux qui en ont. A la vérité, la plupart commencent par se mettre aux genoux d'un homme qui fait du bruit; mais ils finissent par lui monter sur les épaules. Je ne parle pas de ces importants qui, s'emparant d'un écrivain pour avoir l'air de lui rendre service, s'interposent entre lui et les sources des grâces publiques, afin de le mettre dans leur dépendance particulière, et qui deviennent ses ennemis, s'il se refuse au malheur d'en être protégé. L'heureux Montaigne n'avoit pas besoin de la fortune. Mais qu'auroit-il dit de ces hommes apathiques, si communs dans tous les rangs, qui, pour sortir de leur létargie, recherchent la société d'un hauteur célèbre, et attendent en silence qu'il leur débite à chaque phrase des sentences toutes neuves ou des bons mots; qui n'ont pas même le sen-

timent de les connoître, ni l'esprit de les recueillir, s'ils ne sont débités d'un ton qui leur en impose, ou s'ils ne les avoient vantés dans les journaux; et qui enfin, s'il en sont frappés par hasard, ont souvent la malignité de leur donner un sens médiocre ou dangereux, pour affaiblir une réputation qui leur fait ombrage? Certes, si Montaigne lui-même ne s'eût présenté dans nos cercles que comme Michel, malgré son jugement exquis son élocation si naïve, son érudition si vaste, et qu'il appliquoit si à propos, il se fût trouvé par-tout réduit au silence comme Jean-Jacques. Je me suis un peu étendu sur ce chapitre, pour l'honneur de l'auteur d'Emile et de celui des Essais. On leur a reproché à tous deux d'être silencieux et de peu d'intérêt dans la conversation, à tous deux d'être égoïstes dans leurs écrits, mais bien injustement sur ce dernier point comme sur l'autre. C'est l'homme qu'ils décrivent toujours dans leurs personnes; et je trouve que quand ils parlent d'eux, ils parlent aussi de moi.

Pour revenir à Jean-Jacques, il faisoit bien sincèrement la vanité; ils rapportoit sa réputation, non à sa personne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ces écrits, d'ailleurs s'estimant peu lui-même. Je lui racontois un jour qu'une demoiselle m'avoit dit qu'elle seroit volontiers sa servante. » Oui, » reprit-il, afin que e lui fisse pendant six ou sept heures des discours d'Emile. » Il m'est arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ses opinions; loin de le trouver mauvais, il convenoit avec plaisir de son erreur dès que je la lui faisois connoître.

J'en citerai un exemple à ma louange, dût-on m'accuser à mon retour de vanité, quoique, en vérité, je n'aie ici d'autre intention que de l'en disculper lui-même. Pourquoi lui dis-je un jour, avez-vous parlé dans Emile, du serpent qui est dans le déluge du

Poussin, comme l'objet principal de ce tableau? C'est l'enfant que sa mère pose sur un rocher. Il réfléchit un moment et me dit : « Oui... oui, vous avez raison : je me suis trompé. C'est l'enfant : certainement, c'est l'enfant ; » et il parut plein de joie de ce que je lui avois fait faire cette observation. Mais il n'avoit pas besoin de mes foibles remarques pour revenir sur ses pas. Il me dit un jour : « Si je faisois une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adouciserois ce que j'y ai écrit sur les médecins. Il n'y a pas d'état qui demande autant d'études que le leur. Par-tout pays, ce sont les hommes les plus véritablement savans. » Une autre fois, il me dit : « J'ai mis un peu trop d'humeur dans mes querelles avec M. Hume. Mais le climat sombre de l'Angleterre, la situation de ma fortune et les persécutions que je venois d'essuyer en France, tout me jetoit dans la mélancolie. » Il m'a dit plus d'une fois : « Je l'avoue, j'ai aimé la célébrité ; mais ajoutoit il en soupirant, Dieu m'a puni par où j'avois péché. »

* Cependant des personnes très-estimables lui ont reproché jusqu'au mal qu'il a dit de lui-même dans ses Confessions. Qu'auroit-elles donc dit, si, comme tant d'autres, il y avoit fait indirectement son éloge? Plus les fautes dont il s'y accuse sont humiliantes, plus l'aveu qu'il en fait est sublime. Il y a à la vérité quelques endroits où on peut l'accuser d'indécrotion envers autrui ; c'est sur-tout lorsqu'il y parle des passions peu délicates de son inconstance bienfaitrice, madame de Varens. Mais j'ai lieu de croire que ses œuvres posthumes ont été altérées dans plus d'un endroit. Il est possible qu'il ne l'ait pas nommé dans son manuscrit ; et s'il l'a nommée, il a cru pouvoir le faire sans conséquence, parce qu'elle n'a pas laissé de postérité. D'ailleurs, il en parle par-tout avec intérêts. Il arrête toujours au milieu de ses désordres, l'attention du lecteur sur

les qualités de son ame. Enfin, il a cru devoir dire le bien et le mal des personnages de son histoire, à l'exemple des plus fameux historiens de l'antiquité. Tacite dit positivement, au commencement de son histoire, livre premier : « Jé n'ai aucun sujet d'aimer ni de hair » Othon, Galba et Vitellius. Il est vrai que je dois ma » fortune à Vespasien, comme j'en dois le progrès à » ses enfans ; mais lorsqu'il est question d'écrire l'his- » toire, il faut oublier les faveurs ainsi que les in- » jures. » En effet, Tacite reproche à Vespasien, son bienfaiteur, l'avarice et d'autres défauts. Jean-Jacques, qui avoit pris pour devise, *Vitam impendere vero*, a pu se piquer d'autant d'amour pour la vérité dans sa propre histoire, que Tacite dans celle des empereurs romains.

Ce n'est pas que j'approuve la franchise sans réserve de Jean-Jacques dans un ordre de société tel que le nôtre, et que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans son humeur, des inconséquences dans ses écrits, et quelques actions dans sa conduite, puisqu'il a lui-même publié celles-ci pour les condamner. Mais où est l'homme, où est l'écrivain, où est sur-tout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à se reprocher ? Jean-Jacques a agité des questions si-susceptibles de pour et de contre ; il s'est trouvé à-la-fois une ame si grande et une fortune si misérable, des besoins si pressans et des amis si trompeurs, qu'il a été souvent forcé de sortir des routes communes. Mais, lors même qu'il s'égaré, et qu'il est la victime des autres ou de lui-même, on le voit par-tout oublier ses propres maux pour ne s'occuper que de ceux du genre humain ; par-tout il est le défenseur de ses droits, et l'avocat des malheureux. On pourroit écrire sur son tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un si sublime éloge, et dont il portoit toujours avec lui quel-

ques pages choisies, dans les dernières années de sa vie : « ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'IL A » BEAUCOUP AIME. »

(9) *Cosme de Médicis*. Voici le jugement qu'en porte Philippe de Commines, le Plutarque de son siècle pour la naïveté :

« Cosme de Médicis, qui fut le chef de cette maison » et la commença, homme digne d'être nommé entre » les très-grands, et en son cas, qui étoit de marchandise, étoit la plus grande maison que je crois qu'il » jamais été au monde. Car leurs serviteurs ont eu » tant de crédit sous couleur de ce nom Médicis, que » ce seroit merveille à croire ce que j'en ai vu en » France et en Angleterre..... J'en ai vu un de ses ser- » viteurs, appelé Guérard Quannèse, presque être oc- » casion de soutenir le roi Edouard le quart en son » état, étant en guerre en son royaume d'Angle- » terre. »

Et plus bas : « L'autorité des prédécesseurs nuisoit » à ce Pierre de Médicis, combien que celle de » Cosme, qui avoit été le premier, fût douce et ai- » mable, et telle qu'elle étoit nécessaire à une ville » de liberté. » *Liv. 7.*

L'ARCADIE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES.

UN peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisoit paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il étoit assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considéroit au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étoient blanchis d'écume qui jaillissoit en gerbes sur toutes ses grèves. Des bateaux de pêcheurs, paroissant et disparaissant tour-à-tour entre les lames, hasardient, en s'échouant sur le rivage d'y chercher leurs salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignoient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfans lévoient les mains au ciel, et jetoient de grands cris à la vue du danger que couroient ces pauvres mariniers, et de longues vagues qui venoient du large se briser

en mugissant sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétoient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité, que Tirtée par fois tournoit la tête, croyant que la tempête étoit derrière lui, et que la mer bri-soit au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes qui venoient, en bat-tant des ailes, s'y réfugier, et les éclairs qui sil-lonnoient l'horizon, lui faisoient bien voir que la securité étoit sur la terre, et que la tourmente étoit encore plus grande au loin qu'elle ne pa-roissoit à sa vue. Tirtée plaingnoit le sort des ma-telots, et bénissoit celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des Dieux, puisqu'il mettoit le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livroit à la reconnois-sance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passoit au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un étoit dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchoient à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'il fu-rent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée « s'ils n'étoient pas sur la route d'Argos? » Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria : « Mon père, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos? » « Mon fils, lui ré-pondit Tirtée, je ne sais point où est Argos. » Vous êtes en Arcadie, sur le chemin de Té-

gée; et ces tours que vous voyez là-bas, sont celles de Bellémine. » Pendant qu'ils parloient, un barbet jeune et folâtre, qui accompagnoit cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chèvre effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étoient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappella son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue. Il lui passa une lesse autour du cou; et priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre qui s'enfuyoit toujours: mais son chien le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée, qu'il lui échappa avec la lesse, et se mit à courir si vite sur les pas de son maître, que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger resté sur le grand chemin, se dispo-
soit à aller vers son compagnon; lorsque le berger
lui dit: « Seigneur, le temps est rude, la nuit
s'approche, la forêt et la montagne sont pleines
de fondrières où vous pourriez vous égarer.
» Venez prendre un peu de repos dans ma ca-
» banne, qui n'est pas loin d'ici. Je suis bien sûr
» que ma chèvre, qui est fort privée, y revien-
» dra d'elle-même, et y ramènera votre ami,
» s'il ne la perd point de vue. » En même temps,
il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à

défiler , par un sentier , vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchoit à la tête de ce troupeau ; il étoit suivi de six chèvres dont les mamelles pendoient jusqu'à terre ; douze brebis , accompagnés de leurs agneaux déjà grands , venoient après ; une ânesse avec son ânon fermoient la marche.

L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas , par une pelouse découverte , parsemée çà-et-là de genêts et de romarins ; et comme ils entroient dans la forêt de chênes , qui couvre le haut du mont Lycée , ils entendirent les aboiemens d'un chien ; bientôt après , ils virent venir au-devant d'eux le barbet , suivi de son maître qui portoit la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme :
 a Mon fils , quoique cette chèvre soit la plus
 » chérie de mon troupeau , j'aimerois mieux l'a-
 » voir perdue , que de vous avoir donné la fatigue
 » de la reprendre a la course : mais vous vous
 » reposerez , s'il vous plaît , cette nuit chez
 » moi ; et demain , si vous voulez vous mettre en
 » route , je vous montrerai le chemin de Tégée ,
 » d'où on vous enseignera celui d'Argos. Cepen-
 » dant , Seigneurs , si vous m'en croyez l'un et
 » l'autre , vous ne partirez point demain d'ici.
 » C'est demain la fête de Jupiter , au mont Ly-
 » cée. On s'y rassemble de toute l'Arcadie et
 » d'une grande partie de la Grèce. Si vous y ve-
 » nez avec moi , vous me rendrez plus agréable

» à Jupiter quand je me présenterai à son autel,
 » pour l'adorer, avec des hôtes. » Le jeune étranger
 répondit : « O bon berger ! nous acceptons
 » volontiers votre hospitalité pour cette nuit ;
 » mais demain, dès l'aurore, nous continuerons
 » notre route pour Argos. Depuis long-temps
 » nous luttons contre la mer, pour arriver à cette
 » ville fameuse dans toute la terre, par ses tem-
 » ples, par ses palais, et par la demeure du
 » grand Agamemnon. »

Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une
 partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, et
 ils descendirent dans un petit vallon abrité des
 vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les
 flancs de ses collines. Au fond, couloit un ruis-
 seau appelé Archéloüs (1), qui alloit se jeter dans
 le fleuve Alphée, dont on appercevoit au loin,
 dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de
 tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par
 le temps, servoit de pont à l'Archéloüs, et ce
 pont n'avoit pour garde foux que de grands ro-
 seaux, qui s'élevoient à sa droite et à sa gauche ;
 mais le ruisseau, dont le lit étoit semé de rochers,
 étoit si facile à passer à gué, et on faisoit si peu
 d'usage de son pont, que des convolvulus le cou-
 vroient presque en entier de leurs festons de
 feuilles en cœur et de fleurs en cloches blanches.

A quelque distance de ce pont, étoit l'habita-
 tion de Tirtée. C'étoit une petite maison cou-
 verte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse

Deux peupliers l'ombrageoient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fenêtres, de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissoit au nord, et couvrait de son feuillage toujours vert, une partie de l'escalier qui conduisoit par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussi-tôt, on vit descendre par l'escalier une jeune fille, qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe étoit de laine blanche ; ses cheveux châtain étoient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleul ; elle avoit les bras et les pieds nus, et pour chaussure, des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eut prise pour une Nymphe de Diane ; à son vase, pour la Naiade du ruisseau ; mais à sa timidité, on voyoit bien que c'étoit une bergère. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

Tirtée lui dit : Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire vos chèvres et de nous préparer à manger, tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chèvres qui s'étoient rassemblées autour d'elle ; et quand elle eut

eut fini , elle conduisit le troupeau dans la bergerie qui étoit à un bout de la maison. Cependant , Tirtée fit chauffer de l'eau , vint laver les pieds de ses hôtes , après quoi il les invita d'entrer.

Il faisoit déjà nuit ; mais une lampe suspendue au plancher , et la flamme du foyer placé , suivant l'usage des Grecs , au milieu de l'habitation , en éclairoit suffisamment l'intérieur. On y voyoit accrochées aux murs , des flûtes , des panetières , des houlettes , des formes à faire des fromages ; et sur des planches attachées aux solives , des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée , étoit une petite statue de terre de la bonne Cérés , et sur celle de la bergerie , la figure du dieu Pan , faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits ; Cyanée mit la table et servit des choux verts , des pains de froment , un pot rempli de vin , un fromage à la crème , des œufs frais , et des secondes figues de l'année , blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre sièges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son père d'une peau de loup , qu'il avoit tué lui-même à la chasse. Ensuite , étant montée à l'étage supérieur , elle en descendit avec deux toisons de brebis ; mais , pendant qu'elle les étendoit sur les sièges des voyageurs , elle se mit à pleurer. Son père lui dit : « Ma chère fille , serez-vous toujours

» inconsolable de la perte de votre mère ? et ne
 » pourrez-vous jamais rien toucher de ce qui a
 » été à son usage , sans verser des larmes » ?
 Cyanée ne répondit rien ; mais se tournant vers
 la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit
 une prière et une libation à Jupiter hospitalier ;
 et faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à
 manger en gardant un profond silence.

Quand les mets furent desservis, Tirtée dit
 aux deux voyageurs : « Mes chers hôtes, si vous
 » fussiez descendus chez quelque autre habi-
 » tant de l'Arcadie, ou si vous fussiez passés ici
 » il y a quelques années, vous eussiez été beau-
 » coup mieux reçus. Mais la main de Jupiter
 » m'a frappé. J'ai eu sur le côteau voisin un
 » jardin qui me fournissoit, dans toutes les sai-
 » sons, des légumes et d'excellens fruits : il est
 » maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon
 » solitaire retentissoit du mugissement de mes
 » bœufs. Vous n'eussiez entendu, du matin au
 » soir, dans ma maison, que des chants d'alé-
 » gresse et des cris de joie. J'ai vu, autour de
 » cette table, trois garçons et quatre filles. Le plus
 » jeune de mes fils étoit en état de conduire un
 » troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habilloit
 » ses petites sœurs et leur tenoit déjà lieu de
 » mère. Ma femme, laborieuse et encore jeune,
 » entretenoit toute l'année, autour de moi, la
 » gaieté, la paix et l'abondance. Mais la perte
 » de mon fils aîné a entraîné celle de presque

» toute ma famille. Il aimoit, comme un jeune
 » homme, à faire preuve de sa légèreté, en
 » montant au haut des plus grands arbres. Sa
 » mère, à qui de pareils exercices causoient une
 » frayeur extrême, l'avoit prié plusieurs fois de
 » s'en abstenir. Je lui avois prédit qu'il lui en
 » arriveroit quelque malheur. Hélas! les Dieux
 » m'ont puni de mes prédictions indiscrettes, en
 » les accomplissant. Un jour d'été que mon fils
 » étoit dans la forêt à garder les troupeaux avec
 » ses frères, le plus jeune d'entre eux eut envie
 » de manger des fruits d'un mérisier sauvage.
 » Aussi-tôt, l'aîné monta dans l'arbre pour en
 » cueillir; et quand il fut au sommet, qui étoit
 » très élevé, il apperçut sa mère aux environs;
 » qui, le voyant à son tour, jeta un cri d'effroi
 » et se trouva mal. A cette vue, la peur ou le
 » repentir saisit son malheureux fils; il tomba.
 » Sa mère; revenue à elle aux cris de ses enfans;
 » accourut vers lui; en vain elle essaya de le
 » ranimer dans ses bras; l'infortuné tourna les
 » yeux vers elle, prononça son nom et le mien;
 » et expira. La douleur dont mon épouse fut
 » saisie, la mena en peu de jours au tombeau.
 » La plus tendre union régnoit entre mes en-
 » fans, et égaloit leur affection pour leur mère.
 » Ils moururent tous du regret de sa perte et de
 » celle des uns et des autres. Avec combien de
 » peine n'ai-je pas conservé celle-ci..... » !
 Ainsi parla Tirtée; et, malgré ses efforts, des

pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressoit dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chère »
 » fille, mon unique consolation, cesse de t'affliger. Nous les verrons un jour : ils sont avec »
 » les Dieux ». Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes; puis prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'assoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant les deux voyageurs fondoient en larmes. Enfin, le plus jeune prenant la parole, dit à Tirtée : « Quand nous aurions été reçus »
 » dans le palais et à la table d'Agmemnon, au » moment où, couvert de gloire, il reverra sa »
 » fille Iphigénie et son épouse Clytemnestre, » qui soupirent depuis si long-temps après son »
 » retour, nous n'aurions pu ni voir ni entendre » des choses aussi touchantes que celles dont »
 » nous sommes spectateurs. O bon berger ! il » il faut l'avouer, vous avez éprouvé de grands »
 » maux ; mais si Céphas que vous voyez, qui a » beaucoup voyagé, vouloit vous entretenir de »
 » ceux qui accablent les hommes par toute la » terre, vous passeriez la nuit à l'entendre et »
 » à bénir votre sort. Que d'inquiétudes vous » sont inconnues au milieu de ces retraites pai-

» sibles! Vous y vivez libre; la nature fournit à
 » tous vos besoins; l'amour paternel vous rend
 » heureux, et une religion douce vous console
 » de toutes vos peines ».

Céphas, prenant la parole, dit à son jeune
 ami : « Mon fils! racontez - nous vos propres
 » malheurs : Tirtée vous écouterait avec plus
 » d'intérêt qu'il ne m'écouterait moi - même.
 » Dans l'âge viril, la vertu est souvent le fruit
 » de la raison; mais dans la jeunesse, elle est
 » toujours celui du sentiment ».

Tirtée s'adressant au jeune étranger, lui dit :
 « A mon âge, on dort peu. Si vous n'êtes pas
 » trop pressé du sommeil, j'aurai bien du plaisir
 » à vous entendre. Je ne suis jamais sorti de
 » mon pays; mais j'aime et j'honore les voya-
 » geurs. Ils sont sous la protection de Mercure
 » et de Jupiter. On apprend toujours quelque
 » chose d'utile avec eux. Pour vous, il faut que
 » vous ayez éprouvé de grands chagrins dans
 » votre patrie, pour avoir quitté si jeune vos
 » parens, avec lesquels il est si doux de vivre
 » et de mourir ».

Quoiqu'il soit difficile, lui répondit ce jeune
 homme, de parler toujours de soi avec sincérité,
 vous nous avez fait un si bon accueil, que je vous
 raconterai volontiers toutes mes aventures,
 bonnes et mauvaises.

Je m'appelle Amasis. Je suis né à Thèbes en
 Egypte, d'un père riche. Il me fit élever par les

prêtres du temple d'Osiris. Ils m'enseignèrent toutes les sciences dont l'Égypte s'honore : la langue sacrée, par laquelle on communique avec les siècles passés; et la langue grecque, qui nous sert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais ce qui est au-dessus des sciences et des langues, ils m'apprirent à être juste, à dire la vérité, à ne craindre que les Dieux, et à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier sentiment crût en moi avec l'âge. On ne parloit depuis long-temps en Égypte que de la guerre de Troye. Les noms d'Achille, d'Hector et des autres héros, m'empéchoient de dormir. J'aurois acheté un seul jour de leur renommée par le sacrifice de toute ma vie. Je trouvois heureux mon compatriote Memnon, qui avoit péri sur les murs de Troye, et pour lequel on construisoit à Thèbes un superbe tombeau (2). Que dis-je ? j'aurois donné volontiers mon corps pour être changé dans la statue d'un héros, pourvu qu'on m'eût exposé sur une colonne à la vénération des peuples.

Je résolus donc de m'arracher aux délices de l'Égypte et aux douceurs de la maison paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me présentois devant mon père :
 » Envoyez moi au siège de Troye, lui disois-je,
 » afin que je me fasse un nom illustre parmi les
 » hommes. Vous avez mon frère aîné, qui vous

» suffit pour assurer votre postérité. Si vous vous
 » opposez toujours à mes desirs dans la crainte
 » de me perdre, sachez que si j'échappe à la
 » guerre, je n'échapperai pas au chagrin. » En
 effet, je dépérissais à vue d'œil; je fuyois toute
 société, et j'étois si solitaire qu'on m'en avoit
 donné le surnom de Monéros. Mon père voulut
 en vain combattre un sentiment qui étoit le fruit
 de l'éducation qu'il m'avoit donnée.

Un jour il me présenta à Céphas, en m'exhor-
 tant à suivre ses conseils. Quoique je n'eusse
 jamais vu Céphas, une sympathie secrète m'at-
 tacha d'abord à lui. Ce respectable aîné chercha
 point à combattre ma passion favorite; mais pour
 l'affoiblir, il lui fit changer d'objet. » Vous aimez
 » la gloire, me dit-il; c'est ce qu'il y a de plus
 » doux dans le monde, puisque les Dieux en ont
 » fait le partage. Mais comment comptez-vous
 » l'acquérir, au siège de Troye? Quel parti
 » prendrez-vous, des Grecs ou des Troyens? La
 » justice est pour la Grèce; la pitié et le devoir
 » pour Troye. Vous êtes Asiatique (3): com-
 » battez-vous en faveur de l'Europe contre
 » l'Asie? Porterez-vous les armes contre Priam,
 » ce père et ce roi infortuné, près de succomber
 » avec sa famille et son empire, sous le fer des
 » Grecs? D'un autre côté, prendrez-vous la dé-
 » fense du ravisseur Pâris et de l'adultère Hé-
 » lène, contre Ménélas son époux? Il n'y a point
 » de véritable gloire sans justice. Mais quand un

• homme libre pourroit démêler dans les que-
 » relles des rois le parti le plus juste, croyez-
 » vous que ce seroit à le suivre que consistela
 » plus grande gloire qu'on puisse acquérir? Quels
 » que soient les applaudissemens que les victo-
 » rieux reçoivent de leurs compatriotes, croyez-
 » moi, le genre humain sait bien les mettre un
 » jour à leur place. Il n'a placé qu'au rang des
 » héros et des demi-dieux ceux qui n'ont exercé
 » que la justice; comme Thésée, Hercule, Pi-
 » rithoüs, etc.... Mais il a élevé au rang des
 » Dieux ceux qui ont été bienfaisant : tels sont
 » Isis, qui donna des loix aux hommes; Osiris,
 » qui leur apprit les arts et la navigation; Apol-
 » lon, la musique; Mercure, le commerce; Pan,
 » à conduire des troupeau; Bacchus, à planter
 » la vigne; Cérés, à faire croître le bled. Je suis
 » né dans les Gaules, continua Céphas; c'est un
 » pays naturellement bon et fertile, mais qui,
 » faute de civilisation, manque de la plupart des
 » choses nécessaires au bonheur. Allons y porter
 » les arts et les plantes utiles de l'Egypte, une
 » religio n humaine et des lois sociales : nous en
 » rapporterons peut-être des choses utiles à votre
 » patrie. Il n'y a point de peuple sauvage, qui
 » n'ait quelque industrie dont un peuple policé
 » ne puisse tirer parti, quelque tradition an-
 » ciennne, quelque production rare et particulière à
 » son climat. C'est ainsi que Jupiter, le père des
 » hommes, a voulu lier par un commerce réci-

» proque de bienfaits, tous les peuples de la
 » terre, pauvres ou riches, barbares ou civilisés.
 » Si nous ne trouvons dans les Gaules rien d'utile
 » à l'Égypte, ou si nous perdons, par quelque
 » accident, les fruits de notre voyage, il nous en
 » restera un que ni la mort, ni les tempêtes ne
 » sauroient nous enlever; ce sera le plaisir d'avoir
 » fait du bien.»

Ce discours éclaira tout-à-coup mon esprit
 d'une lumière divine. J'embrassai Céphas, les
 larmes aux yeux. » Partons, lui dis-je; allons,
 » faire du bien aux hommes; allons imiter les
 » Dieux! »

Mon père approuva notre projet; et comme je
 prenois congé de lui, il me dit en me serrant
 dans ses bras: » mon fils, vous allez entreprendre
 » la chose la plus difficile qu'il y ait au monde,
 » puisque vous allez travailler au bonheur des
 » hommes: Mais si vous pouvez y trouver le votre,
 » soyez bien sûr que vous ferez le mien. »

Après avoir fait nos adieux, Céphas et moi,
 nous nous embarquâmes à Canope, sur un vais-
 seau Phénicien qui alloit chercher des pelletries
 dans les Gaules, et de l'étain dans les îles Britan-
 niques. Nous emportâmes avec nous des toiles de
 lin, des modèles de chariots, de charues et de
 divers métiers; des cruches de vin, des instrumens
 de musique, des graines de toute espèce, entre
 autres, celle du chanvre et du lin. Nous fîmes
 attacher dans des caisses, autour de la poupe du

vaisseau, sur son pont et jusque dans ses cordages, des ceps de vigne qui étoient en fleur et des arbres fruitiers de plusieurs sortes. Ou auroit pris notre vaisseau, couvert de pampres et de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes.

Nous mouillâmes d'abord sur les côtes de l'île de Crète, pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus grande quantité de végétaux que l'Égypte, dont elle est voisine, par la variété de ses températures, qui s'étendent depuis les sables chauds de ses rivages, jusqu'au pied des neiges qui couvrent le mont Ida, dont le sommet se perd dans les nues. Mais ce qui doit être encore bien plus cher à ses habitans, elle est gouvernée par les sages lois de Minos.

Un vent favorable nous poussa ensuite de la Crète à la hauteur de Mélite (4). C'est une petite île dont les collines de pierre blanche paroissent de loin sur la mer, comme des toiles tendues au soleil. Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, que l'on y conserve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autre secours : cette île manque de tout, quoique par sa situation entre la Sicile et l'Afrique, et par la vaste étendue de son port qui se partage en plusieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique et même d'Asie. Ses habitans ne vivent que

de brigandages. Nous leur fîmes présent de graines de melon et de celles du xylon (5). C'est une herbe qui se plaît dans les lieux les plus arides, et dont la bourre sert à faire des toiles très-blanches et très-légères. Quoique Mélite, qui n'est qu'un rocher, ne produise presque rien pour la subsistance des hommes et des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne (6), une quantité prodigieuse de caille qui s'y reposent en passant d'Europe en Afrique. C'est un spectacle curieux de les voir, toutes pesantes qu'elles sont, traverser la mer en nombre presque infini. Elles attendent que le vent du nord souffle; et dressant en l'air une de leurs ailes, comme une voile, et battant de l'autre comme d'une rame, elles rasent les flots, de leurs croupions chargés de graisse. Quand elles arrivent dans l'île, elles sont si fatiguées, qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramasser dans un jour, plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous poussèrent jusqu'aux îles d'Enosis (7), qui sont à l'extrémité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires, et nous obligèrent de mouiller. Ces îles sont des écueils sablonneux, qui ne produisent rien; mais par une merveille de la providence des Dieux, qui dans les lieux les plus stériles, sait nourrir les hommes de mille manières différentes, elle a donné des thons à ses sables, comme

elle a donné des cailles au rocher de Méline. Au printemps, les thons qui entrent dans l'Océan dans la Méditerranée, passent en si grande quantité entre la Sardaigne et les îles d'Enosis, que leurs habitans sont occupés nuit et jour à les pêcher, à les saller et à en tirer de l'huile. J'ai vu, sur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poissons, plus haut que cette maison. Mais ce présent de la nature ne rend pas les insulaires plus riches. Ils pêchent pour le profit des habitans de la Sardaigne. Ainsi nous ne vîmes que des esclaves aux îles d'Enosis, et des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait présent aux habitans d'Enosis de quelques ceps de vigne, et en avoir reçu de jeunes plans de châtaigniers qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une grosseur considérable.

Pendant le voyage, Céphas me faisoit remarquer les aspects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune semblable en qualité et en forme, afin que diverses plantes et divers animaux pussent trouver dans le même climat, des températures différentes. Quand nous n'apercevions que le ciel et l'eau, il me faisoit observer les hommes. Il me disoit : « Voyez ces gens de mer, » comme ils sont robustes ! Vous les prendriez » pour des Tritons. L'exercice du corps est l'aliment de la santé (8). Il dissipe une infinité de » maladies et de passions qui naissent dans le re-

» pos des villes. Les Dieux ont planté la vie hu-
 » maine comme les chênes de mon pays. Plus ils
 » sont battus des vents, plus ils sont vigoureux.
 » La mer, me disoit-il encore, est une école de
 » toutes les vertus. On y vit dans des privations
 » et dans des dangers de toute espèce. On est
 » forcé d'y être courageux, sobre, chaste; pru-
 » dent, patient, vigilant, religieux. » Mais, lui
 répondis-je, pourquoi la plupart de nos compa-
 gnons de voyage n'ont-ils aucune de ces qualités-
 là? Ils sont presque tous intempérans, violens,
 impies, louant ou blâmant sans discernement
 tout ce qu'ils voient faire.

» Ce n'est point la mer qui les a corrompus,
 » reprit Céphas. Ils y ont apporté leurs pas-
 » sions de la terre. C'est l'amour des richesses,
 » la paresse, le desir de se livrer à toutes sortes
 » de désordres quand il sont à terre, qui déter-
 » minent un grand nombre d'hommes à voyager
 » sur la mer pour s'enrichir; et comme ils ne
 » trouve qu'avec beaucoup de peine les moyens
 » de se satisfaire sur cet élément, vous les voyez
 » toujours inquiets, sombres et impatiens, parce
 » qu'il n'y a rien de si mauvaise humeur que le
 » vice, quand il se trouve dans le chemin de la
 » vertu. Un vaisseau est le creuset où s'éprouvent
 » les qualités morales. Le méchant y empire, et
 » le bon y devient meilleur. Mais la vertu tire
 » parti de tout. Profitez de leurs défauts. Vous
 » apprendrez ici à mépriser également l'injure

» et les vains applaudissemens , à mettre votre
 » contentement en vous-même et à ne prendre
 » que les Dieux pour témoins de vos actions.
 » Celui qui veut faire du bien aux hommes , doit
 » s'exercer de bonne heure à en recevoir du mal.
 » C'est par les travaux du corps et par l'injustice
 » des hommes , que vous fortifierez à-la-fois
 » votre corps et votre ame. C'est ainsi qu'Hercule
 » a acquis ce courage et cette force prodigieuse
 » qui ont porté sa gloire jusqu'aux astres. »

Je suivois donc , autant que je le pouvois , les conseils de mon ami , malgré mon extrême jeunesse. Je travaillois à lever les lourdes antennes et à manœuvrer les voiles ; mais à la moindre raillerie de mes compagnons , qui se moquoient de mon inexpérience , j'étois tout déconcerté. Il m'étoit plus facile de m'exercer contre les mépris des hommes , tant mon éducation m'avoit déjà rendu sensible à l'opinion d'autrui.

Nous passâmes le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe , et nous vîmes , à droite et à gauche , les deux montagnes Calpé et Abila qui en fortifient l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquèrent pas de nous faire observer que leur nation étoit la première de toutes celles de la terre , qui avoit osé pénétrer dans le vaste Océan , et côtoyer ses rivages jusque sous l'Ourse glacée. Ils mirent sa gloire fort au-dessus de celle d'Hercule , qui avoit planté , disoient-ils , deux colonnes à ce passage , avec cette inscription : ON

NE VA POINT AU-DELA, comme si le terme de ses travaux devoit être celui des courses du genre-humain. Céphas, qui ne négligeoit aucune occasion de rappeler les hommes à la justice, et de rendre hommage à la mémoire des héros, leur disoit : « J'ai toujours oui dire qu'il falloit res-
 » pecter les anciens. Les inventeurs en chaque
 » science sont les plus dignes de louange, parce
 » qu'ils en ouvrent la carrière aux autres
 » hommes. Il est peu difficile ensuite à ceux qui
 » viennent après eux d'aller plus ayant. Un en-
 » fant, monté sur les épaules d'un grand
 » homme, voit plus loin que celui qui le porte. »
 Mais Céphas leur parloit en vain : ils ne daignèrent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmène. Pour nous, nous vénéraâmes les rivages de l'Espagne, où il avoit tué Gérion à trois corps; nous couronnâmes nos têtes de branches de peupliers, et nous versâmes, en son honneur, du vin de Thasos dans les flots.

Bientôt nous découvriâmes les profondes et verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule Celtique. C'est un fils d'Hercule, appelé Galatès, qui donna à ses habitans le surnom de Galates, ou de Gaulois. Sa mère, fille d'un roi des Celtes, étoit d'une grandeur prodigieuse. Elle dédaignoit de prendre un mari parmi les sujets de son père; mais quand Hercule passa dans les Gaules, après la défaite de Gérion, elle ne put refuser son cœur et sa main au vainqueur d'un tyran.

Z ij

Nous entrâmes ensuite dans le canal qui sépare la Gaule des îles britanniques, et en peu de jours, nous parvînmes à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout temps des flots azurés de la mer.

J'étois au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étoient frais et couverts de feuilles. Plusieurs d'entr'eux, entr'autres les ceps de vigne, avoient des fruits mûrs. Je pensois au bon accueil qu'alloient nous faire des peuples dénués des principaux biens de la nature, lorsqu'ils nous verroient débarquer sur leurs rivages, avec les plus douces productions de l'Égypte et de la Crète. Les seuls travaux de l'agriculture suffisent pour fixer les peuples errans et vagabonds, et leur ôter le desir de soutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me disois-je, pour policer tous les Gaulois, par les arts que l'agriculture fait naître. Cette seule graine de lin suffit pour les vêtir un jour. Ce cep de vigne est suffisant pour répandre à perpétuité la gaieté et la joie dans leurs festins. Je sentois alors combien les ouvrages de la nature sont supérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci dépérissent dès qu'ils commencent à paroître; les autres, au contraire, portent en eux l'esprit de vie qui les propage. Le temps qui détruit les monumens des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyois, dans une

seule semence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a en Egypte dans les trésors des rois.

Je me livrois à ces divines et humaines spéculations; et dans les transports de ma joie, j'embrassois Céphas, qui m'avoit donné une si juste idée des biens des peuples et de la véritable gloire. Cependant, mon ami remarqua que le pilote se préparoit à remonter la Seine, à l'embouchure de laquelle nous étions alors. La nuit s'approchoit, le vent souffloit de l'occident, et l'horizon étoit fort chargé. Céphas dit au pilote: « Je » vous conseille de ne point entrer dans le fleuve; » mais plutôt de jeter l'ancre dans ce port aimé » d'Amphitrite que vous voyez sur la gauche. » Voici ce que j'ai ouï raconter à ce sujet à nos » anciens.

» La Seine, fille de Bacchus et nymphe de » Cérés, avoit suivi dans les Gaules la déesse des » blés; lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine » par toute la terre. Quand Cérés en mit fin à ses » courses, la Seine la pria de lui donner, en ré- » compense de ses services, ces prairies que vous » voyez là-bas. La déesse y consentit, et accorda » de plus, à la fille de Bacchus, de faire croître » des blés par-tout où elle porteroit ses pas. Elle » laissa donc la Seine sur ses rivagés, et lui donna » pour compagne et pour suivante, la nymphe » Héva, qui devoit veiller près d'elle, de peur » qu'elle ne fut enlevée par quelque Dieu de la

» mer, comme sa fille Proserpine l'avoit été par
 » celui des enfers. Un jour que la Seine s'amusoit
 » à courir sur ces sables en cherchant des co-
 » quilles, et qu'elle fuyoit, en jetant de grands
 » cris, devant les flots de la mer qui, quelque-
 » fois, lui mouilloient la plante des pieds, et
 » quelquefois l'atteignoient jusqu'aux genoux,
 » Héva, sa compagne, aperçut sous les ondes
 » les chevaux blancs, le visage empourpré et la
 » robe bleue de Neptune. Ce Dieu venoit des
 » Orcades après un grand tremblement de terre,
 » et il parcouroit les rivages de l'Océan, exami-
 » nant, avec son trident, si leurs fondemens n'a-
 » voient point été ébranlés. A sa vue, Héva jeta
 » un grand cri, et avertit la Seine, qui s'enfuit
 » aussitôt vers les prairies. Mais le Dieu des mers
 » avoit aperçu la nymphe de Cérés; et, touché
 » de sa bonne grace et de sa légèreté, il poussa
 » sur le rivage ses chevaux marins après elle.
 » Déjà il étoit près de l'atteindre, lorsqu'elle in-
 » voqua Bacchus son père, et Cérés sa maîtresse.
 » L'une et l'autre l'exaucèrent : dans le temps
 » que Neptune tendoit les bras pour la saisir,
 » tout le corps de la Seine se fondit en eau; son
 » voile et ses vêtemens verts, que les vents pou-
 » soient devant elle, devinrent des flots couleur
 » d'émeraude; elle fut changée en un fleuve de
 » cette couleur, qui se plaît encore à parcourir
 » les lieux qu'elle a aimés étant nymphe. Ce
 » qu'il y a de plus remarquable, c'est que Nep-

» tune, malgré sa métamorphose, n'a cessé d'en
 » être amoureux, comme on dit que le fleuve
 » Alphée l'est encore en Sicile de la fontaine
 » Aréthuse. Mais si le dieu des mers a conservé
 » son amour pour la Seine, la Seine garde en-
 » core son aversion pour lui. Deux fois par jour,
 » il la poursuit avec de grands mugissemens; et,
 » chaque fois, la Seine s'enfuit dans les prairies
 » en remontant vers sa source, contre le cours
 » naturel des fleuves. En tout temps, elle sépare
 » ses eaux vertes des eaux azurées de Neptune.

» Héva mourut de regret de la perte de sa
 » maîtresse. Mais les Néréides, pour la recom-
 » penser de sa fidélité, lui élevèrent sur le ri-
 » vage un tombeau de pierres blanches et noires,
 » qu'on apperçoit de fort loin. Par un art céleste,
 » elles y enfermèrent même un écho, afin qu'Héva,
 » après sa mort, prévint par l'ouïe et par la vue
 » les marins des dangers de la terre, comme,
 » pendant sa vie, elle avoit averti la nymphe
 » de Cérés des dangers de la mer vous voyez
 » d'ici son tombeau. C'est cette montagne es-
 » carpée, formée de couches funébres de
 » pierres blanches et noires. Elle porte tou-
 » jours le nom de Héva, (9). Vous voyez, à ces
 » amas de cailloux, dont sa base est couverte, les
 » efforts de Neptune irrité pour en ronger les
 » fondemens; et vous pouvez entendre d'ici les
 » mugissemens de la montagne qui avertit les
 » gens de mer de prendre garde à eux. Pour
 » Amphitrite, touchée du malheur de la Seine et

» de l'infidélité de Neptune, elle pria les Né-
 » réides de creuser cette petite baie que vous
 » voyez sur votre gauche, à l'embouchure du
 » fleuve, et elle voulut qu'elle fût en tout temps
 » un havre assuré contre les fureurs de son époux.
 » Entrez-y donc maintenant, si vous m'en croyez,
 » pendant qu'il fait jour. Je puis vous certifier
 » que j'ai vu souvent le Dieu des mers poursuivre
 » la Seine bien avant dans les campagnes, et ren-
 » verser tout ce qui se rencontroit sur son pas-
 » sage. Gardez-vous donc de vous trouver sur
 » le chemin d'un Dieu que l'amour met en
 » fureur. »

» Il faut, répondit le pilote à Céphas, que
 » vous me preniez pour un homme bien stupide,
 » de me faire de pareils contes à mon âge. Il y a
 » quarante ans que je navigue. J'ai mouillé de
 » nuit et de jour dans la Tamise, pleine d'écueils,
 » et dans le Tage, qui est si rapide : j'ai vu les
 » cataractes du Nil, qui font un bruit affreux;
 » et jamais je n'ai vu, ni ouï rien dire de sem-
 » blable à ce que vous venez de me raconter. Je
 » ne serai pas assez fou de m'arrêter ici à l'ancre,
 » tandis que le vent est favorable pour remonter
 » le fleuve. Je passerai la nuit dans son canal, et
 » j'y dormirai bien profondément. »

Il dit, et de concert avec les matelots, il fit une
 huée comme les hommes présomptueux et igno-
 rans ont coutume de faire, quand on leur donne
 des avis dont ils ne comprennent pas les sens.

Céphas alors s'approcha de moi, et me demanda si je savois nager. Non, lui répondis-je. J'ai appris en Égypte tout ce qui pouvoit me faire honneur parmi les hommes, et presque rien de ce qui pouvoit m'être utile à moi-même. Il me dit : „ ne nous quittons pas, tenons nous près de „ ce banc de rameurs, et mettons toute notre „ confiance dans les Dieux. „

Cependant, le vaisseau poussé par le vent, et sans doute aussi par la vengeance d'Hercule, entra dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de sable, qui sont à son embouchure; ensuite, nous étant engagés dans son canal, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une vaste forêt; qui s'étendoit jusque sur ses rivages. Nous n'appercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation, que quelques fumées qui s'élevoient çà et là au-dessus des arbres. Nous voguâmes ainsi jusqu'à ce que la nuit, nous empêchant de rien distinguer, le pilote laissa tomber l'ancre.

Le vaisseau, chassé d'un côté par un vent frais, et de l'autre, par le cours du fleuve, vint en travers dans le canal. Mais, malgré cette position dangereuse, nos matelots se mirent à boire et à se réjouir, se croyant à l'abri de tout danger, parce qu'ils se voyoient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent ensuite se coucher, sans qu'il en restât un seul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions restés sur le pont, Céphas et moi, assis sur un banc de rameurs. Nous bannissions le sommeil de nos yeux, en nous entretenant du spectacle majestueux des astres qui rouloient sur nos têtes. Déjà la constellation de l'Ourse étoit au milieu de son cours, lorsque nous entendîmes au loin un bruit sourd, mugissant, semblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvoit être. J'aperçus (10), à la blancheur de son écume, une montagne d'eau qui venoit à nous du côté de la mer, en se roulant sur elle-même. Elle occupoit toute la largeur du fleuve, et surmontant ses rivages à droite et à gauche, elle se brisoit avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt: Dans l'instant, elle fut sur notre vaisseau; et, le rencontrant en travers, elle le coucha sur le côté: ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une seconde vague, encore plus élevée que la première, fit tourner le vaisseau tout-à-fait. Je me souviens qu'alors j'entendis sortir une multitude de cris sourds et étouffés de cette carène renversée; mais voulant appeler moi-même mon ami à mon secours, ma bouche se remplit d'eau salée, mes oreilles bourdonnèrent, je me sentis emporté avec une extrême rapidité; et, bientôt après, je perdis toute connoissance.

Jene sais combien de temps je restai dans l'eau; mais quand je revins à moi, j'aperçus vers l'oc-

cident, l'arc d'Iris dans les cieux ; et du côté de l'orient , les premiers feux de l'aurore , qui colo- roient les nuages d'argent et de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi vêtues de paux , m'entouroient. Les unes me présen- toient des liqueurs dans des coquilles , d'autres m'essuyoient avec des mousses , d'autres me sou- tenoient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles , leurs yeux bleus , et je ne sais quoi de céleste que la pitié met sur le visage des femmes , me firent croire que j'étois dans les cieux , et que j'étois servi par les Heures qui en ouvrent chaque jours les portes aux mal- heureux mortels. Le premier mouvement de mon cœur fut de vous chercher , et le second fut de vous demander , ô Céphas ! Je ne me serois pas cru heureux , même dans l'Olympe , si vous eussiez manqué à mon bonheur. Mais mon illusion se dissipa , lorsque j entendis ces jeunes filles pro- noncer de leurs bouches de rose, un langage in- connu et barbare. Je me rappellai alors peu-à- peu les circonstances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher ; mais je ne savois où vous retrouver. J'errois aux environs au milieu des bois. J'ignorois si le fleuve où nous avions fait naufrage , étoit près ou loin , à ma droite ou à ma gauche ; et pour surcroît d'embarras , je ne pouvois interroger personne sur sa position.

Après y avoir un peu réfléchi , je remarquai que les herbes étoient humides et le feuillage

des arbres d'un vert brillant, d'où je conclus qu'il avoit plu abondamment la nuit précédente. Je me confirmai dans cette idée, à la vue de l'eau qui couloit encore en torrens jaunes le long des chemins. Je pensai que ces eaux devoient se jeter dans quelque ruisseau, et le ruisseau dans le fleuve. J'allois suivre ces indications, lorsque des hommes sortis d'une cabane voisine, me forcèrent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'aperçus alors que je n'étois plus libre, et que j'étois esclave chez des peuples où je m'étois flatté d'être honoré comme un Dieu.

J'en atteste Jupiter, ô Céphas ! le déplaisir d'avoir fait naufrage au port, de me voir réduit en servitude par ceux que j'étois venu servir de si loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvois me faire entendre de personne, loin du doux pays de l'Égypte et de mes parens, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelois la sagesse de vos conseils ; votre confiance dans les Dieux, dont vous me faisiez sentir la providence au milieu même des plus grands maux ; vos observations sur les ouvrages de la nature, qui la remplissoient pour moi de vie et de bienveillance ; le calme où vous saviez tenir toutes mes passions : et je sentoís par les nuages qui s'élevoient dans mon cœur, que j'avois perdu en vous le premier des biens, et qu'un ami sage est le plus grand présent que la bonté des Dieux puisse accorder à un homme.

Je

Je ne pensois donc qu'au moyen de vous retrouver , et je me flattois d'y réussir en m'enfuyant au milieu de la nuit , si je pouvois seulement me rendre au bord de la mer. Je savois bien que je ne pouvois pas en être fort éloigné ; mais j'ignorois de quel côté elle étoit. Il n'y avoit point aux environs de hauteur d'où je pusse la découvrir. Quelquefois , je montois au sommet des plus grands arbres , mais je n'appercevois que la surface de la forêts qui s'étendoit jusqu'à l'horizon. Souvent , j'étois attentif au vol des oiseaux , pour voir si je n'appercevrais pas quelque oiseau de marine , venant à terre faire son nid dans la forêt , ou quelque pigeon sauvage allant picoter le sel sur les bords de la mer. J'aurois préféré mille fois d'entendre les cris perçans des mauves , lorsqu'elles viennent dans les tempêtes se réfugier sur les rochers , aux doux chant des rouge-gorges qui annonçoient déjà dans les feuilles jaunies des bois , la fin des beaux jours.

Unë nuit que j'étois couché , je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer lorsqu'ils se brisent sur ses rivages ; il me sembla même que je distinguois le tumulte des eaux de la Seine poursuivie par Neptune. Leurs mugissemens qui m'avoient transi d'horreur , me comblèrent alors de joie. Je me levai : je sortis de la cabane , et je prêtai une oreille attentive ; mais bientôt , des rumeurs qui venoient de diverses parties de l'horizon , confondirent tous mes juge-

mens, et je reconnus que c'étoient les murmures des vents qui agitoient au loin les feuillages des chênes et des hêtres.

Quelquefois j'essayois de faire entendre aux sauvages de ma cabane, que j'avois perdu un ami. Je mettois la main sûr mes yeux, sur ma bouche et sur mon cœur; je leur montrois l'horizon; je levois au ciel mes mains jointes, et je versois des larmes. Ils comprenoient ce langage muet de ma douleur, car ils pleuroient avec moi; mais par une contradiction dont je ne pouvois me rendre raison, ils redoubloient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les instruire de mon sort et de les y rendre sensibles. Ils s'empressoient eux-mêmes de m'enseigner les noms des objets que je leur montrois. L'esclavage est fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différoit en rien de celle de mes maîtres. Tout étoit commun entre nous, les vivres, le toit, et la terre sur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avoient même des égards pour ma jeunesse, et ils ne me donnoient à supporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de temps, je parvins à converser avec eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement et de leur caractère.

Les Gaules sont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes sont gouvernées

par des rois, d'autres par des chefs appelés Iarles; mais soumises toutes au pouvoir des Druides, qui les réunissent sous une même religion, et les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les divisent. Les Druides ont persuadé à ces nations, qu'elles descendoient de Pluton, Dieu des enfers, qu'ils appellent Hæder, ou l'Aveugle. C'est pourquoi les Gaulois comptent par nuits et non point par jours, et ils comptent les heures du jour du milieu de la nuit, contre la coutume de tous les peuples. Ils adorent plusieurs autres Dieux aussi terribles que Hæder, tels que Niorder, le maître des vents, qui brise les vaisseaux sur leurs côtes, afin, disent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainsi ils croient que tout vaisseau qui périt sur leurs rivages, leur est envoyé par Niorder. Ils ont de plus, Thor ou Theutadès, le Dieu de la guerre, armé d'une massue qu'il lance du haut des airs; ils lui donnent des gants de fer et un baudrier qui redouble sa fureur quand il en est ceint. Tir, aussi cruel; le taciturne Vidar, qui porte des souliers fort épais, avec lesquels il peut marcher dans l'air et sur l'eau sans faire du bruit; Hemdal à la dent d'or; qui voit le jour et la nuit: il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît; Ouller, le Dieu de la glace, chaussé de patins; Loke, qui eut trois enfans de la géante Angherbode, la messagère de

A a ij

douleur; savoir, le loup Fenris, le serpent de Midgard, et l'impitoyable Héla. Héla est la mort. Ils disent que son palais est la misère, sa table la famine, sa porte le précipice, son vestibule la langueur, son lit la consommation. Ils ont encore plusieurs autres Dieux, dont les exploits sont aussi féroces que les noms; Hériar, Riffindi, Svidur, Svidrer, Salsk, qui veulent dire, le Guerrier, le Bruyant, l'Exterminateur, l'Incendiaire, le Père du Carnage. Les Druides honorent ces divinités (11) avec des cérémonies lugubres, des chants lamentables, et des sacrifices humains. Ce culte affreux leur donne tant de pouvoir sur les esprits effrayés des Gaulois, qu'ils président à tous leurs conseils, et décident de toutes leurs affaires. Si quelqu'un s'oppose à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs mystères (12); et, dès ce moment, il est abandonné de tout le monde, même de sa femme et de ses enfans. Mais il est rare qu'on ose leur résister; car ils se chargent seuls de l'éducation de la jeunesse, afin de lui imprimer de bonne heure, et d'une manière inaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux Iarles ou nobles, ils ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux. Ceux qui vivent sous des rois, leur payent la moitié du tribut qu'ils lèvent sur les peuples. D'autres les gouvernent entièrement à leur profit. Les plus riches donnent des festins aux plus pauvres de

leur classe , qui les accompagnent à la guetre et font vœu de mourir avec eux. Ils sont très-braves. S'ils rencontrent à la chasse un ours, le principal d'entre eux met bas ses flèches, attaque seul l'animal, et le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maison , ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber sur eux les solives enflammées. D'autres, sur le bord de la mer, s'opposent, la lance ou l'épée à la main, aux vagues qui brisent sur le rivage. Ils mettent la valeur à résister, non-seulement aux ennemis et aux bêtes féroces, mais même aux élémens. La valeur leur tient lieu de justice. Ils ne décident leurs différends que par les armes, et regardent la raison comme la ressource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux classes de citoyens, dont l'une emploie la ruse et l'autre la force, pour se faire craindre, se balancent entre elles ; mais elles se réunissent pour tyranniser le peuple, qu'elles traitent avec un souverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il semble que cette nation n'est faite que pour ses prêtres et pour ses grands. Au lieu d'être consolée par les uns et protégée par les autres, comme la justice le requiert, les Druides ne l'effrayent que pour que les Iarles l'oppriment.

On ne trouveroit cependant nulle part des hommes qui aient de meilleures qualités que les Gaulois. Ils sont fort ingénieux, et ils excellent

A a iij

dans plusieurs genres d'industrie, qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain des plaques de fer (13), avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des plaques d'argent. Ils assemblent des pièces de bois avec une si grande justesse, qu'ils en forment des vases capables de contenir toutes sortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils savent y faire bouillir de l'eau sans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu, et les jettent dans l'eau contenue dans le vase de bois, jusqu'à ce qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils savent encore allumer du feu sans se servir d'acier ni de caillou, en frottant ensemble du bois de lierre et de laurier. Les qualités de leur cœur surpassent encore celles de leur esprit. Ils sont très-hospitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfans avec tant de passion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils se contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances. Il résulte de cette conduite, qu'en tout temps la plus tendre affection unit tous les membres de leurs familles, et que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand respect, les conseils des vieillards.

Cependant, ce peuple seroit bientôt détruit par la tyrannie de ses chefs, s'il ne leur opposoit leurs propres passions. Quand il arrive des querelles parmi les nobles, il est si persuadé que c'est aux armes à les décider, et que la raison n'y peut

rien, qu'il les force, pour mériter son estime, de se battre jusqu'à la mort. Ce préjugé populaire détruit beaucoup d'Iarles. D'un autre côté, il est si convaincu des choses terribles que les Druides racontent de leurs Dieux, et la peur, comme c'est l'ordinaire, lui fait ajouter à leurs traditions des circonstances si effrayantes, que ses prêtres bien souvent tremblent plus que lui devant les idoles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. J'ai bien reconnu parmi eux la vérité de cette maxime de nos livres sacrés, qui dit que Jupiter a voulu que le mal que l'on fait aux hommes, rejaillît sept fois sur son auteur, afin que personne ne pût trouver son bonheur dans le malheur d'autrui.

Il y a ça et là, parmi quelques peuples des Gaules, des Rois qui fortifient leur autorité, en prenant la défense des plus foibles; mais ce qui préserve la nation de sa ruine totale, ce sont les femmes. Également opprimées par les loix des Druides et par les mœurs féroces des Iarles, elles sont réduites au plus dur esclavage. Elles sont chargées des offices les plus pénibles, comme de labourer la terre, d'aller dans les bois chercher le gibier des chasseurs, de porter les bagages des hommes dans les voyages. Elles sont, de plus, assujetties toute leur vie à obéir à leurs propres enfans. Chaque mari a droit de vie et de mort sur la sienne; et lorsqu'il meurt, si on soupçonne sa mort de n'être pas naturelle, on donne la question à sa femme; si elle s'avoue coupable par la vio-

lence des tourmens, on la condamne au fest (14).

Ce sexe malheureux triomphe de ses tyrans, par leurs propres opinions. Comme c'est la vanité qui les domine, les femmes les tournent en ridicule. Une simple chanson leur suffit pour détruire le résultat des assemblées les plus graves. Le peuple, et sur-tout les jeunes gens, toujours prêts à les servir, font courir cette chanson par les bourgs et les hameaux. On la chante le jour et la nuit. Celui qui en est le sujet, quel qu'il soit, n'ose plus se montrer. Delà, il arrive que les femmes, si foibles en particulier, jouissent en général du plus grand pouvoir. Soit crainte du ridicule, soit expérience des lumières des femmes, les chefs n'entreprennent rien sans les consulter. Elles décident de la paix et de la guerre. Comme elles sont forcées par les maux de la société de renoncer à ses opinions, et de se réfugier entre les bras de la nature, elles ne sont ni aveuglées, ni endurcies par les préjugés des hommes. Delà vient qu'elles voient plus sainement qu'eux dans les affaires publiques, et prévoient avec beaucoup de justesse, les événemens futurs. Le peuple dont elles soulagent les maux, frappé de leur trouver souvent plus de discernement qu'à ses chefs, sans en pénétrer les causes, se plaît à leur attribuer quelque chose de divin (15).

¶ Ainsi les Gaulois passent successivement et rapidement de la tristesse à la crainte, et de la crainte

à la joie. Les Druides les épouvantent; les Tarles les maltraitent; les femmes les font rire, chanter et danser. Leur religion, leurs lois et leurs mœurs étant sans cesse en contradiction, ils vivent dans une inconstance perpétuelle, qui fait leur caractère principal. Voilà encore pourquoi ils sont très-curieux de nouvelles, et de savoir ce qui se passe chez les étrangers. C'est par cette raison, qu'on en trouve beaucoup hors de leur patrie, dont ils aiment à sortir comme tous les hommes qui y sont malheureux.

Ils méprisent les laboureurs, et ils négligent par conséquent l'agriculture, qui est la base de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivoient que les grains qui peuvent croître dans le cours d'un été, comme les fèves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le seigle et l'orge. On n'y trouvoit que bien peu de froment. Cependant, la terre y est très-féconde en productions naturelles. Il y a beaucoup de pâturages excellens le long des rivières. Les forêts y sont élevées et remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers sauvages. Comme ils manquent souvent de vivres, ils m'employoient à en chercher dans les champs et dans les bois. Je trouvois, dans les prairies, des gousses d'ail, des racines de daucus et de filipendule. Je revenois, quelquefois, tout chargé de baies de mirtilles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avois cueillies dans la forêt. Ils faisoient cuire ces fruits,

dont la plupart ne peuvent se manger crus , tant ils sont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produisent d'un goût excellent. J'y ai souvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur si éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

Voici ce qu'il raconte au sujet de ces pommiers, qui y croissent en abondance et de la plus grande beauté. Ils disent que la belle Thétis, qu'ils appellent Friga, jalouse de ce qu'à ses propres noces, Vénus, qu'ils appellent Siofne, eût remporté la pomme qui étoit le prix de la beauté, sans qu'on l'eût mise seulement dans la concurrence des trois Déeses, résolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, descendue sur cette partie du rivage des Gaules, y cherchoit des perles pour sa parure, et des coquillages appelés manches de couteau, pour son fils Sifionne (16), un triton lui déroba sa pomme, qu'elle avoit mise sur un rocher, et la porta à la déesse des mers. Aussitôt Thétis en sema les pepins dans les campagnes voisines, pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance et de son triomphe. Voilà, disent les Gaulois Celtiques, la cause du grand nombre de pommiers qui croissent dans leur pays, et de la beauté singulière de leurs filles (17).

L'hiver vint, et je ne saurois vous exprimer quel fut mon étonnement, lorsque je vis, pour la première fois de ma vie, le ciel se dissoudre en plumes blanches, comme celles des oiseaux,

l'eau des fontaines se changer en pierre, et les arbres se dépouiller entièrement de leurs feuillages. Je n'avois jamais rien vu de semblable en Egypte. Je crus que les Gaulois ne tarderoient pas à mourir, comme les plantes et les élémens de leur pays; et sans doute la rigueur de l'air n'auroit pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avoient pris le plus grand soin de me vêtir de fourrures. Mais qu'il est aisé à un homme sans expérience de se tromper! Je ne connoissois pas les ressources de la nature pour chaque saison, comme pour chaque climat. L'hiver est pour ces peuples septentrionaux le temps des festins et de l'abondance. Les oiseaux de rivière, les élans, les turreaux sauvages, les lièvres, les cerfs, les sangliers abondent alors dans les forêts, et s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuses. Je ne fus pas moins surpris, quand je vis le printemps revenir, et étaler, dans ces lieux désolés, une magnificence que je ne lui avois jamais vue sur les bords même du Nil. Les rubus, les framboises, les églantiers, les fraisi-ers; les primevères, les violettes et beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Egypte, bordoient les lisières verdoyantes des forêts. Quelques-unes, comme les chèvrefeuilles, grimpoient sur les troncs des chênes, et suspendoient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les rochers, les montagnes, les bois, tout

étoit revêtu d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Un si touchant spectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me disois-je, si parmi tant de plantes j'en voyois s'élever une seule de celles que j'ai apportées de l'Egypte ! Ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappelleroit ma patrie pendant ma vie ; en mourant, je choisirois près d'elle mon tombeau : elle apprendroit un jour à Céphas où reposent les os de son ami, et aux Gaulois, le nom et les voyages d'Amasis.

Un jour, pendant que je cherchois à dissiper ma mélancolie, en voyant danser de jeunes filles sur l'herbe nouvelle, une d'entre elles quitta la troupe des danses, et s'en vint pleurer sur moi ; puis, tout-à-coup, elle se joignit à ses compagnes, et continua de danser en jouant et folâtrant avec elles. Je pris ce passage subit de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconstance naturelle à ce peuple, et je ne m'en mettois pas beaucoup en peine, lorsque je vis sortir de la forêt un vieillard à barbe rousse, revêtu d'une robe de peau de belette. Il portoit à sa main une branche de gui, et à sa ceinture un couteau de caillou. Il étoit suivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, et tenant dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des cornes de bœufs, et d'autres instrumens de leur musique barbare.

Dès

Dès que ce vieillard parut, toutes les danses cessèrent, tous les visages s'attristèrent, et tout le monde s'éloigna de moi. Mon maître même et sa famille, se retirèrent dans leur cabane. Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me passa une corde de cuir autour du cou; et ses satellites me forçant de le suivre, ils m'entraînèrent tout éperdu comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduisirent à travers la forêt jusqu'aux bords de la Seine: là, leur chef m'arrosa de l'eau du fleuve; ensuite, il me fit entrer dans un grand bateau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute sa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours en gardant un profond silence. Le neuvième, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquèrent vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, et ils me conduisirent dans une grande cabane sans fenêtres, qui étoit éclairée par des torches de sapin. Ils m'attachèrent au milieu de la cabane à un poteau; et ces jeunes gens, qui me gardoient jour et nuit, armés de haches de caillou, ne cessoient de sauter autour de moi, en soufflant de toutes leurs forces dans leurs cornes de bœufs et leurs sifres de fer. Ils accompagnoient leur affreuse musique de ces horribles paroles, qu'ils chantoient en chœur:

« O Niorder! ô Riffindi! ô Soidrer! ô Héla! ô Héla! Dieux du carnage et des tempêtes, nous vous apportons de la chair. Recevez le sang de

Tome IV.

B h

» cette victime , de cet enfant de la mort. O
 » Niorder ! ô Riflindi ! ô Svidrer ! ô Héla ! ô
 » Héla ! »

En prononçant ces mots épouvantables , ils avoient les yeux tournés dans la tête et la bouche écumante. Enfin , ces fanatiques accablés de lassitude , s'endormirent , à l'exception de l'un d'entre eux , appelé Omfi. Ce nom , dans la langue celtique , veut dire Bienfaisant. Omfi , touché de pitié , s'approcha de moi : « Jeune infortuné ,
 ,, me dit-il , une guerre cruelle s'est élevée entre
 ,, les peuples de la Grande-Bretagne et ceux des
 ,, Gaules. Les Bretons prétendent être les maî-
 ,, tres de la mer qui nous épargne de leur île. Nous
 ,, avons déjà perdu contre eux deux batailles
 ,, navales. Le collège des Druides de Chartres a
 ,, décidé qu'il falloit des victimes humaines pour
 ,, se rendre favorable Mars , dont le temple est
 ,, près d'ici. Le chef des Druides , qui a des es-
 ,, pions par toutes les Gaules , a appris que la
 ,, tempête t'avoit jeté sur nos côtes : il a été te
 ,, chercher lui-même. Il est vieux et sans pitié.
 ,, Il porte les noms de deux de nos Dieux les
 ,, plus redoutables. Il s'appelle Tor - Tir (18).
 ,, Mets donc ta confiance dans les Dieux de ton
 ,, pays , car ceux des Gaules demandent ton
 ,, sang. ,,

Il me fut impossible de répondre à Omfi , tant j'étois saisi de frayeur. Je le remerciai seulement en inclinant la tête ; et , aussitôt , il s'éloigna

de moi , de peur d'être aperçu de ses compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raison qui avoit obligé les Gaulois qui m'avoient fait esclave , de m'empêcher de m'écarter de leur demeure ; ils craignoient que je tombasse entre les mains des Druides ; mais je n'avois pu vaincre ma fatale destinée. Ma perte maintenant me paroissoit si certaine , que je ne croyois pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon sang. Je ne me rappelois plus , ô Céphas , ce que vous m'aviez dit tant de fois , que les Dieux n'abandonnent jamais l'innocence. Je ne me ressouvenois plus même qu'ils m'avoient sauvé du naufrage. Le danger présent fait oublier les délivrances passées. Quelqufois , je pensois qu'ils ne m'avoient préservé des flots que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant , j'adressois mes prières à Jupiter , et je goûtois une sorte de repos à m'abandonner à cette Providence infinie qui gouverne l'univers , lorsque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout-à-coup , et une troupe nombreuse de prêtres entra , ayant Tor-Tir à leur tête , tenant toujours à sa main une branche de gui de chêne. Aussitôt , la jeunesse barbare qui m'entouroit , se réveilla , et recommença ses chansons et ses danses funèbres. Tor-Tir vint à moi ; il me posa sur la tête une couronne d'if , et une poignée de farine de

B b ij

fèves ; ensuite, il me mit un bâillon dans la bouche ; et m'ayant délié de mon poteau ; il m'attacha les mains derrière le dos. Alors, tout son cortège se mit en marche au bruit de ses lugubres instrumens, et deux Druides, me soutenant par les bras, me conduisirent au lieu du sacrifice.

Ici Tirtée, s'apercevant que le fuseau de Cyanée lui échappoit des mains, et qu'elle pâlissoit, lui dit : “ Ma fille, il est temps de vous aller reposer. Songez que vous devez vous lever demain avant l'aurore, pour aller à la fête du mont Lycée, où vous devez offrir, avec vos compagnes, les dons des bergers sur les autels de Jupiter. ” Cyanée toute tremblante, lui répondit : “ Mon père, j'ai tout pour la fête de demain. Les couronnes de fleurs, les gâteaux de froment, les vases de lait, tout est prêt. Mais il n'est pas tard : la lune n'éclaire pas le fond du vallon ; les coqs n'ont pas encore chanté ; il n'est pas minuit. Permettez-moi, je vous en supplie, de rester jusqu'à la fin de cette histoire. Mon père, je suis auprès de vous ; je n'aurai pas peur. ”

Tirtée regarda sa fille en souriant ; et s'excusant à Amasis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous sortîmes de la cabane, reprit Amasis, au milieu d'une nuit obscure, à la lueur esfumée des torches de sapin. Nous traversâmes d'abord

un vaste champ de pierres, où l'on voyoit çà et là des squelettes de chevaux et de chiens fichés sur des pieux. De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une grande caverne, creusée dans le flanc d'un rocher tout blanc (19). Des caillots d'un sang noir répandu aux environs, exhaloient une odeur infecte, et annonçoient que c'étoit le temple de Mars. Dans l'intérieur de cet affreux repaire, étoient rangés le long des murs, des têtes et des ossemens humains; et au milieu, sur une pièce de roc, s'élevoit jusqu'à la voûte une statue de fer, représentant le Dieu Mars. Elle étoit si difforme, qu'elle ressembloit plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au Dieu de la guerre. On y distinguoit cependant sa massue hérissée de pointes, ses gants de têtes de clou, et son horrible baudrier où étoit figurée la mort. A ses pieds, étoit assis le roi du pays, ayant autour de lui les principaux de l'Etat. Une foule immense de peuple répandue au-dedans et au-dehors de la caverne, gardoit un morne silence, saisie de respect, de religion et d'effroi.

Tor-Tir leur adressant la parole à tous, leur dit : « O roi, et vous Iarles rassemblés pour la
 ,, défense des Gaules, ne croyez pas triompher
 ,, de vos ennemis sans le secours du Dieu des
 ,, batailles. Vos pertes vous ont fait voir ce qu'il
 ,, en coûte de négliger son culte redoutable. Le
 ,, sang donné aux Dieux épargne celui que
 ,, versent les mortels. Les Dieux ne font naître

B b iij

„ les hommes que pour les faire mourir. Oh!
 „ que vous êtes heureux que le choix de la vic-
 „ time ne soit pas tombé sur l'un d'entre vous!
 „ Lorsque je cherchois en moi-même quelle
 „ tête parmi nous leur seroit agréable, prêt à
 „ offrir la mienne pour le bien de la patrie,
 „ Niorder, le Dieu des mers, m'apparut dans les
 „ sombres forêts de Chartres; il étoit tout dé-
 „ gouttant de l'onde marine. Il me dit d'une voix
 „ bruyante comme celle des tempêtes : J'envoie,
 „ pour le salut des Gaules, un étranger sans
 „ parens et sans amis. Je l'ai jeté moi-même sur
 „ les rivages de l'occident. Son sang plaira aux
 „ Dieux infernaux. Ainsi parla Niorder. Nior-
 „ der vous aime, ô enfans de Pluton !

A peine Tor-Tir avoit achevé ces mots ef-
 froyables, qu'un Gaulois, assis auprès du roi,
 s'élança jusqu'à moi; c'étoit Céphas. « O Amasis!
 » ô mon cher Amasis, s'écria-t-il ! O cruels
 » compatriotes ! vous allez immoler un homme
 » venu des bords du Nil pour vous apporter les
 » biens les plus précieux de la Grèce et de
 » l'Égypte ? Vous commencerez donc par moi,
 » qui lui en donnai le premier désir, et qui le tou-
 » chai de pitié pour vous, si cruels envers lui ».

En disant ces mots, il me serroit dans ses bras et
 me baignoit de ses larmes. Pour moi, je pleurois
 et je sanglottois, sans pouvoir lui exprimer autre-
 ment les témoignages de ma joie. Aussi-tôt, la
 caverne retentit de murmures et de gémisse-

mens. Les jeunes Druides pleurèrent et laissèrent tomber de leurs mains les instrumens de mon sacrifice; car la religion se tut, dès que la nature parla. Cependant, personne de l'assemblée n'osoit encore me délivrer des mains des sacrificateurs, lorsque les femmes, se jetant au milieu d'eux, m'arrachèrent mes liens, mon bâillon et ma couronne funèbre. Ainsi ce fut pour la seconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ses bras, me dit : « Quoi! c'est vous, malheureux étranger, que Céphas regrettoit sans cesse! O Dieux ennemis de ma patrie, ne nous envoyez-vous des bienfaiteurs que pour les immoler »! Alors il s'adressa aux chefs des nations, et leur parla, avec tant de force, des droits de l'humanité, que, d'un commun accord, ils jurèrent de ne plus réduire à l'esclavage ceux que les tempêtes jetteroient sur leurs côtes; de ne sacrifier à l'avenir aucun homme innocent, et de n'offrir à Mars que le sang des coupables. Tor-Tir irrité, voulut en vain s'opposer à cette loi : il se retira en menaçant le roi et tous les Gaulois de la vengeance prochaine des Dieux.

Cependant le roi, accompagné de mon ami, me conduisit, au milieu des acclamations du peuple, dans sa ville, située dans l'île voisine. Jusqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avois été si troublé, que je n'avois été capable d'au-

cune réflexions. Chaque espèce de circonstance nouvelle de mon malheur, resserrait mon cœur et obscurcissoit mon esprit. Mais dès que j'eus repris l'usage de mes sens, et que je vins à envisager le péril extrême dont je venois d'échapper, je m'évanouis. Oh! que l'homme est foible dans la joie! Il n'est fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir, à la manière des Gaulois, en m'agitant la tête et en soufflant sur mon visage.

Dès qu'il vit que j'avois recouvré l'usage de mes sens, il me prit les mains dans les siennes, et me dit : « O mon ami, que vous m'avez coûté de
 „ larmes! Dès que les flots de l'Océan, qui ren-
 „ versèrent notre vaisseau, nous eurent séparés,
 „ je me trouvai jeté, je ne sais comment, sur la
 „ rive droite de la Seine. Mon premier soin fut
 „ de vous chercher. J'allumai des feux sur le
 „ rivage; je vous appelai; j'engageai plusieurs
 „ de mes compatriotes, accourus à mes cris, de
 „ visiter dans leurs barques les bords du fleuve,
 „ pour voir s'ils ne vous trouveroient pas: tous
 „ nos soins furent inutiles. Le jour vint, et me
 „ montra notre vaisseau renversé, la carène en
 „ haut, tout près du rivage où j'étois. Jamais il
 „ ne me vint dans la pensée que vous eussiez pu
 „ aborder sur le rivage opposé, dans le Belgium
 „ ma patrie. Ce ne fut que le troisième jour, que
 „ vous croyant péri, je me déterminai à y passer
 „ pour y voir mes parens. La plupart étoient
 „ mort depuis mon absence: ceux qui restoient me

„ comblèrent d'amitiés; mais un frère même ne
 „ dédommage par de la perte d'un ami. Je retour-
 „ nai presque aussitôt de l'autre côté du fleuve. On
 „ y déchargeoit notre malheureux vaisseau, où
 „ rien n'avoit péri, que les hommes. Je cherchois
 „ votre corps sur le rivage de la mer, et je le
 „ redemandois le soir, le matin et au milieu de
 „ la nuit, aux nymphes de l'Océan, afin de VOL⁹
 „ élever un tombeau près de celui d'Héva-
 „ J'aurois passé, je crois, ma vie dans ces vaines
 „ recherches, si le roi qui règne sur les bords de
 „ ce fleuve, informé qu'un phénicien avoit péri
 „ dans ces domaines, n'en avoit réclamé les effets,
 „ qui lui appartenoient suivant les lois des Gaules.
 „ Je fis donc rassembler tout ce que nous avions
 „ rapporté de l'Egypte, jusqu'aux arbres mêmes,
 „ qui n'avoient pas été endommagés par l'eau,
 „ et je me rendis avec ces débris auprès de ce
 „ prince. Bénissons donc la Providence des
 „ Dieux, qui nous a réunis, et qui a rendu vos
 „ maux encore plus utiles à ma patrie, que vos
 „ présens. Si vous n'eussiez pas fait naufrage sur
 „ nos côtes, on n'y eût pas aboli la coutume
 „ barbare de condamner à l'esclavage ceux qui
 „ y perissent; et si vous n'eussiez pas été con-
 „ damné à être sacrifié, je ne vous aurois peut-
 „ être jamais revu, et le sang des innocens fa-
 „ meroit encore sur les autels du Dieu Mars. „

Ainsi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien
 de ce qui pouvoit me faire oublier le souvenir de

mes malheurs. Il s'appeloit Bardus. Il étoit déjà avancé en âge, et il portoit, comme son peuple, la barbe et les cheveux longs. Son palais étoit bâti de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres. Il n'y avoit pour porte (20) que de grands cuirs de bœuf qui en fermoient les ouvertures. Personne n'y faisoit la garde; car il n'avoit rien à craindre de ses sujets; mais il avoit employé toute son industrie pour fortifier sa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avoit entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles et aux portes. Il y avoit au haut de ces tours des sentinelles qui veilloient jour et nuit. Le roi Bardus avoit eu cette isle de la nymphe Lutéria, sa mère, dont elle portoit le nom. Elle n'étoit d'abord couverte que d'arbres, et Bardus n'avoit pas un seul sujet. Il s'occupoit à tordre, sur le bord de son isle, des cables d'écorce de tilleul, et à creuser des aunes pour en faire des bateaux. Il vendoit les ouvrages de ses mains aux mariniers qui descendoient ou remontoient la Seine. Pendant qu'il travailloit il chantoit les avantages de l'industrie et du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtoient souvent pour écouter ses chansons. Ils les répétoient et les répandoient dans toutes les Gaules, où elles étoient connues sous le nom de vers Bardes. Bientôt il vint des gens s'établir dans son isle, pour l'entendre chanter et pour y vivre avec plus de sûreté. Ses ri-

chesses s'accrurent avec ses sujets. L'isle se couvrit de maisons, les forêts voisines se défrichèrent, et des troupeaux nombreux peuplèrent bientôt les deux rivages voisins. C'est ainsi que ce bon roi s'étoit formé un empire sans violence. Mais lorsque son isle n'étoit pas encore entourée de murs, et qu'il songeoit déjà à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre pensa en exterminer les habitans.

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontoient la Seine en canots d'écorce d'orme, débarquèrent sur son rivage septentrional, tout vis-à-vis de Lutéria. Ils avoient à leur tête le barle Carnut, troisième fils de Tendal, prince du Nord. Carnut venoit de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avoit jeté l'épouvante et la désolation. Il étoit favorisé en secret, dans les Gaules, par les Druides, qui, comme tous les hommes foibles, inclinent toujours pour ceux qui se rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus et lui dit : " Combattons, toi et moi, à la tête de
 „ nos guerriers : le plus foible obéira au plus
 „ fort ; car la première loi de la nature est que
 „ tout cède à la force. „ Le roi Bardus lui répondit : " O Carnut ! s'il ne s'agissoit que d'exposer ma
 „ vie pour défendre mon peuple, je le ferois très-
 „ volontiers. Mais je n'exposerois pas la vie de
 „ mon peuple, quand il s'agiroit de sauver la
 „ mienne. C'est la bonté, et non la force, qui

„ doit choisir les rois. La bonté seule gouverne
 „ le monde , et elle emploie , pour le gouverner ,
 „ l'intelligence et la force qui lui sont subor-
 „ donnés , comme toutes les puissances de l'u-
 „ nivers. Vaillant fils de Tendal , puisque tu
 „ veux gouverner les hommes , voyons qui de toi
 „ ou de moi est le plus capable de leur faire du
 „ bien. Voilà de pauvres Gaulois tous nus. Sans
 „ reproche , je les ai plusieurs fois vêtus et nour-
 „ ris , en me refusant à moi-même des habits et
 „ des alimens. Voyons si tu sauras pourvoir à
 „ leurs besoins. „

Carnut accepta le défi. C'étoit en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers ; il tua beaucoup de chevreuils , de cerfs , de sangliers et d'élans. Il donna ensuite , avec la chair de ces animaux , un grand festin à tout le peuple de Lutétia , et vêtit de leurs peaux ceux des habitans qui étoient nus. Le roi Bardus lui dit : « Fils de Tendal , tu es un
 „ grand chasseur : tu nourriras le peuple dans la
 „ saison de la chasse ; mais au printemps et en
 „ été , il mourra de faim. Pour moi , avec mes
 „ blés , la laine de mes brebis et le lait de mes
 „ troupeaux , je peux l'entretenir toute
 „ l'année. „

Carnut ne répondit rien ; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve , sans vouloir se retirer.

Bardus , voyant son obstination , fut le trouver à son tour , et lui proposa un autre défi. « La va-
 „ leur ,

leur, lui dit-il, convient à un chef de guerre ; mais la patience est encore plus nécessaire aux rois. Puisque tu veux régner, voyons qui de nous deux portera le plus long-temps cette longue solive ». C'étoit le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit sur son dos ; mais impatient, il le jeta promptement à terre. Bardus le chargea sur ses épaules, et le porta, sans remuer, jusqu'après le coucher du soleil, et bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut et ses guerriers ne s'en alloient point. Ils passèrent ainsi tout l'hiver, occupés de la chasse. Le printemps venu, ils menaçoient de détruire une ville naissante, qui refusoit de leur obéir ; et ils étoient d'autant plus à craindre, qu'ils manquoient alors de nourriture. Bardus ne savoit comment s'en défaire, car ils étoient les plus forts. En vain il consultoit les plus anciens de son peuple ; personne ne pouvoit lui donner de conseil. Enfin, il exposa son embarras à sa mère Lutétia, qui étoit fort âgée, mais qui avoit un grand sens.

Lutétia lui dit : « Mon fils, vous savez quantité d'histoires anciennes et curieuses que je vous ai apprises dès votre enfance ; vous excellez à les chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons ».

Bardus fut trouver Carnot et lui dit : « Fils de Tendal, il ne suffit pas à un roi de nourrir ses sujets, et d'être ferme et constant dans les

» travaux, il doit savoir bannir de leurs pensées
 » les opinions qui les rendent malheureux; car
 » ce sont les opinions qui font agir les hommes,
 » et qui les rendent bons ou méchants. Voyons
 » qui de toi ou de moi régnera sur leurs esprits.
 » Ce ne fut point par des combats qu'Hercule se
 » se fit suivre dans les Gaules; mais par des
 » chants divins, qui sortoient de sa bouche
 » comme des chaînes d'or, enchaînoient les
 » oreilles de ceux qui l'écoutoient et les for-
 » çoient à le suivre ».

Carnut accepta avec joie ce troisième défi. Il chanta les combats des dieux du Nord sur les glaces; les tempêtes de Niorder sur les mers; les ruses de Vidar dans les airs; les ravages de Thor sur la terre et l'empire de Hæder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres victoires; et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paroissoient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube du matin; les pre-
 » miers rayons de l'aurore qui ont lui sur les
 » Gaules, empire de Pluton; les bienfaits de
 » Cérès, et le malheur de l'enfant Loïs. Ecoutez
 » mes chants, esprits des fleuves, et répétez-les
 » aux esprits des montagnes bleues.

» Cérès venoit de chercher par toute la terre
 » sa fille Proserpine. Elle retournoit dans la Si-
 » cile où elle étoit adorée. Elle traversonoit les

» Gaules sauvages, leurs montagnes sans che-
 » mins, leurs vallées désertes et leurs sombres
 » forêts, lorsqu'elle se trouva arrêtée par les
 » eaux de la Seine, sa nymphe, changée en
 » fleuve.

» Sur la rive opposée de la Seine, se bai-
 » gnoit alors un bel enfant aux cheveux blonds,
 » appelé Lois. Il aimoit à nager dans ses eaux
 » transparentes, et à courir tout nu sur ses pe-
 » louses solitaires. Dès qu'il apperçut une
 » femme, il fut se cacher sous une touffe de ro-
 » seaux.

» Mon bel enfant! lui cria Cérès en soupi-
 » rant; venez à moi, mon bel enfant! A la voix
 » d'une femme affligée, Lois sort des roseaux.
 » Il met en rougissant sa peau d'agneau, sus-
 » pendue à un saul. Il traverse la Seine sur un
 » banc de sable; et présentant la main à Cérès,
 » il lui montre un chemin au milieu des eaux.

» Cérès ayant passé le fleuve, donne à l'en-
 » fant Lois un gâteau, une gerbe d'épis et un
 » baiser; puis lui apprend comme le pain se fait
 » avec le blé, et comme le blé vient dans les
 » champs. Grand merci, belle étrangère, lui
 » dit Lois; je vais porter à ma mère vos leçons
 » et vos doux présents.

» La mère de Lois partage avec son enfant et
 » son époux, le gâteau et le baiser. Le père
 » ravi, cultive un champ, sème le blé. Bientôt,
 » la terre se couvre d'une moisson dorée, et le

» bruit se répand dans les Gaules qu'une
 » déesse a apporté une plante céleste aux
 » Gaulois.

» Près de là vivoit un Druide. Il avoit l'ins-
 » pection des forêts. Il distribuoit aux Gaulois,
 » pour leur nourriture, les faînes des hêtres, et
 » les glands des chênes. Quand il vit une terre
 » labourée et une moisson, que deviendra ma
 » puissance, dit-il, si les hommes vivent de
 » froment ?

» Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il ;
 », où étiez-vous quand vous vîtes l'étrangère aux
 », beaux épis ? Loïs, sans malice, le conduit sur
 », les bords de la Seine. J'étois, dit-il, sous ce
 », saule argenté ; je courois sur ces blanches mar-
 », guerites : je fus me cacher sous ces roseaux,
 », car j'étois nu. Le traître Druide sourit : il saisit
 », Loïs et le noye au fond des eaux.

», La mère de Loïs ne revoit plus son fils. Elle
 », s'en va dans les bois et s'écrie : Où êtes-vous
 », Loïs, Loïs, mon cher enfant ? Les seuls échos
 », répètent Loïs, Loïs, mon cher enfant ! Elle
 », court toute éperdue le long de la Seine. Elle
 », apperçoit sur son rivage une blancheur : il n'est
 », pas loin, dis-elle ; voilà ses fleurs chéries, voilà
 », ses marguerites. Hélas ! c'étoit Loïs, Loïs,
 », mon cher enfant !

», Elle pleure, elle gémit, elle soupire ;
 », elle prend dans ses bras tremblans le corps
 », glacé de Loïs ; elle veut le ranimer contre son

„ cœur : mais le cœur de la mère ne peut plus
 „ réchauffer le corps du fils, et le corps du fils
 „ glace déjà le cœur de la mère : elle est près
 „ de mourir. Le Druides, monté sur un roc voi-
 „ sin, s'applaudit de sa vengeance.

„ Les dieux ne viennent pas toujours à la voix
 „ des malheureux; mais aux cris d'une mère af-
 „ fligée, Cérès apparut. Loïs, dit-elle, sois la
 „ plus belle fleur des Gaules. Aussi-tôt, les
 „ joues pâles de Loïs se développent en calice
 „ plus blanc que la neige; ses cheveux blonds se
 „ changent en filets d'or. Une odeur suave s'en
 „ exhale. Sa taille légère s'élève vers le ciel;
 „ mais sa tête se penche encore sur les bords du
 „ fleuve qu'il a chéris. Loïs devient lis.

„ Le prêtre de Pluton voit ce prodige, et n'en
 „ est point touché. Il lève vers les dieux supé-
 „ rieurs un visage et des yeux irrités. Il blas-
 „ phème, il menace Cérès; il alloit porter sur
 „ elle une main impie, lorsqu'elle lui cria:
 „ Tyran, cruel et dur, demeure.

„ A la voix de la Déesse, il reste immobile.
 „ Mais le roc ému s'entr'ouvre; les jambes du
 „ Druides'y enfoncent; son visage barbu et en-
 „ flammé de colère se dresse vers le ciel en pin-
 „ ceau de pourpre, et les vêtements qui cou-
 „ vroient ses bras meurtriers, se hérissent d'é-
 „ pines. Le Druides devient chardon.

„ Toi, dit la déesse des blés; qui voulois nour-
 „ rir les hommes comme les bêtes, deviens toi-

C c ij

„ même la pâture des animaux. Sois l'ennemi
 „ des moissons après ta mort, comme tu le fus
 „ pendant ta vie. Pour toi, belle fleur de Loïs,
 „ sois l'ornement de la Seine, et que, dans la
 „ main de ses rois, ta fleur victorieuse l'emporte
 „ un jour sur le gui des Druides.

„ Braves suivans de Carnut, venez habiter
 „ ma ville. La fleur de Loïs parfume mes jar-
 „ dins; de jeunes filles chantent jour et nuit son
 „ aventure dans mes champs. Chacun s'y livre à
 „ un travail facile et gai; et mes greniers aimés
 „ de Cérès, rompent sous l'abondance des
 „ blés. „

A peine Bardus avoit fini de chanter, que les
 guerriers du Nord, qui mouroient de faim, aban-
 donnèrent le fils de Tendal, et se firent habitans
 de Lutétia. » Oh! me disoit souvent ce bon roi,
 „ que n'ai-je ici quelque chantre de la Grèce ou
 „ de l'Egypte, pour policer l'esprit de mes su-
 „ jets? Rien n'adoucis le cœur des hommes
 „ comme de beaux chants. Quand on sait faire
 „ des vers et de belles fictions, on n'a pas besoin
 „ de sceptre pour régner ».

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il
 avoit fait planter les arbres et les graines réchap-
 pés de notre naufrage. C'étoit sur les flancs d'une
 colline exposée au midi. Je fus pénétré de joie
 quand je vis les arbres que nous avions apportés,
 pleins de suc et de vigueur. Je reconnus d'abord
 l'arbre aux coins de la Crète, à ses fruits coton-

neux et odorans ; le noyer de Jupiter , d'un vert lustré ; l'avelinier , le figuier ; le peuplier ; le poirier du mont Ida , avec ses fruits en pyramide : tous ces arbres venoient de l'isle de Crète. Il y avoit encore des vignes de Thasos et de jeunes châtaigniers de l'isle de Sardaigne. Je voyois un grand pays dans un petit jardin. Il y avoit , parmi ces végétaux , quelques plantes qui étoient mes compatriotes , entre autres , le chanvre et le lin. C'étoient celles qui plaisoient le plus au roi , à cause de leur utilité. Il avoit admiré les toiles qu'on en faisoit en Egypte , plus durables et plus souples que les peaux dont s'habilloient la plupart des Gaulois. Le roi prenoit plaisir à arroser lui-même ces plantes , et à en ôter les mauvaises herbes. Déjà le chanvre , d'un beau vert , portoit toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme , et le lin en fleurs couvroit la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions , Céphas et moi , au plaisir d'avoir fait du bien , nous apprîmes que les Bretons , fiers de leurs derniers succès , non contents de disputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les sépare , se préparoient à les attaquer par terre , et à remonter la Seine , afin de porter le fer et le feu jusqu'an milieu de leur pays. Ils étoient partis dans un nombre prodigieux de barques , d'un promontoire de leur isle , qui n'est séparé du continent que par un petit détroit. Ils côtoyoient le rivage des Gaules , et ils

étoient près d'entrer dans la Seine, dont ils savent franchir les dangers en se mettant dans des anses à l'abri des fureurs de Neptune. L'invasion des Bretons fut sue dans toutes les Gaules, au moment où ils commencèrent à l'exécuter ; car les Gaulois allument des feux sur les montagnes ; et, par le nombre de ces feux et l'épaisseur de leur fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que les oïseaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes, confédérées des Gaules se mirent en route, pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchaient sous les enseignes de leurs chefs : c'étoient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle, ou de quelque autre animal mal-faisant, suspendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus et de son île, étoit la figure d'un vaisseau, symbole du commerce. Céphas et moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours, toutes les troupes Gauloises se rassemblèrent sur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la défense de son rivage. Le premier fut d'y enfoncer des pieux pour empêcher les Bretons de débarquer, ce qui étoit d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre, et que la forêt étoit voisine. Le deuxième, fut de les combattre au moment où ils débarqueroient. Le troisième, de ne pas exposer les troupes à découvert à la descente des ennemis, mais de les attaquer lors-

qu'ayant mis pied à terre, ils s'engageroient dans les bois et les vallées. Aucun de ces avis ne fut suivi; car la discorde étoit parmi les chefs des Gaulois. Tous vouloient commander, et aucun d'eux n'étoit disposé à obéir. Pendant qu'ils délibéroient, l'ennemi parut, et il débarqua pendant qu'ils se mettoient en ordre.

Nous étions perdus sans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avoit conseillé au roi Bardus de diviser en deux sa troupe, composée des habitans de Lutétia, de se mettre en embuscade avec la meilleure partie dans les bois qui couvroient le revers de la montagne d'Héva; tandis que lui Céphas combattroit les ennemis avec l'autre partie, jointe au reste des Gaulois. Je priaï Céphas de détacher de sa division les jeunes gens qui brûloient comme moi d'en venir aux mains, et de m'en donner le commandement. Je ne crains point les dangers, lui disois-je. J'ai passé par toutes les épreuves que les prêtres de Thèbes font subir aux initiés, et je n'ai point eu peur. Céphas balança quelques momens. Enfin, il me confia les jeunes gens de sa troupe, en leur recommandant, ainsi qu'à moi, de ne pas s'écarter de sa division.

L'ennemi cependant mit pied à terre. A sa vue, beaucoup de Gaulois s'avancèrent vers lui, en jetant de grands cris; mais comme ils l'attaquoient par petites troupes, ils en furent aisément repoussés; et il auroit été impossible d'en rallier

un seul ; s'ils n'étoient venus se remettre en ordre derrière nous. Nous aperçûmes bientôt les Bretons qui marchaient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandois s'ébranlèrent alors , et nous marchâmes aux Bretons sans nous embarrasser si le reste des Gaulois nous suivoit. Quand nous fûmes à la portée du trait , nous vîmes que les ennemis ne formoient qu'une seule colonne , longue , grosse et épaisse , qui s'avançoit vers nous à petit pas , tandis que leurs barques se hâtoient d'entrer dans le fleuve , pour nous prendre à revers. Je l'avoue , je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nuds , peints de rouge et de bleu , qui marchaient en silence dans le plus grand ordre. Mais lorsqu'il sortit tout-à-coup de cette colonne silencieuse des nuées de dards , de flèches , de cailloux et de balles de plomb , qui renversèrent plusieurs d'entre nous en les perçant de part en part , alors mes compagnons prirent la fuite. J'ai lois oublier moi-même que j'avois l'exemple à leur donner , lorsque je vis Céphas à mes côtés , il étoit suivi de toute l'armée. « Invoquons Hercule , me dit-il , » et chargeons. » La présence de mon ami me rendit tout mon courage. Je restai à mon poste , et nous chargeâmes les piques baissées. Le premier ennemi que je rencontrai , fut un habitant des îles Hébrides. Il étoit d'une taille gigantesque. L'aspect de ses armes inspiroit l'horreur : ses épaules et sa tête étoient couvertes d'une peau de raie

épineuse ; il porçoit au cou un collier de mâchoires d'hommes , et il avoit pour lance le tronc d'un jeune sapin , armé d'une dent de balaine. « Que demandes-tu à Hercule , me dit-il ? Le voici » qui vient à toi. » En même temps , il me porta un coup de son énorme lance avec tant de furie , que , si elle m'eût atteint , elle m'eût cloué à la terre , où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçoit de la ramener à lui , je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étoit armé : il en sortit aussitôt un jet de sang noir et épais ; et ce Breton tomba en mordant la terre , et blasphémant les Dieux.

Cependant nos troupes réunies en un seul corps , étoient aux prises avec la colonne des ennemis. Les massues frappoient les massues , les boucliers pousoient les boucliers , les lances se croisoient avec les lances. Ainsi deux fiers taureaux se disputent l'empire des prairies : leurs cornes sont entrelacées ; leurs front se heurtent ; ils se poussent en mugissant ; et soit qu'ils reculent ou qu'ils avancent , aucun d'eux ne se sépare de son rival. Ainsi nous combattions corps-à-corps. Cependant , cette colonne qui nous surpassoit en nombre , nous accabloit de son poids , lorsque le roi Bardus la vint charger en queue , à la tête de ses soldats qui jetoient de grands cris. Aussitôt une terreur panique saisit ces barbares qui avoient cru nous envelopper , et qui l'étoient eux-mêmes. Ils abandonnèrent leurs rangs et

s'enfuirent vers les bords de la mer , pour regagner leurs barques , qui étoient loin de là. On en fit alors un grand massacre , et on en prit beaucoup de prisonniers.

Après la bataille , je dis à Céphas : Les Gaulois doivent la victoire au conseil que vous avez donné au roi ; pour moi , je vous dois l'honneur. J'avois demandé un poste que je ne connoissois pas. Il falloit y donner l'exemple ; et j'en étois incapable , lorsque votre présence m'a rassuré. Je croyois que les initiations de l'Egypte m'avoient fortifié contre tous les dangers ; mais il est aisé d'être brave dans un péril dont on est sûr de sortir. Céphas me répondit : « O Amasis ! il y a plus de » force à avouer ses fautes , qu'il n'y a de foi- » ble à les commettre. C'est Hercule qui nous » a donné la victoire ; mais après lui , c'est la » surprise qui a été le courage à nos ennemis , et » qui avoit ébranlé le vôtre. La valeur militaire » s'apprend par l'exercice , comme toutes les » autres vertus. Nous devons , en tout temps , » nous méfier de nous-mêmes. En vain nous nous » appuyons sur notre expérience ; nous ne devons » compter que sur le secours des Dieux. Pendant » que nous nous cuirassons d'un côté , la fortune » nous frappe de l'autre. La seule confiance » dans les dieux couvre un homme tout entier. »

On consacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les Druides vouloient qu'on brûlât les ennemis prisonniers , parce que ceux-

ei en usent de même a l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me présentai dans l'Assemblée des Gaulois et je leur dis :

„ O peuples ! vous voyez par mon exemple si
 „ les dieux approuvent les sacrifices humains.
 „ Ils ont remis la victoire dans vos mains gé-
 „ néreuses : les souillerez-vous dans le sang des
 „ malheureux ? N'y a-t-il pas eu assez de sang
 „ versé dans la fureur du combat ? En répan-
 „ drez-vous maintenant sans colère, et dans
 „ la joie du triomphe ? Vos ennemis immolent
 „ leurs prisonniers. Surpassez-les en générosité
 „ comme vous les surpassez en courage „ Les
 Jarles et tous les guerriers applaudirent à mes
 paroles. Ils décidèrent que les prisonniers de
 guerre seroient désormais réduits à l'esclavage.

Je fus donc cause qu'on abolit la loi qui les condamnoit au feu. C'étoit aussi à mon occasion qu'on avoit abrogé la coutume de sacrifier des innocens à Mars, et de réduire les naufragés en servitude. Ainsi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules ; une fois par mes succès, et deux fois par mes malheurs : tant il est vrai que les dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît !

Nous revînmes a Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs et d'applaudissemens. Le premier soin du roi, à son arrivée, fut de nous mener voir son jardin. La plupart de nos arbres étoient en rapport. Il admira d'abord

comment la nature avoit préservé leurs fruits de l'attaque des oiseaux. La châtaigne, encore en lait, étoit couverte de cuir, et d'une coque épineuse. La noix tendre, étoit protégée par une dure coquille et par un brou amer. Les fruits mous étoient défendus avant leur maturité, par leur âpreté, leur acidité ou leur verdeur. Ceux qui étoient mûrs, invitoient à les cueillir. Les abricots dorés, les pêches veloutées et les coings cotonneux, exhaloient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étoient couverts de fruits violets, saupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déjà vermeilles, pendoient à la vigne; et sur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laissoit couler son suc en goutte de miel et de cristal. „ On voit bien, dit le roi, que ces fruits sont des „ présens des dieux. Ils ne sont pas, comme „ les semences des arbres de nos forêts, à une „ hauteur où on ne puisse atteindre (21). Ils „ sont à la portée de la main. Leurs riantes „ couleurs appellent les yeux, leurs doux par- „ fums l'odorat, et ils semblent formés pour „ la bouche par leur forme et leur rondeur. „ Mais quand ce bon roi en eut savouré le goût. „ O vrai présent de Jupiter, dit-il, aucun „ mets préparé par l'homme ne leur est com- „ parable! Ils surpassent en douceur le miel „ et la crème. O mes chers amis, mes respec- „ tables hôtes, vous m'avez donné plus que

„ mon royaume ! Vous avez apporté dans les
 „ Gaules sauvages une portion de la délicieuse
 „ Egypte. Je préfère un seul de ces arbres , à
 „ toutes les mines d'étain qui rendent les Bre-
 „ tons si riches et si fiers „

Il fit appeler les principaux habitans de la cité, et il voulut que chacun d'eux goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conserver précieusement les semences , et de les mettre en terre dans leur saison. A la joie de ce bon roi et de son peuple , je sentis que le plus grand plaisir de l'homme étoit de faire du bien à ses semblables.

Céphas me dit : “ Il est temps de montrer à
 „ mes compatriotes l'usage des arts de l'Egypte.
 „ J'ai sauvé du vaisseau naufragé la plupart de
 „ nos machines ; mais jusqu'ici elles sont restées
 „ inutiles , sans que j'osasse même les regarder ;
 „ car elles me rappeloient trop vivement le
 „ souvenir de votre perte. Voici le moment de
 „ nous en servir. Ces fromens sont mûrs ; cette
 „ chenevière, et ces lins ne tarderont pas à
 „ l'être „ „

Quand on eut recueilli ces plantes , nous apprîmes au roi et à son peuple l'usage des moulins pour réduire le blé en farine , et les divers apprêts qu'on donne à la pâte pour en faire du pain (22). Avant notre arrivée, les Gaulois moudoient le blé , l'avoine et l'orge de leurs écorces , en les battant avec des pilons de bois dans des

troncs d'arbres creusés, et ils se contentoient de faire bvuillir ces grains pour leur nourriture. Nous leur montrâmes ensuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le séparer de son chaume, à le sécher, à le briser, à le teiller, à le torder, à le filer, et à tordre ensemble plusieurs de ses fils, pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force et leur souplesse, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enseignâmes à étendre les fils du lin sur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette, et comment ces doux travaux font passer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence et dans la joie.

Nous leur apprîmes l'usage de la tarière, de l'herminette, du rabot, et de la scie inventée par l'ingénieur Dédale; comment ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains, et façonnent à son usage une multitude d'arbres dont les bois se perdent dans les forêts. Nous leur enseignâmes à tirer de leur tronc nouveaux de grosses vis et de leurs pressoirs, propres à exprimer le jus d'une infinité de fruits, et à extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent pas beaucoup de raisins de nos vignes; mais nous leur donnâmes un grand desir d'en multiplier les ceps, non seulement par l'excellence de leurs fruits, mais en leur faisant goûter des vins de Crète et de l'île de Thasos, que nous avions sauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'usage d'une infinité de biens que la nature a placés sur la terre à la vue de l'homme , nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis sous ses pieds ; comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves , au moyen des puits inventés par Danaüs ; de quelle manière on découvre les métaux ensevelis dans le sein de la terre ; comment , après les avoir fait fondre en lingots , on les forge sur l'enclume , pour les diviser en tables et en lames ; comment , par des travaux plus faciles , l'argile se façonne , sur la roue du potier , en figures et en vases de toutes les formes. Nous les surprîmes bien davantage en leur montrant des bouteilles de verre , faites avec du sable et des cailloux. Ils étoient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermoient se manifester à la vue , et échapper à la main.

Mais quand nous leur lûmes les livres de Mercure Trismégiste , qui traitent des arts libéraux et des sciences naturelles , ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord , ils ne pouvoient comprendre que la parole pût sortir d'un livre muet , et que les pensées des premiers Egyptiens eussent pu se transmettre jusqu'à eux sur des feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent ensuite le récit de nos découvertes , qu'ils virent les prodiges de la mécanique qui remue avec de petits leviers les plus

D d iij

lourds fardeaux, et ceux de géométrie qui mesure des distances inaccessibles, ils étoient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chimie et de la magie, les divers phénomènes de la physique, les faisoient passer de ravissement en ravissement. Mais lorsque nous leur eûmes prédit une éclipse de lune, qu'ils regardoient, avant notre arrivée, comme une défaillance accidentelle de cette planète, et qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'astre de la nuit s'obscurcir dans un ciel serein, ils tombèrent à nos pieds en disant : « Certainement, » vous êtes des Dieux » ! Omsi, ce jeune Druide qui avoit paru si sensible à mes malheurs, assistoit à toutes nos instructions. Il nous dit : « A » vos lumières et à vos bienfaits, je suis tenté » de vous prendre pour quelques-uns des Dieux » supérieurs; mais aux maux que vous avez soufferts, je vois que vous n'êtes que des hommes » commes nous. Sans doute vous avez trouvé quelque moyen de monter dans le ciel où les habitans du ciel sont descendus dans l'heureuse » Egypte, pour vous communiquer tant de biens » et tant de lumières. Vos sciences et vos arts surpassent notre intelligence, et ne peuvent être » que les effets d'un pouvoir divin. Vous êtes » les enfans chéris des Dieux supérieurs : pour » nous Jupiter nous a abandonnés aux Dieux infernaux. Notre pays est converti de stériles forêts habitées par des génies mal-faisans, qui

„ sèment notre vie de discordes , de guerres ci-
 „ viles , de terreurs , d'ignorance et d'opinions
 „ malheureuses. Notre sort est mille fois plus
 „ déplorable que celui des bêtes , qui , vêtues ,
 „ logées et nourries par la nature , suivent leur
 „ iustint sans s'égarer , et ne craignent point les
 „ enfers ».

» Les Dieux ; lui répondit Céphas , n'ont été
 » injuste envers aucun pays , ni à l'égard d'au-
 » cun homme. Chaque pays a des biens qui lui
 » sont particuliers , et qui servent à entretenir
 » la communication entre tous les peuples , par
 » des échanges réciproques. La Gaule a des
 » métaux que l'Égypte n'a pas ; ses forêts sont
 » plus belles ; ses troupeaux ont plus de lait , et
 » ses brebis plus de toisons. Mais , dans quelque
 » lieu que l'homme habite , son partage est tou-
 » jours fort supérieur à celui des bêtes , parce
 » qu'il a une raison qui se développe à propor-
 » tion des obstacles qu'elle surmonte ; qu'il peut
 » seul des animaux appliquer à son usage des
 » moyens auxquels rien ne peut résister , tels
 » que le feu. Ainsi , Jupiter lui a donné l'em-
 » pire sur la terre en éclairant sa raison de l'in-
 » telligence même de la nature , et en ne con-
 » fiant qu'à lui l'élément qui en est le premier
 » moteur ».

Céphas parla ensuite à Onsi et aux Gaulois
 des récompenses réservées dans un autre monde
 à la vertu et à la bienfaisance , et des punitions

destinées au vice et à la tyrannie ; de la métépsychose, et des autres mystères de la religion de l'Égypte, autant qu'il est permis à un étranger de les connoître. Les Gaulois, consolés par ses discours et par nos présens, nous appeloient leurs bienfaiteurs, leurs pères, les vrais interprètes des Dieux. Le roi Berdus nous dit : « Je ne veux adorer que Jupiter. Puisque Jupiter aime les hommes, il doit protéger particulièrement les rois qui sont chargés du bonheur des nations. Je veux aussi honorer Isis, qui a apporté ses bienfaits sur la terre ; afin qu'elle présente au roi des Dieux les vœux de mon peuple ». En même-temps, il ordonna qu'on élevât un temple (23) à Isis, à quelque distance de la ville, au milieu de la forêt ; qu'on y plaça sa statue, avec l'enfant Orus dans ses bras, telle que nous l'avions apportée dans le vaisseau ; qu'elle fut servie avec toutes les cérémonies de l'Égypte ; que ses prêtresses, vêtues de lin, l'honorassent nuit et jour par des chants, et par une vie pure qui approche l'homme des Dieux.

Ensuite, il voulut apprendre à connoître et à tracer les caractères ioniques. Il fut si frappé de l'utilité de l'écriture, que, dans un transport de sa joie, il chanta ces vers :

« Voici des caractères magiques qui peuvent évoquer les morts du sein des tombeaux. Ils nous apprendront ce que nos pères ont pensé

» il y a mille ans, et dans mille ans ils instrui-
 » ront nos enfans de ce que nous pensons au-
 » jourd'hui. Il n'y a point de flèche qui aille
 » aussi loin, ni de lance aussi forte. Ils attein-
 » dront un homme retranché au haut d'une
 » montagne; ils pénètrent dans la tête malgré
 » le casque, et traversent le cœur malgré la cui-
 » rasse. Ils calment les séditions, ils donnent de
 » sages conseils, ils font aimer, ils consolent,
 » ils fortifient; mais, si quelque homme mé-
 » chant en font usage, ils produisent un effet
 » contraire.

» Mon fils, me dit un jour ce bon roi, les lunes
 » de ton pays sont-elles plus belles que les
 » nôtres? Te reste-t-il quelque chose à regretter
 » en Egypte? Tu nous en as apporté ce qu'il y a
 » de meilleur: les plantes, les arts et les sciences.
 » L'Egypte toute entière doit être ici pour toi.
 » Reste avec nous. Tu régneras après moi sur
 » les Gaulois. Je n'ai d'autre enfant qu'une fille
 » unique qui s'appelle Gotha: je te la donnerai
 » en mariage. Crois-moi, un peuple vaut mieux
 » qu'une famille, et une bonne femme qu'une
 » patrie. Gotha demeurera dans cette île là-bas;
 » dont on aperçoit d'ici les arbres; car il con-
 » vient qu'une jeune fille soit élevée loin des
 » hommes, et sur-tout loin de la cour des rois ».

Le désir de faire le bonheur d'un peuple sus-
 pendit en moi l'amour de la patrie. Je consultai
 Céphas, qui approuva les vues du roi. Je priai

donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitoit sa fille, afin que, suivant la coutume des Egyptiens, je pusse me rendre agréable à celle qui devoit être un jour la compagne de mes peines et de mes plaisirs. Le roi chargea une vieille femme, qui venoit chaque jour au palais chercher des vivres pour Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle, dans un bateau chargé de provisions; et, nous laissant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de temps dans l'île où demouroit la fille du roi Bardas. On appeloit cette île, d'île aux Cygnes, parce que ces oiseaux venoient au printemps faire leurs nids dans les roseaux qui bordoient ses rivages, et qu'en tous temps ils paissoient l'*anserina potentilla* (24) qui y croit abondamment. Nous mîmes pied à terre, et nous aperçûmes la princesse assise, sous des aunes, au milieu d'une pelouse toute jaune des fleurs de l'*anserina*. Elle étoit entourée de cygnes qu'elle appeloit à elle, en leur jetant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle surpassoit ces oiseaux, en blancheur, par l'éclat de son teint, et de sa robe qui étoit d'hermine. Ses cheveux étoient du plus beau noir; ils étoient ceints, ainsi que sa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes qui l'accompagnoient à quelque distance, vinrent au-devant de nous, et une attachâ notre bateau aux branches d'une aule; et l'autre, me prenant par la main, me conduisit

vers sa maîtresse. La jeune princesse me fit asseoir sur l'herbe auprès d'elle ; après quoi, elle me présenta de la farine de millet boullie, un canard rôti sur des écorces de bouleau, avec du lait de chèvre dans une corne d'élan. Elle attendit ensuite, sans me rien dire, que je m'expliquasse sur le sujet de ma visite.

Quand j'eus goûté, suivant l'usage aux mets qu'elle m'avoit offerts, je lui dis : « O » belle Gôtha ! je désire devenir le gendre du » roi votre père ; et je viens, de son consen- » tement, savoir si ma recherche vous sera » agréable » ?

La fille du roi Bardus baissa les yeux, et me répondit : « O étranger ! je suis demandée » en mariage par plusieurs Tarles, qui font » tous les jours de grands présens pour m'ol- » tenir ; mais je n'en aime aucun. Ils ne sa- » vent que se battre. Pour toi, je crois, si » tu deviens mon époux, que tu feras mon » bonheur, puisque tu fais déjà celui de mon » peuple. Tu m'apprendras les arts de l'E- » gypte, et je deviendrai semblable à la bonne » Isis de ton pays, dont on dit tant de bien dans » les Gaules ».

Après avoir ainsi parlé, elle regarda mes habits, admira la finesse de leur tissu, et les fit examiner à ses femmes, qui levoient les mains au ciel de surprise. Elle ajouta ensuite, en me regardant : « Quoique tu viennes d'un » pays rempli de toutes sortes de richesses et

» d'industrie, il ne faut pas croire que je man-
 » que de rien, et que je sois moi-même dé-
 » pourvue d'intelligence. Mon père m'a élevée
 » dans l'amour du travail, et il me fait vivre
 » dans l'abondance de toutes choses ».

En même temps, elle me fit entrer dans son palais, où vingt de ses femmes étoient occupées à lui plumer des oiseaux de rivière, et à lui faire des parures et des robes de leur plumage. Elle me montra des corbeilles et des nattes de jonc très-fin, qu'elle avoit elle-même tissées; des vases d'étain en quantité; cent peaux de loups, de martres et de renards, avec vingt peaux d'ours. « Tous ces biens, me dit-elle, t'appartiendront si tu m'épouse; mais ce sera à condition que tu n'auras point d'autre femme que moi, que tu ne m'obligeras point de travailler à la terre, ni d'aller chercher les peaux des cerfs et des bœufs sauvages que tu auras tués dans les forêts; car ce sont des usages auxquels les maris assujettissent leurs femmes dans ce pays, et qui ne me plaisent point du tout : que si tu t'ennuies un jour de vivre avec moi, tu me remettras dans cette île où tu es venue me chercher, et où mon plaisir est de nourrir des cygnes et de chanter les louanges de la Seine, nymphe de Cérés ».

Je souris en moi-même de la naïveté de la fille du roi Bardus, et à la vue de tout ce qu'elle

qu'elle appeloit des biens ; mais comme la véritable richesse d'une femme est l'amour du travail , la simplicité , la franchise , la douceur , et qu'il n'y a aucune dot qui soit comparable à ses vertus , je lui répondis : « O belle » Gotha ! le mariage , chez les Egyptiens , est » une union égale , un partage commun de » biens et de maux. Vous me serez chère » comme la moitié de moi-même ». Je lui fis présent alors d'un écheyau de lin , crû et préparé dans les jardins du roi son père. Elle le prit avec joie , et me dit : « Mon ami , je filerai » ce lin , et j'en ferai une robe pour le jour » de mes noces ». Elle me présenta à son tour ce chien que vous voyez , si couvert de poils , qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit : « Ce chien s'appelle Gallus ; il descend d'une » race très-fidèle. Il te suivra par-tout , sur » la terre , sur la neige et dans l'eau. Il t'ac- » compagnera à la chasse , et même dans les » combats. Il te sera en tout temps un fidèle » compagnon et un symbole de mon amour ». Comme la fin du jour approchoit , elle m'avertit de me retirer , de ne point descendre à l'avenir par le fleuve , mais d'aller par terre le long du rivage , jusque vis-à-vis de son île , où ses femmes viendroient me chercher , afin de cacher notre bonheur aux jaloux. Je pris congé d'elle , et je m'en revins chez moi en formant dans mon esprit mille projets agréables.

Un jour que j'allois la voir par un des sentiers de la forêt, suivant son conseil, je rencontrai un des principaux Iarles, accompagné de quantité de ses vassaux. Ils étoient armés comme s'ils eussent été en guerre. Pour moi, j'étois sans armes, comme un homme qui est en paix avec tout le monde, et qui ne songe qu'à faire l'amour. Cet Iarle s'avança vers moi d'un air fier, et me dit : " Que viens-tu faire dans ce pays de guerriers, avec tes arts de femmes ? Prétends-tu nous apprendre à filer le lin, et obtenir, pour ta récompense, la belle Gotha ? Je m'appelle Torstan. J'étois un des compagnons de Carnut. Je me suis trouvé à vingt-deux combats de mer et à trente duels. J'ai combattu trois fois contre Vittiking, ce roi fameux du Nord. Je veux porter ta chevelure aux pieds du Dieu Mars auquel tu as échappé, et boire dans ton crâne le lait de mes troupeaux. "

Après un discours si brutal, je crus que ce barbare alloit m'assassiner ; mais joignant la loyauté à la férocité, il ôta son casque et sa cuirasse qui étoient de peau de bœuf, et me présenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il étoit inutile de parler raison à un jaloux et à un furieux. J'invoquai en moi-même Jupiter, le protecteur des étrangers ; et choisissant l'épée la plus courte, mais la plus légère,

quoiqu'à peine je pusse la manier, nous commençâmes un combat terrible, tandis que ses vassaux nous environnoient comme témoins, en attendant que la terre rougit du sang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je songeai d'abord à désarmer mon ennemi, pour épargner sa vie; mais il ne m'en laissa pas le maître; la colère le mettoit hors de lui. Le premier coup qu'il voulut me porter, fit sauter un grand éclat d'un chêne voisin. J'esquivai l'atteinie de son épée, en baissant la tête. Ce mouvement redoubla son insolence. « Quand », tu t'inclinerois, me dit-il, jusqu'aux enfers; », tu ne saurois m'échapper ». Alors, prenant son épée à deux mains, il se précipita sur moi avec fureur; mais Jupiter donnant le calme à mes sens, je parai du fort de mon épée le coup dont il vouloit m'accabler; et lui en présentant la pointe, il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruisseau de sang sortirent à-la-fois de sa blessure et de sa bouche; il tomba sur le dos; ses mains lâchèrent son épée, ses yeux se tournèrent vers le ciel, et il expira. Aussitôt, ses vassaux environnèrent son corps, en jetant de grands cris. Mais ils me laissèrent aller sans me faire aucun mal; car il règne beaucoup de générosité parmi ces barbares. Je me retirai à la cité en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas et au roi de ce qui venoit de m'arriver. « Ces Iarles, dit le roi, me

E e ij

» donnent bien du souci. Ils tyrannisent mon
 » peuple. S'il y a quelque mauvais sujet dans le
 » pays, ils ne manquent pas de l'attirer à eux,
 » pour fortifier leur parti. Ils se rendent quelque-
 » fois redoutables à moi-même. Mais les Druides
 » le sont encore davantage. Personne ici n'ose
 » rien faire sans leur aveu. Comment m'y pren-
 » dre pour affaiblir ces deux puissances ? J'ai
 » cru qu'en augmentant celle des Tarles, j'op-
 » poserois une digue à celle des Druides, mais
 » le contraire est arrivé. La puissance des Drui-
 » des est augmentée. Il semble que l'une et l'au-
 » tre s'accordent pour étendre son oppression sur
 » mon peuple, et jusque sur mes hôtes. O étran-
 » ger, me dit-il, vous ne l'avez que trop
 » éprouvé. » Puis, se tournant vers Céphas : « O
 » mon ami, ajouta-t-il, vous qui avez acquis
 » dans vos voyages l'expérience nécessaire au
 » gouvernement des hommes, donnez quelques
 » conseils à un roi qui n'est jamais sorti de son
 » pays. Oh ! je sens que les rois devraient
 » voyager. »

« O roi, répondit Céphas, je vous dévoilerai
 » une partie de la politique et de la philosophie
 » de l'Egypte. Une des lois fondamentales de la
 » nature, est que tout soit gouverné par des con-
 » trairees. C'est des contrairees que résulte l'har-
 » monie du monde ; il en est de même de celle
 » des nations. La puissance des armes et celle de
 » la religion se combattent chez tous les peuples,

» Ces deux puissances sont nécessaires pour la
 conservation de l'état. Lorsque le peuple est op-
 » primé par ses chefs, il se réfugie vers ses pré-
 » tres ; et lorsqu'il est opprimé par ses prêtres, il
 » se réfugie vers ses chefs. La puissance des
 » Druides a donc augmenté chez vous par celle
 » même des Tarles ; car ces deux puissances se
 » balancent par-tout. Si vous voulez donc dimi-
 » nuer l'une des deux, loin d'augmenter celle
 » qui lui est opposée, ainsi que vous l'avez fait,
 » il faut, au contraire, l'affoiblir.

» Il y a un moyen encore plus simple et plus
 » sûr de diminuer à-la-fois les deux puissances
 » qui vous font ombrage : c'est de rendre votre
 » peuple heureux ; car il n'ira plus chercher
 » de protection hors de vous, et ces deux puis-
 » sances se détruiront bientôt, puisqu'elles ne
 » doivent leur influence qu'à l'opinion de ce
 » même peuple. Vous en viendrez à bout, en
 » donnant aux Gaulois des moyens abondans
 » de subsistance, par l'établissement des arts qui
 » adoucissent la vie, et sur-tout, en honorant et
 » favorisant l'agriculture, qui en est le soutien.
 » Votre peuple vivant dans l'abondance, les
 » Tarles et les Druides s'y trouveront aussi.
 » Lorsque ces deux corps seront contents de leur
 » sort, ils ne chercheront point à troubler celui
 » des autres ; ils n'auront plus à leur disposition
 » cette foule d'hommes misérables, demi-nus
 » et à moitié morts de faim, qui, pour avoir de

E e ij

» quoi vivre, sont toujours prêts à servir la vio-
 » lence des uns, ou la superstition des autres.
 » Il résultera de cette politique humaine, que
 » votre propre puissance, fortifiée de celle d'un
 » peuple que vous rendrez heureux par vos
 » soins, anéantira celle des Iarles et des Druides.
 » Dans toute monarchie bien réglée, le pouvoir
 » dû roi est dans le peuple, et celui du peuple
 » dans le roi. Vous ramènerez alors vos nobles
 » et vos prêtres à leurs fonctions naturelles. Les
 » Iarles défendront la nation au dehors, et ne
 » l'opprimeront plus au dedans : et les Druides
 » ne gouverneront plus les Gaulois par la ter-
 » reur; mais ils les consoleront, et les aideront,
 » par leurs lumières et leurs conseils, à supporter
 » les maux de la vie, ainsi que doivent faire les
 » ministres de toute religion.

» C'est par cette politique que l'Égypte est
 » parvenue à un degré de puissance et de féli-
 » cité qui l'a rendue le centre des nations, et
 » que la sagesse de ses prêtres s'est rendue re-
 » commandable par toute la terre. Souvenez-
 » vous donc de cette maxime : que tout excès
 » dans le pouvoir d'un corps religieux ou mili-
 » taire, vient du malheur du peuple, parce
 » que toute puissance vient de lui. Vous ne
 » ne détruirez cet excès, qu'en rendant le peuple
 » heureux.

» Lorsque votre autorité sera suffisamment
 » établie, conférez-en une partie à des magis-

» trats, choisis parmi les plus gens de bien. Veil-
 » lez sur-tout sur l'éducation des enfans de
 » votre peuple; mais gardez-vous de la confier
 » au premier venu qui voudra s'en charger, et
 » encore moins à aucun corps particulier, tel
 » que celui des Druides, dont les intérêts sont
 » toujours différens de ceux de l'état. Consi-
 » dérez l'éducation des enfans de votre peuple,
 » comme la partie la plus précieuse de votre
 » administration. C'est elle seule qui forme les
 » citoyens : les meilleurs lois ne sont rien sans
 » elle.

» En attendant que vous puissiez jeter d'une
 » manière solide les fondemens du bonheur des
 » Gaulois, opposez quelques digues à leurs
 » maux. Instituez beaucoup de fêtes, qui les
 » dissipent par des chants et par des danses.
 » Balancez l'influence réunie des Iarles et des
 » Druides, par celle des femmes. Aidez celles-
 » ci à sortir de leur esclavage domestique.
 » Qu'elles assistent aux festins, aux assemblées,
 » et même aux fêtes religieuses. Leur douceur
 » naturelle affoiblira peu-à-peu la férocité des
 » mœurs et de la religion. »

Le roi répondit à Céphas : « Vos observations
 » sont pleines de vérité, et vos maximes de sa-
 » gesse. J'en profiterai. Je veux rendre cette
 » ville fameuse à son industrie. En attendant,
 » mon peuple ne demande pas mieux que de
 » se réjouir et de chanter; je lui ferai moi-

„ même des chansons. Quant aux femmes, je
 „ crois véritablement qu'elles peuvent m'aider
 „ beaucoup : c'est par elles que je commencerai
 „ à rendre mon peuple heureux, au moins par
 „ les mœurs, si je ne le peux par les lois. „

Pendant que ce bon roi parloit, nous aperçûmes, sur le bord opposé de la Seine, le corps de Torstan. Il étoit tout nu, et paroissoit sur l'herbe comme un monceau de neige. Ses amis et ses vassaux l'entouroient ; et jetoient de temps en temps des cris affreux. Un de ses amis traversa le fleuve dans une barque, et vint dire au roi : « Le sang se paie par le sang ; que
 „ l'Egyptien périsse ! » Le roi ne répondit rien à cet homme ; mais quand il fut parti, il me dit : « Votre défense a été légitime ; mais ce
 „ seroit ma propre injure, que je serois obligé
 „ de m'éloigner. Si vous restez, vous serez,
 „ par les lois, obligé de vous battre successi-
 „ vement avec tous les parens de Torstan, qui
 „ sont nombreux, et vous succomberez tôt ou
 „ tard. D'un autre côté, si je vous défends contre
 „ eux, ainsi que je le ferai, vous entraînerez
 „ cette ville naissante dans votre perte ; car les
 „ parens, les amis et les vasseaux de Torstan
 „ ne manqueront pas de l'assiéger, et il se
 „ joindra à eux beaucoup de Gaulois que les
 „ Druides irrités contre vous excitent à la ven-
 „ gaance. Cependant, soyez sur que vous trou-

„ verez ici des hommes qui ne vous abandonneront pas dans le plus grand danger. „

Aussi-tôt, il donna des ordres pour la sûreté de la ville, et on vit accourir sur les remparts tous les habitans, disposés à soutenir un siège en ma faveur. Ils faisoient des amas de cailloux; là, ils plaçoient de grandes arbalètes, et de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étoient les amis, les parens, les vassaux de Torstan, avec leurs esclaves, les partisans des Druides, ceux qui étoient jaloux de l'établissement du roi, et ceux qui, par inconstance, aiment la nouveauté. Les uns descendoient le fleuve en barques; d'autres traversoient la forêt en longues colonnes. Tous venoient s'établir sur les rivages voisins de Lutétia, et ils étoient en nombre infini. Il m'étoit impossible désormais de m'échapper. Il ne falloit pas compter d'y réussir à la faveur des ténèbres; car, dès que la nuit fut venue, les mécontents allumèrent une multitude de feux, dont le fleuve étoit éclairé jusqu'au fond de son canal.

¶ Dans cette perplexité, je formai en moi-même une résolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendois plus rien des hommes, je résolus de me jeter entre les bras de la vertu, et de sauver cette ville naissante en allant me livrer seul aux ennemis. A peine eus-je mis ma

confiance dans les Dieux, qu'ils vinrent à mon secours.

Omfi se présenta devant nous, tenant à la main une branche de chêne, sur laquelle avoit crû une branche de gui. A la vue de cet arbrisseau qui avoit pensé m'être si fatal, je frissonnoit; mais je ne savois pas que l'on doit souvent son salut à qui l'on a dû sa perte, comme aussi l'on doit souvent sa perte à qui l'on a dû son salut. "O ror, dit Omfi, ô Césphas! soyez tranquilles; j'apporte de quoi sauver votre ami. Jeune étranger, me dit-il, quand toutes les Gaules seroient conjurées contre toi, voici de quoi les traverser sans qu'aucun de tes ennemis ose seulement te regarder en face. C'est ce rameau de gui qui a crû sur cette branche de chêne. Je vais te raconter d'où vient le pouvoir de cette plante, également redoutable aux hommes (25) et aux Dieux de ce pays. Un jour Balder raconta à sa mère Friga qu'il avoit songé qu'il mourroit. Friga conjura le feu, les métaux, les pierres, les maladies, l'eau, les animaux, les serpens, de ne faire aucun mal à son fils; et les conjurations de Friga étoient si puissantes, que rien ne pouvoit leur résister. Balder alloit donc dans les combats des Dieux, au milieu des traits, sans rien craindre. Loke, son ennemi, voulut en savoir la raison. Il prit la forme d'une vieille, et vint trouver Friga. Il

, lui dit : Dans les combats, les traits et les
 „ rochers tombent sur votre fils Balder, sans lui
 „ faire de mal. Je le crois bien, dit Friga; toutes
 „ ces choses me l'ont juré. Il n'y a rien dans la
 „ nature qui puisse l'offenser. J'ai obtenu cette
 „ grace de tout ce qui a quelque puissance. Il
 „ n'y a qu'un petit arbuste à qui je ne l'ai pas
 „ demandée, parce qu'il m'a paru trop foible. Il
 „ étoit sur l'écorce d'un chêne; à peine avoit-il
 „ une racine. Il vivoit sans terre. Il s'appelle
 „ Mistiltein. C'étoit le gui. Ainsi parla Falga;
 „ Loke aussi-tôt courut chercher cet arbuste; et
 „ venant à l'assemblée des Dieux pendant
 „ qu'ils combattoient contre l'invulnérable
 „ Balder, car leurs jeux sont des combats, il
 „ s'approcha de l'aveugle Hœder. Pourquoi lui
 „ dit-il, ne lances-tu pas aussi des traits à Bal-
 „ der? Je suis aveugle, répondit Hœder, et je
 „ n'ai point d'armes. Loke lui présente le gui
 „ de chêne, et lui dit : Balder est devant toi
 „ L'aveugle Hœder lance le gui : Balder tombe
 „ percé et sans vie. Ainsi le fils invulnérable;
 „ d'une déesse fut tué par une branche de gui
 „ lancée par un aveugle. Voilà l'origine du res-
 „ pect porté dans les Gaules à cet arbrisseau,
 „ « Plains, ô étranger! un peuple gouverné
 „ par la crainte, au défaut de la raiſon. J'avois
 „ cru, à ton arrivée, que tu en ferois naître l'em-
 „ pire par les arts de l'Égypte, et voir l'ac-
 „ complissement d'un ancien oracle fameux par-

» mi nous, qui prédit à cette ville les plus
 » grandes destinées; que ses temples s'élevé-
 » veront au-dessus des forêts; qu'elle réunira
 » dans son sein des hommes de toutes les na-
 » tions; que l'ignorant viendra y chercher des
 » lumières, l'infortuné des consolations, et que
 » les Dieux s'y communiqueront aux hommes
 » comme dans l'heureuse Egypte. Mais ces
 » temps sont encore bien éloignés ».

« Le roi nous dit, à Céphas et à moi : « O mes
 » amis! profitez promptement du secours qu'Omfi
 » vous apporte ». En même temps, il nous fit
 préparer une barque armée de bons rameurs. Il
 nous donna deux demi-piques de bois de frêne,
 qu'il avoit ferrées lui-même, et deux lingots
 d'or, qui étoient les premiers fruits de son com-
 merce. Il chargea ensuite des hommes de con-
 fiance de nous conduire chez les Vénétiens.
 „ Ce sont, nous dit-il, les meilleurs naviga-
 „ teurs des Gaules. Ils vous donneront les
 „ moyens de retourner dans votre pays; car
 „ leurs vaisseaux vont dans la Méditerranée.
 „ C'est d'ailleurs un bon peuple. Pour vous, ô
 „ mes amis! vos noms seront à jamais célé-
 „ bres dans les Gaules. Je chanterai Céphas et
 „ Amasis; et pendant que je vivrai, leurs noms
 „ retentiront souvent sur ces rivages. „

Ainsi nous prîmes congé de ce bon roi, et
 d'Omfi mon libérateur. Ils nous accompagnèrent
 jusqu'au bord de la Seine en versant des larmes,
 ainsi

ainsi que nous. Pendant que nous traversions la ville, une foule de peuple nous suivoit en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portoient leurs petits enfans dans leurs bras et sur leurs épaules, et nous mon-
troient en pleurant les pièces de lin dont ils étoient vêtus. Nous dîmes adieu au roi Bardus et à Omfi, qui ne pouvoit se résoudre à se sé-
parer de nous. Nous les vîmes long-temps sur la plus élevée de la ville, qui nous faisoient signe des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avons débordé l'île, que les amis de Torstan se jetèrent dans une multitude de barques, et vinrent nous attaquer en poussant des cris effroyables. Mais à la vue de l'arbrisseau sacré que je portois dans mes mains, et que j'élevois en l'air, ils tomboient prosternés au fond de leur bateaux, comme s'ils eussent été frappés par un pouvoir divin; tant la superstition a de force sur des esprits séduits. Nous passâmes ainsi au milieu d'eux, sans courir le moindre risque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour. Ensuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers l'occident, à travers des forêts presque impraticables. Leur sol étoit çà et là couvert d'arbres renversé par le temps. Il étoit tapissé par-tout de mousses épaisses et pleines d'eau, où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Les chemins qui divisent ces forêts et

qui servent de limites à différentes nations des Gaules, étoient si peu fréquentés, que de grands arbres y avoient poussé. Les peuples qui les habitoient étoient encore plus sauvages que leur pays. Ils n'avoient d'autres temple que quelque if frappé de foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque Druide avoit placé une tête de bœuf avec ses cornes. Lorsque, la nuit, le feuillage de ces arbres étoit agité par les vents, et éclairé par la lumière de la lune, ils s'imaginoient voir les esprits et les Dieux de ces forêts. Alors, saisis d'une terreur religieuse, ils se prosternoient à terre, et adoroient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'auroient jamais osé traverser ces lieux, que la religion leur rendoit redoutables, s'ils n'avoient été rassurés bien plus par la branche de gui que je portois, que par nos raisons.

Nous ne trouvâmes, en traversant les Gaules, aucun culte raisonnable de la divinité, si ce n'est qu'un soir, en arrivant sur le haut d'une montagne couverte de neige, nous y apperçumes un feu au milieu d'un bois de hêtres et de sapins. Un rocher mousseux, taillé en forme d'autel, lui servoit de foyer. Il y avoit autour, de grands amas de bois sec, des peaux d'ours et de loups étoient suspendues aux rameaux des arbres voisins. On n'appercevoit d'ailleurs autour de cette solitude, dans toute l'étendue de l'horizon,

aucune marque du séjour des hommes. Nos guides nous dirent que ce lieu étoit consacré au Dieu des voyageurs. Ce mot de consacré me fit frémir, Je dis à Céphas : Eloignons - nous d'ici. Tout autel m'est suspect dans les Gaules. Je n'honore désormais la divinité que dans les temples de l'Egypte. Céphas me répondit : " Fuyez
„ toute religion qui asservit un homme à un
„ autre homme au nom de la divinité, fut-ce
„ même en Egypte; mais par-tout où l'homme
„ est servi, Dieu est dignement honoré, fut-ce
„ même dans les Gaules. Par-tout, le bonheur
„ des hommes fait la gloire de Dieu. Pour moi,
„ je sacrifie à tous les autels où l'on soulage les
„ maux du genre - humain. „ Alors, il se prosterna et fit sa prière; ensuite, il jeta dans le feu un tronçon de sapin et des branches de genévrier; qui parfumèrent les airs en pétillant. J'imitai son exemple; après quoi, nous fûmes nous asseoir au pied du rocher, dans un lieu tapissé de mousse et abrité du vent du nord; et nous étant couverts de peaux suspendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous passâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions jusqu'au soir sur des hauteurs semblables, sans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une seconde fois la Providence, de l'asyle qu'elle nous avoit donné; nous remîmes religieusement nos pelleteries aux rameaux des sapins; nous

jetâmes de nouveau bois dans le foyer ; et avant de nous mettre en route, je gravai ces mots sur l'écorce d'un hêtre :

CÉPHAS ET AMASIS
ONT ADORÉ ICI LE DIEU
QUI PREND SOIN DE VOYAGEURS.

Nous passâmes successivement chez les Carnutes, les Cénomanes ; les Diablintes, les Redons, les Curiosolites, les habitans de Daronigum, et enfin nous arrivâmes à l'extrémité occidentale de la Gaule, chez les Vénétiens. Les Vénétiens sont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur nom, au fond du golfe Adriatique (27). Dès qu'ils surent que nous étions les amis du roi Bardus, ils nous comblèrent d'amitiés. Ils nous offrirent de nous ramener directement en Egypte, où ils ont porté leur commerce ; mais comme ils trafiquoient aussi dans la Grèce, Céphas me dit : " Allons en Grèce ; nous y
 „ aurons des occasions fréquentes de retourner
 „ dans votre patrie. Les Grecs sont amis des
 „ Egyptiens. Ils doivent à l'Egypte les fon-
 „ dateurs les plus illustres de leurs villes. Cé-
 „ croës a donné des lois à Athènes, et Inachus
 „ à Argos. C'est à Argos que règne Agamemnon,
 „ dont la réputation est répandue par toute la
 „ terre. Nous l'y verrons couvert de gloire au

„ sein de sa famille, et entouré de rois et de
 „ héros. S'il est encore au siège de Troye,
 „ ses vaisseaux nous ramèneront aisément dans
 „ votre patrie. Vous avez vu le dernier degré
 „ de civilisation en Egypte, la barbarie dans
 „ les Gaules; vous trouverez en Grèce une po-
 „ litesse et une élégance qui vous charmeront.
 „ Vous aurez ainsi le spectacle des trois pé-
 „ riodes que parcourent la plupart des na-
 „ tions. Dans la première, elle sont au-dessous
 „ de la nature; elles y atteignent dans la se-
 „ conde; elles vont au-delà dans la troisième. „

Les vœux de Céphas flattoient trop mon am-
 bition pour la gloire, pour ne pas saisir l'occa-
 sion de connoître des hommes aussi fameux que
 les Grecs, et sur-tout qu'Agamemnon. J'attendis
 avec impatience le retour des jours favorables à
 la navigation; car nous étions arrivés en hiver
 chez les Vénitiens. Nous passâmes cette saison
 dans des festins continuels, suivant l'usage de
 ces peuples. Dès que le printemps fut venu, nous
 nous embarquâmes pour Argos. Avant de quitter
 les Gaules, nous apprîmes que notre départ de
 Lutétia avoit fait naître la tranquillité dans les
 états du roi Bardus; mais que sa fille la belle
 Gotha s'étoit retirée avec ses femmes dans le
 temple d'Isis, à laquelle elle s'étoit consacrée,
 et que nuit et jour elle faisoit retentir la forêt de
 ses chants harmonieux.

Je fus très-sensible au chagrin de ce bon roi,

qui perdoit sa fille par un effet même de notre arrivée dans son pays , qui devoit le couvrir un jour de gloire ; et j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime , que la considération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domestique.

Après une navigation assez longue , nous rentrâmes dans le détroit d'Hercule. Je sentis une joie vive , à la vue du ciel de l'Afrique , qui me rappeloit le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes montagnes de la Mauritanie ; Abila , située au détroit d'Hercule , et celles qu'on nomme les Sept Frères , parce qu'elles sont d'une égale hauteur. Elles sont couvertes depuis leur sommet jusqu'au bord de la mer , de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches côteaux de la Numidie , qui se couronnent deux fois par an , de moissons qui croissent à l'ombre des oliviers , tandis que des haras de superbes chevaux paissent en toutes saisons dans leurs vallées toujours vertes. Nous cotoyâmes les bords de la Syrte , où croît le fruit délicieux du Lothos , qui fait , dit-on , oublier la patrie aux étrangers qui en mangent. Bientôt nous aperçûmes les sables de la Libye , au milieu desquels sont placés les jardins enchantés des Hespérides , comme si la nature se plaisoit à faire contraster les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit des rugissemens des tigres et des lions , qui venoient se baigner dans la mer ; et au lever

de l'aurore , nous les voyons se retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchoit pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfans à Saturne ; d'autres ensevelissent les femmes toutes vives dans les tombeaux de leurs époux. Il y en a qui , à la mort de leurs rois , égorgent tous ceux qui les ont servis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers sur leurs rivages , pour les dévorer. Nous pensâmes un jour être la proie de ces antropophages ; car pendant que nous étions descendus à terre , et que nous échangeions paisiblement avec eux de l'étain et du fer pour diverses sortes de fruits excellens qui croissent dans leur pays , ils nous dressèrent une embuscade dont nous ne sortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet événement , nous n'osâmes débarquer sur ces côtes inhospitalières , que la nature a placées en vain sous un si beau ciel.

J'étois si irritée des traverses de mon voyage , entrepris pour le bonheur des hommes , et surtout de cette dernière perfidie , que je dis à Céphas : Je crois toute la terre , excepté l'Egypte , couverte de barbares. Je crois que des opinions absurdes , des religions inhumaines et des mœurs féroces , sont le partage naturel de tous les peuples ; et sans doute la volonté de Jupiter est qu'ils y soient abandonnés pour toujours ; car il les a divisés en tant de langues différentes , que l'homme

le plus bienfaisant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas seulement s'en faire entendre.

Céphas mē répondit ; « N'accusons point Ju-
 » piter des maux des hommes. Notre esprit est si
 » borné, que quoiquē nous sentions quelquefois
 » que nous sommés mal, il nous est impossible
 » d'imaginer comment nous pourrions être mieux.
 » Si nous ôtions un seul de nos maux naturels
 » qui nous choquent, nous verrions naître de
 » son absence mille autres maux plus dangereux.
 » Les peuples ne s'entendent point; c'est un
 » mal, selon vous : mais s'ils parloient tous le
 » même langage, les impostures, les erreurs,
 » les préjugés, les opinions cruelles particulières
 » à chaque nation, se répandroient par toute la
 » terre. La confusion générale qui est dans les
 » paroles, seroit alors dans les pensées. » Il me
 » montra une grappe de raisin : « Jupiter, dit-il,
 » a divisé le genre-humain en plusieurs langues,
 » comme il a divisé en plusieurs grains cette
 » grappe, qui renferment un si grand nombre
 » de sémences, afin que si une partie de ces se-
 » menses se trouvoit attaquēe par la corruption,
 » l'autre en fût préservée (27).

» Jupiter n'a divisé les langages des hommes,
 » qu'afin qu'ils pussent toujours entendre celui
 » de la nature. Par-tout la nature parle à leur
 » cœur, éclaire leur raison, et leur montre le
 » bonheur dans un commerce mutuel de bons of-
 » fices. Par-tout, au contraire, les passions des

» peuples dépravent leurs cœurs , obscurcissent
 » leurs lumières , les remplissent de haines , de
 » guerres , de discordes et de superstitions , en
 » ne leur montrant le bonheur que dans leur in-
 » térêt personnel et dans la ruine d'autrui.

» La division des langues empêche ces maux-
 » particuliers de devenir universels ; et s'ils sont
 » permanens chez quelques peuples , c'est qu'il
 » y a des corps ambitieux qui en profitent ; car
 » l'erreur et le vice sont étrangers à l'homme.
 » L'office de la vertu est de détruire ces maux.
 » Sans le vice , la vertu n'auroit guère d'exercice
 » sur la terre. Vous allez arriver chez les Grecs.
 » Si ce qu'on a dit d'eux est véritable , vous trou-
 » verez dans leurs mœurs une politesse et une
 » élégance qui vous raviront. Rien ne doit être
 » égal à la vertu de leur héros , exercés par de
 » longs malheurs. »

Tout ce que j'avois éprouvé jusqu'alors de la barbarie des nations , redoubloient le desir que j'avois d'arriver à Argos , et de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de sa famille. Déjà nous appercevions le cap de Ténare , et nous étions près de le doubler , lorsqu'un vent furieux d'Afrique nous jeta sur les Strophades. Nous voyons la mer se briser contre les rochers qui environnent ces îles. Tantôt , en se retirant , elle en découvroit les fondemens caverneux ; tantôt s'élevant tout-à-coup , elle les couvroit , en rugissant , d'une vaste nappé d'écume. Cependant nos

matelots s'obstinoient , malgré la tempête , à atteindre le cap de Ténare , lorsqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors , nous avons été forcés de relâcher à Stenyclaros.

De ce port , nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'est en allant à ce séjour du roi des rois , que nous vous avons rencontré , ô bon berger ! Maintenant , nous desirons vous accompagner au mont Lycée , afin de voir l'assemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs si hospitalières et si polies. En disant ces dernières paroles , Amasis regarda Céphas , qui les approuva d'un signe de tête.

Tirtée dit à Amasis : « Mon fils , votre récit nous a beaucoup touchés ; vous avez dû en juger par nos larmes. Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois. Nous oublierons jamais le règne de Lycaon , changé jadis en loup , en punition de sa cruauté. Mais , à cette heure , ce sujet nous mèneroit trop loin. Je remercie Jupiter de vous avoir disposé , ainsi que votre ami , à passer demain la journée avec nous au mont Lycée. Vous n'y verrez ni palais , ni ville royale , et encore moins des sauvages et des Druides , mais des gazon , des bois , des ruisseaux , et des bergers qui vous recevront de bon cœur. Puissez-vous prolonger longtemps votre séjour parmi nous ! Vous trouverez demain à la fête de Jupiter , des hommes de toutes les parties de la Grèce , et des Arcadiens

» bien plus instruits que moi , qui connoîtront
 » sans doute la ville d'Argos. Pour moi , je vous
 » l'avoue , je n'ai jamais ouï parler du siège de
 » Troye , ni de la gloire d'Agamemnon , dont
 » on parle , dites-vous , par toute la terre. Je ne
 » me suis occupé que du bonheur de ma famille
 » et de celui de mes voisins. Je ne connois que
 » les prairies et les troupeaux. Jamais je n'ai
 » porté ma curiosité hors de mon pays. La vôtre ,
 » qui vous a jeté si jeune au milieu des nations
 » étrangères , est digne d'un Dieu ou d'un roi.

Alors Tirtée se retournant vers sa fille , lui
 dit : « Cyanée , apportez-nous la coupe d'Her-
 » cule. » Cyanée se leva aussi-tôt ; courut la
 chercher , et la présenta à son père d'un air riant.
 Tirtée la remplit de vin ; puis s'adressant aux
 deux voyageurs , il leur dit : « Hercule a voyagé
 » comme vous , mes chers hôtes. Il est venu dans
 » cette cabanne ; il s'y est reposé lorsqu'il pour-
 » suivit , pendant un an , la biche aux pieds
 » d'airain du mont Erimanthe. Il a bu dans cette
 » coupe : vous êtes dignes d'y boire après lui.
 » Aucun étranger n'y a bu avant vous. Je ne
 » m'en sers qu'aux grandes fêtes , et je ne la
 » présente qu'à mes amis. » Il dit , et il offrit la
 coupe à Céphas. Elle étoit de bois de hêtre , et
 tenoit une siate de vin. Hercule la vidoit d'une
 seule haleine ; mais Céphas , Amasis et Tirtée
 eurent assez de peine à la vider , en y buvant
 deux fois tour-à-tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle étoit éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on apercevoit, au clair de la lune, dans la pleine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avoit dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude et légère. Alors Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots. Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité et des graces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvoit rien de comparable, et des plaisirs qu'il se promettoit le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattoit de voir un peuple entier aussi heureux que cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur auroient fait passer à l'un et à l'autre la nuit sans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avoient été invités au sommeil par la douce clarté de la lune qui luisoit à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, et par le bruit lointain de l'Achelaüs, dont la source se précipite en mugissant du haut du mont Lycée.

N O T E S.

(1) *Au fond couloit un ruisseau appelé Achéloüs*
Il y avoit en Grèce plusieurs fleuves et ruisseaux de ce nom. Il ne faut pas confondre ce ruisseau qui sortoit du mont Licée, avec le fleuve du même nom, qui descendoit du Pinde et séparoit l'Étolie de l'Acarnie. Ce fleuve Archéloüs, selon la fable, se changea en taureau pour disputer à Hercule, Déjanire fille d'Œnée, roi d'Étolie. Mais Hercule, l'ayant saisi par une de ses cornes, la lui rompit; et le fleuve désarmé fut obligé, pour ravoir sa corne, de lui donner une de celle de la chèvre Amalthée. Les Grecs voiloient les vérités naturelles sous des fables ingénieuses. Voici le sens de celle-ci. Les Grecs donnoient le nom d'Achéloüs à plusieurs fleuves, du mot (Ἀγέλη agelé) qui signifie troupeau de bœufs, ou à cause du mugissemens de leurs eaux, ou plutôt, parce que leurs têtes se séparent ordinairement, comme celle des bœufs, en cornes ou embouchures, qui facilitent leur confluence entre eux ou dans la mer, ainsi que nous l'avons observé dans nos Etudes précédentes. Or, l'Achéloüs étant sujet à se déborder, Hercule, ami, d'Œnée, roi d'Étolie tira de ce fleuve, suivant Strabon, un canal d'arrosement qui affoiblit une de ses embouchures, ce qui fit dire qu'Hercule lui avoit rompu une de ses cornes. Mais comme, d'un autre côté, il résula de ce canal beaucoup de fertilité pour le pays, les Grecs ajoutèrent qu'Achéloüs, à la place de sa corne de taureau, avoit donné en échange celle de la chèvre Amalthée, qui, comme on sait, étoit le symbole de l'abondance.

(2) *Memnon pour lequel on construisoit à Thèbes un superbe tombeau.* Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, fut tué au siège de Troie par Achille. On lui érigea à Thèbes en Egypte, un superbe tombeau, dont les ruines subsistent encore sur les bords du Nil, dans un lieu appelé par les anciens Memnonium; et aujourd'hui, par les Arabes, Médinet Habou, c'est-à-dire, ville de Père. On y voit les débris colossaux de sa statue, d'où sortoient autrefois dessous harmonieux au lever de l'aurore.

Je me propose de faire ici quelques observations au sujet du bruit que produisoit cette statue, parce qu'il intéresse particulièrement l'étude de la nature. D'abord, on ne peut révoquer ce fait en doute. L'anglois Richard Potokocke qui vit en 1738, les restes du Memnonium, dont il nous a donné une description aussi détaillée qu'on puisse la faire aujourd'hui, rapporte sur l'effet merveilleux de la statue de Memnon, plusieurs autorités des anciens, que voici en abrégé.

Strabon dit qu'il qu'il y avoit dans le Memnonium, entre autres figures colossales, deux statues à peu de distance l'une de l'autre; que la partie supérieure de l'une avoit été renversée, et qu'il sortoit une fois le jour, de son piédestal, un bruit pareil à celui qu'on entend lorsqu'on frappe sur quelque chose de dur. Il ouït lui-même le son, étant sur le lieu avec Ælius Gallus; mais il ne put savoir s'il venoit, ou de la base, ou de la statue, ou de ceux qui étoient autour.

Pline le naturaliste, bien plus circonspect qu'on ne le croit, lorsqu'il s'agit d'attester un fait extraordinaire, se contente de rapporter celui-ci sur la foi publique en employant ces expressions de doute: *Narratur, utputant, dicunt*, dont il se sert si fréquemment dans son ouvrage. C'est en parlant de la pierre de basalte, his. nat. l. 36, ch. 7. ¶

*Invenit eadem Ægyptus in Æthiopiâ quem vocant
basalten, ferrei coloris atque duritiæ . . .*

*Non absimilis illi narratur in Thebis, delubro Se-
rapis, ut putant, Memnonis statuâ dicatus; quem
quotidiano solis ortu contactum radiis crepare di-
cunt.*

« Les Egyptiens trouvent aussi en Ethiopie une
» pierre appelée basalte, qui a la couleur et la du-
» reté du fer. . . .

« On raconte que c'est de cette même pierre qu'est
» faite à Thèbes, dans le temple de Sérapis, la statue
» de Memnon, qui, dit-on, fait du bruit chaque jour,
» lorsqu'elle est touchée par les rayons du soleil le-
» vant. ».

Juvénal, si en garde contre les superstitions, et sur-
tout contre celles de l'Égypte, adopte ce fait dans sa
satire quinzisième, qu'il a dirigée contre ces mêmes
superstitions :

*Effigies sacri nitet aurea cercopithecî,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.*

« Le simulacre doré d'un singe sacré, à longue
» queue, brille encore, où résonnent les cordes ma-
» giques de la moitié de la statue de Memnon, dans
» l'ancienne Thèbes ensevelie sous les débris de ces
» cent portes. »

Pausanias rapporte que ce fut Cambyse qui brisa
cette statue; que la moitié du tronc étoit par terre;
que l'autre moitié rendoit tous les jours, au lever du
soleil, un son pareil à celui que rend la corde d'un
arc qui casse, pour être trop tendue.

Phléstrate en parle comme témoin. Il dit, dans
la vie d'Apollonius de Thyane, que le Memnonium

étoit non-seulement un temple, mais un forum; c'est-à-dire un lieu de très-grande étendue, ayant ses places publiques, ses bâtimens particuliers, etc. Car les temples, dans l'antiquité, avoient beaucoup de dépendances extérieures, des bois qui leur étoit consacrés, des logemens pour les prêtres, les victimes, et pour recevoir les étrangers. Philostrate assure qu'il vit la statue de Memnon entière, ce qui suppose que de son temps on en avoit réparé la partie supérieure. Il la représente sous la forme d'un jeune homme assis, qui regardoit le soleil levant. Elle étoit de pierre noire. Elle avoit ses deux pieds de niveau, comme toutes les statues anciennement faites avant Dédale, qui le premier, dit-on, porta les pieds des statues l'un devant l'autre. Ses deux mains étoient appuyées sur ses cuisses, comme si elle vouloit se lever.

On auroit cru, à ses yeux et à sa bouche, qu'elle alloit parler. Philostrate et ses compagnons de voyage, ne furent point surpris de l'attitude de cette statue, parce qu'ils ignoroient sa vertu; mais lorsque les rayons du soleil levant vinrent à darder sur sa tête, ils ne furent pas plutôt arrivés à sa bouche, qu'elle parla en effet, ce qui leur parut un prodige.

Ainsi voilà une suite d'auteurs graves depuis Strabon qui vivoit sous Auguste, jusqu'à Philostrate sous Caracalla et Géta, c'est-à-dire, pendant un espace de deux cents ans, qui affirment que la statue de Memnon faisoit du bruit au lever de l'aurore.

Pour Richard Pockocke, qui n'en vit que la moitié en 1738, il la trouva dans le même état que Strabon l'avoit vue environ 1738 ans auparavant, excepté qu'il n'en sortoit aucun son. Il dit qu'elle est d'une espèce particulière de granit dur et poreux, tel qu'il n'en avoit jamais vu, qui ressemble beaucoup à la pierre d'aigle. A trente pieds d'elle, au nord, il y a,

ainsi que du temps de Strabon, une autre statue colossale entière, bâtie de cinq assises de pierres, dont le piédestal a trente pieds de longs sur dix-sept de large. Mais le piédestal de la statue mutilée, qui est celle de Memnon, a trente-trois pieds de long et dix-neuf de pieds de largeur. Il est d'une seule pièce, quoique fendu à dix pieds du dos de la statue. Pockocke ne parle point de la hauteur de ces piédestaux, sans doute parce qu'ils sont encombrés dans les sables, ou plutôt parce que l'action perpétuelle et insensible de la pesanteur, les aura fait enfoncer dans la terre, ainsi qu'on le remarque à tous les anciens monumens qui ne sont point fondés sur le roc vif. Cet effet s'observe même sur les canons et sur les piles de boulets posés sur le sol de nos arsenaux, qui s'y enterrent au bout de quelques années, s'ils ne sont supportés par de bonnes plate-formes.

Quant au reste de la statue de Memnon, voici les dimensions que Pockocke en donne.

Depuis la plante des pieds jusqu'à la cheville,	2 pieds 6 p.
Idem, jusqu'au cou de pied,	4 pieds.
Idem, jusqu'au haut du genou,	19 pieds.
Le pied a 5 pieds de largeur, et la jambe 4 pieds d'épaisseur.	

Il y a apparence que Packocke rapporte ces dimensions au pied anglois, ce qui les diminue à-peu-près d'un onzième. Au reste, il trouva sur le piédestal, les jambes et les pieds de la statue, plusieurs inscriptions en caractères inconnus; d'autres très-anciennes, grecques et latines, assez mal gravées, qui sont des témoignages de ceux qui ont entendu le son qu'elle rendoit.

Les restes du Memnonium offrent tout au tour, jusqu'à une grande distance des ruines d'une immense

et étrange architecture, des excavations dans le ro-
 viv, qui sont partie d'un temple, de grands pans de
 murs renversés et à moitié détruits, et d'autres de-
 bout; une porte pyramidale, des avenues, des piliers
 carrés, surmontés de statues dont la tête est brisée,
 qui tiennent un lituus d'une main, et un fouet de
 l'autre, comme celle d'Osiris. Plus loin, des débris de
 figures gigantesques éparses sur la terre, des têtes de
 six pieds de diamètre et de onze pieds de longueur,
 des épaules larges de vingt-un pieds, des oreilles hu-
 maines de trois pieds de long et de seize pouces de
 large; d'autres figures qui semblent sortir de terre,
 dont on ne voit que les bonnets phrygiens. Tous ces
 ouvrages gigantesques sont faits de matériaux les plus
 précieux, de marbre noir et blanc, de marbre tout
 noir, de marbre tacheté de rouge, de granit noir, de
 granit jaune, et sont chargés la plupart de hiérogly-
 phes. Quels sentimens de respects et d'admiration de-
 voient produire sur des peuples superstitieux ces énor-
 mes et mystérieuses fabriques, sur-tout, lorsque dans
 leurs parvis silencieux on entendoit, aux premiers
 rayons de l'aurore, des sons plaintifs sortir d'une poi-
 trine de pierre, et le colossal Memnon soupirer à la
 vue de sa mère!

Ce fait est trop bien attesté et a duré trop long-
 temps, pour qu'on puisse le révoquer en doute. Ce
 pendant, plusieurs savans l'ont attribué à quelque
 artifice extérieur et momentané des prêtres de Thèbes.
 Il paroît même que Strabon, témoin du bruit de la
 statue, le donne à entendre. En effet, nous savons que
 les ventriloques peuvent, sans remuer les lèvres
 faire ouïr des paroles et des bruits qui semblent
 venir de bien loin, quoiqu'ils les produisent de for-
 près. Pour moi, quelque durable qu'on suppos^e
 l'effet merveilleux de la statue de Memnon, je l

conçois produit par l'aurore, et facile à imiter sans qu'on soit obligé d'en renouveler l'artifice qu'après des siècles. On sait que les prêtres de l'Égypte faisoient une étude particulière de la nature ; qu'ils en avoient fait une science connue sous le nom de magie, dont ils se réservoient la connoissance. Ils n'ignoroient pas sans doute l'effet de la dilatation des métaux, et entre autres du fer, que le froid raccourcit et que la chaleur allonge. Ils pouvoient avoir placé dans la grande base de la statue de Memnon, une longue verge de fer en spirale, et susceptible, par son étendue, de se contracter et de se dilater à la plus légère action du froid et de la chaleur.

Ce moyen étoit suffisant pour y faire résonner quelque timbre de métal. Leurs statues colossales étant creuses en partie, comme on le voit au sphinx, près des pyramides du Caire, ils y pouvoient disposer toutes sortes de machines. La pierre même de la statue de Memnon étant, selon Pline, un basalte qui a la dureté et la couleur du fer, peut fort bien se contracter et se dilater comme ce métal, dont elle paroît composée. Elle est certainement d'une nature différente des autres pierres, puisque Pockocke, qui en avoit observé de toutes les espèces, dit qu'il en avoit jamais vu de semblable. Il lui attribue un caractère particulier de dureté et de prorsité qui convient en général aux pierres ferrugineuses. Elle pouvoit donc être susceptible de contraction et de dilatation, et avoir ainsi en elle-même un principe de mouvement, sur-tout au lever de l'aurore, où le contraste du froid de la nuit et des premiers rayons du soleil levant, a le plus d'action.

Cet effet devoit être infallible, sous un ciel comme celui de la haute Égypte, où il ne pleut presque jamais. Les sons de la statue de Memnon, au moment où le soleil paroissoit sur l'horizon de Thèbes, n'avoient

donc rien de plus merveilleux que l'exploitation du canon du Palais Royal, et celle du mortier du Jardin du Roi, au moment où le soleil passe au méridien de Paris. Avec un verre ardent, des mèches et de la poudre à canon, on pourroit rendre, au milieu d'un désert, une statue de Jupiter foudroyante, à tel jour de l'année, et même à telle heure du jour et de la nuit que l'on voudroit. Elle paroîtroit d'autant plus merveilleuse, qu'elle ne tomberoit qu'en temps serein, comme les foudres à grands présages chez les anciens. Quels prodiges n'opéreroit on pas aujourd'hui sur des peuples prévenus des préjugés de la superstition, avec l'électricité, qui, au moyen d'un fil de fer ou de cuivre, frappe d'une manière invisible, peut tuer un homme d'un seul coup, fait tomber le tonnerre du sein de la nue, et le dirige où l'on veut dans sa chute ? Quel effet ne pourroit-on pas produire avec l'aérotatique, cet art nouveau parmi nous, qui au moyen d'un globe de taffetas enduit de gomme élastique, et rempli d'un air purifié de huit ou dix fois plus léger que celui que nous respirons, élève plusieurs hommes à-la-fois au-dessus des nuages, où les vents les transportent à des distances prodigieuses, en leur faisant faire neuf ou dix lieues par heure sans moindre fatigue ? A la vérité, nos aérostats nous sont inutiles, parce qu'ils ne vont qu'au gré des vents, et que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les diriger ; mais je suis persuadé qu'on atteindra un jour à ce point de perfection. Il y a, au sujet de cette invention, un passage fort curieux dans l'histoire de la Chine, qui prouve que les Chinois ont connu anciennement les aérostats, et qu'ils savoient les conduire où ils vouloient, de jour et de nuit. Cela ne doit point surprendre de la part d'une nation qui avoit inventé avant nous l'Imprimerie, et la boussole, et la poudre à canon.

Je vais rapporter ce fait des annales Chinoises entier, afin de rendre nos lecteurs incrédules plus circonspects, lorsqu'ils traitent de fables ce qu'ils ne comprennent pas dans l'histoire de l'antiquité, et les lecteurs crédules, moins faciles lorsqu'ils attribuent à des miracles ou à la magie, des effets que la physique moderne imite aujourd'hui publiquement.

C'est au sujet de l'empereur Ki, selon le père le Comte, ou Kieu, selon la prononciation du père Martini, qui nous a donné une histoire des premiers empereurs de la Chine, d'après les annales du pays. Ce prince, qui régnoit il y a environ trois mille six cents ans, se livra à tant de cruauté et à de si grands désordres, que son nom est encore aujourd'hui détesté à la Chine; et lorsqu'on veut y parler d'un homme déshonoré par toutes sortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. Pour jouir sans distraction de ses voluptés, il se retira avec son épouse et ses favoris dans un superbe palais fermé de tous côtés à la clarté du soleil. Il y suppléoit par un nombre prodigieux de magnifique lanternes, dont la lumière lui sembloit préférable à celle de l'astre du jour, parce qu'elle étoit toujours constante, et qu'elle ne lui rappeloit point, par les révolutions du jour et de la nuit, le cours de la vie humaine. Ainsi, au milieu de ses appartemens illuminés, il renonça au gouvernement de l'empire, pour subir le joug de ses propres passions. Mais les peuples, dont il abandonnoit les intérêts, s'étant révoltés, le forcèrent de sortir de sa retraite infâme, d'où il fut errant pendant toute sa vie, ayant privé, par sa conduite, ses descendans de la couronne, qui passa dans une autre famille, et laissant une mémoire en si grande exécration, que les historiens chinois ne l'appellent jamais que le Brigand, sans lui donner le titre d'empereur.

« Cependant, dit le père le Comte, on détruisit son palais, et pour conserver à la postérité la mémoire d'une si indigne action, on en suspendit les lanternes dans à tous les quartiers de la ville. Cette coutume se renouvela tous les ans, et devint, depuis ce temps-la, une fête considérable dans tout l'empire. On la célèbre à Yamt-Cheou avec plus de magnificence que nulle autre part; et l'on dit qu'autrefois les illuminations en étoient si belles, qu'un empereur n'osant quitter ouvertement sa cour pour y aller, se mit avec la reine et plusieurs princesses de sa maison entre les mains d'un magicien, qui promit de les y transporter en très-peu de temps. Il les fit monter, durant la nuit, sur des trônes magnifiques, qui furent enlevés par des cygnes, et qui, en un moment, arrivèrent à Yamt-Cheou.

» L'empereur porté en l'air, sur des nuages qui s'abaissèrent peu à peu sur la ville, vit à loisir toute la fête : il en revint ensuite avec la même vitesse et par le même équipage, sans qu'on se fût aperçu à la cour de son absence. Ce n'est pas la seule fable que les Chinois racontent. Ils ont des histoires sur tout; car ils sont superstitieux à l'excès; et en matière de magie, soit feinte, soit véritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les ait égalés. » *Mémoires sur l'état présent de la Chine, par le père Louis le Comte, lettre 6.*

Cet empereur qui fut porté en l'air s'appeloit Tam, selon le père Magaillans, et cet événement arriva deux mille ans après le règne de Kieu; c'est-à-dire, il y a environ seize cents ans. Le père Margailans, qui ne revoque point cet événement en doute, quoi-qu'il le suppose opéré par la magie, ajoute, d'après les Chinois, que l'empereur Tam fit faire en l'air, par ses musiciens, un concert de voix et d'instrumens qui

surprit beaucoup les habitans d'Yamt-Cheou. Cette ville est à environ dix-huit lieues de Nankin, où on peut supposer qu'étoit alors l'empereur. Cependant s'il étoit à Pekin, comme Magaillans le donne à entendre, en disant que le courier d'Yamt-Cheou fut un mois en route pour lui porter la nouvelle de cette musique extraordinaire, qu'on attribuoit à des habitans du ciel, le voyage aérien fut de 175 lieues en ligne droite.

Mais sans sortir du fait en lui-même, si le père le Comte avoit vu en plein midi, ainsi que tous les habitans de Paris, de Londres et de plusieurs villes considérables de l'Europe, des physiciens suspendus à des globes au-dessus des nuages, portés en peu d'heures à quarante et cinquante lieues du point de leur départ, et un d'entre eux traverser dans les airs le bras de mer qui sépare l'Angleterre de la France, il n'auroit pas traité si légèrement de fable la tradition des Chinois. Je trouve d'ailleurs une grande analogie de formes, entre ces trônes magnifiques et ces nuages qui s'abaissoient peu-à-peu-sur la ville d'Yamt-Cheou, et nos globes aérostatiques auxquels on peut donner si aisément ces décorations volumineuses. Il n'y a que les cygnes qui les guidoient qui peuvent nous paroître difficiles à conduire. Mais pourquoi les Chinois n'auroient-ils pu dresser au simple vol les cygnes, oiseaux herbivores, si aisés à priver par la domesticité, tandis que nous avons instruit le faucon, oiseau de proie toujours sauvage, à attaquer le gibier et à revenir ensuite sur le point du chasseur ? Les Chinois mieux policés, plus anciens et plus pacifiques que nous, ont eu sur la nature des lumières que nos discordes continuelles ne nous ont permis d'acquérir que bien tard, et ce sont sans doute ces lumières naturelles que le père le Comte d'ailleurs homme d'esprit, regarde comme une *magie*

feinte ou véritable, dans laquelle il avoue que les Chinois surpassent toutes les nations. Pour moi, qui ne suis pas magicien, je crois entrevoir, d'après quelques ouvrages de la nature, un moyen facile de diriger les aérostats, même contre le vent; mais je ne le publierois pas quand je serois certain de son succès. Quels maux n'ont pas attirés au genre-humain la perfection de la boussole et de la poudre à canon! Il ne s'agit pas de nous rendre plus savans, mais meilleurs. La science est un flambeau qui éclaire entre les mains des sages, et qui incendie entre les mains des méchans.

(3) *Vous êtes Asiatique.* Amagis étoit Egyptien, et l'Égypte est en Afrique; mais les anciens la mettoient en Asie. Le Nil servoit de limite à l'Asie du côté de l'occident. Voyez Pline et les anciens géographes.

(4) *A la hauteur de Mélite.* C'est l'île de Malte.

(5) *Du xylon.* C'est le coton en herbe: il est originaire d'Égypte. On en fait maintenant à Malte de très-jolis ouvrages qui servent à faire vivre la plupart du peuple qui y est fort pauvre. Il y en a une seconde espèce en arbrisseau, que l'on cultive en Asie et dans nos colonies d'Amérique. Je crois même qu'il y en a une troisième espèce en Amérique, portée par un arbre épineux, tant la nature a pris soin de répandre une végétation si utile dans les parties chaudes du monde! Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages des parties de l'Amérique, comprises entre les tropiques, se faisoient des habits et des hamacs de coton, lorsque Colomb y arborda.

(6) *Une quantité prodigieuse de cailles.* Les cailles passent encore à Malte à jour nommé et marqué sur l'almanach du pays. Les coutumes des animaux ne
varient

varient point ; mais celles des hommes ont un peu changé dans cette île. Quelques grands-maitres de l'ordre de Saint-Jean, auxquels cette île appartient, y ont fait des travaux pour l'utilité publique, entre autres, ils y ont conduit l'eau d'un ruisseau jusque dans le port. Il y reste sans doute bien d'autres projets à faire pour le bonheur des hommes.

(7) *Jusqu'aux îles d'Énosis.* Ce sont aujourd'hui les îles de Saint-Pierre et de Saint-Antôche. Elles sont fort petites ; mais on y pêche une grande quantité de thons, et on y fait beaucoup de sel.

(8) *L'exercice du corps est l'aliment de la santé.* Quelques philosophes ont poussé la chose plus loin. Ils ont prétendu que l'exercice du corps étoit l'aliment de l'ame. L'exercice du corps n'est bon que pour la santé ; l'ame a le sien à part. Rien n'est si commun que de voir des hommes délicats qui ont de la vertu, et des hommes robustes qui en manquent. La vertu n'est pas plus le résultat des qualités physiques, que la force du corps n'est l'effet des qualités morales. Tous les tempéramens sont également propres au vice et à la vertu.

(9) *Elle porte toujours le nom de Hève.* Il y a en effet, à l'embouchure de la Seine, sur sa rive gauche, une montagne formée de couches de pierres noires et blanches, qui s'appelle la Hève. Elle sert de renseignement aux marins, et on y a placé un pavillon pour signaler leurs vaisseaux.

(10) *J'apperçus à la blancheur de son écume une montagne d'eau.* Cette montagne d'eau est produite par les marées qui entrent de la mer dans la Seine, et la font refluer contre son cours. On l'entend venir de fort loin, sur-tout la nuit. On l'appelle *la Barre*, parce qu'elle barre tout le cours de la Seine. Cette

barre est ordinairement suivie d'une seconde barre encore plus élevée, qui la suit à cent toises de distance. Elles courent beaucoup plus vite qu'un cheval au galop.

(11) *Les Druides honorent ces divinités.* On peut consulter sur les mœurs et la mythologie des anciens peuples du Nord, Hérodote, les Commentaires de César, Suétoce, Tacite, l'Eda de M. Mallet, et les collections Suédoises traduites par M. le chevalier de Kéralio.

(12) *Ils le privent de la communion de leurs mystères.* César dit précisément la même chose dans ses Commentaires.

(13) *Ils couvrent d'étain des plaques de fer.* Les Lapons savent filer l'étain avec beaucoup d'art. En général, on reconnoît une grande perfection dans tous les arts exercés par les peuples sauvages. Les canots et les raquettes des Esquimaax ; les pros des insulaires de la mer du Sud ; les filets, les lignes, les hameçons, les arcs, les flèches, les haches de pierre, les habits et les parures de tête de la plupart de ces nations, ont la plus exacte conformité avec leurs besoins. Pline attribue l'invention des tonneaux aux Gaulois. Il loue leur étamure, leur teinture en pastel, etc.

(14) *On la condamne au feu.* Voyez les Commentaires de César.

(15) *Leur attribue quelque chose de divin.* Voyez Tacite sur les mœurs des Germains.

(16) *Pour son fils Sifione.* Les Gaulois, ainsi que les peuples du Nord, appeloient Vénus Siofne, et Cupidon Sifione. Voyez l'Eda. L'arme la plus dangereuse chez les Celtes, n'étoit ni l'arc, ni l'épée ; mais le couteau. Ils en armoient les Nains, qui triomphoient avec cette arme de l'épée des Géans. L'enchantement fait

avec un couteau ne pouvoit plus se rompre. L'amour gaulois devoit donc être armé, non d'un arc et d'un carquois, mais d'un couteau. Les manches de couteau dont il s'agit ici, sont des coquillages bivalves et allongés en forme de manche de couteau, dont ils portent le nom. On en trouve abondamment sur les grèves de la Normandie, où ils s'enfoncent dans le sable.

(1) *De la beauté singulière de leurs filles.* Et peut-être des procès si communs en Normandie, puisque cette pomme fut, dans son origine, un présent de la discorde. On pourroit trouver une cause moins éloignée de ces procès, dans le nombre prodigieux des petites juridictions dont cette province est remplie, dans ses coutumes litigieuses, et sur-tout dans l'éducation européenne, qui dit à chaque homme, dès l'enfance : *Sois le premier.*

Il ne seroit pas si aisé de trouver les causes morales ou physiques de la beauté singulièrement remarquable du sexe dans le pays de Caux, sur-tout parmi les filles de la campagne. Ce sont des yeux bleus, une délicatesse de traits, une fraîcheur de teint, et des tailles qui feroient honneur aux plus jolies filles de la cour. Je ne connois qu'un autre canton, dans tout le royaume, où les femmes du peuple soient aussi belles : c'est à Avignon. La beauté y a cependant un autre caractère. Ce sont de grands yeux noirs et doux, des nez aquilins, des têtes d'Angelica Kauffman. En attendant que la philosophie moderne s'en occupe, on doit permettre à la mythologie des Gaulois de rendre raison de la beauté de leurs filles, par une fable que les Grecs n'auroient peut-être pas rejetée.

(18) *Tor-Tir.* Peut-être est-ce des noms de ces deux Dieux cruels du Nord, que s'est formé le mot de torture.

(19) *Dans le flanc d'un rocher tout blanc.* C'est

H h ij

Montmartre, *Mons Martis*. On sait que cette colline, dédiée à Mars, dont elle porte le nom, est formée d'un rocher de plâtre. D'autres, à la vérité, dérivent le nom de Montmartre de *Mons martyrum*. Ces deux étymologies peuvent fort bien se concilier. S'il y a eu autrefois beaucoup de martyrs sur cette montagne, c'est qu'il est probable qu'il y a quelque idole fameuse à laquelle on les sacrifioit.

(20) *Il n'y avoit pour portes que de grands cuirs de bœufs.* Les portes étoient difficiles à faire pour des peuples sauvages qui ne connoissoient point l'usage de la scie, sans laquelle il est fort mal aisé de réduire un arbre en planches. Aussi quand ils quittoient un pays, ceux qui avoient des portes, les emportoient avec eux. Un héros de Norvège, dont je ne me rappelle plus le nom, celui qui découvrit le Groënland, jeta les siennes à la mer, pour connoître où les destins vouloient le fixer, et il s'établit dans la partie du Groënland, où elles abordèrent. Les portes et leurs seuils étoient et sont encore sacrés dans l'Orient.

(21) *A une hauteur où on ne puisse pas atteindre.* La noix et le châtaigne croissent à une grande hauteur : mais ces fruits tombent quand ils sont mûrs, et ils ne se brisent pas dans leur chute comme les fruits mous, qui d'ailleurs viennent sur des arbres faciles à escalâder.

(22) *Pour en faire du pain.* Les Gaulois vivoient, ainsi que tous les autres peuples sauvages, de bouillie ou de fromentée. Les Romains eux-mêmes ont ignoré, pendant trois cents ans, l'usage du pain. Suivant Pline, la bouillie ou fromentée leur servoit de principale nourriture.

(13) *Qu'on élevât un temple à Isis.* On prétend que c'est l'ancienne église de Sainte Geneviève, élevée à

Isis avant l'établissement du christianisme dans les Gaules.

(24) *Ils paissoient l'anserina potentilla.* L'anserina potentilla se trouve fréquemment sur les rivages de la Seine, aux environs de Paris. Elle les rend quelquefois tout jaunes à la fin de l'été, par la couleur de sa fleur. Cette fleur est rose, de la largeur d'une pièce de 14 sols, sans tige élevée. Elle tapisse la terre ainsi que son feuillage qui s'étend fort loin en forme de réseau. Les oies aiment beaucoup cette plante. Ses feuilles en forme de pattes d'oie, qui sont collées contre la terre, permettent aux oiseaux aquatiques des'y promener comme sur un tapis, et la couleur jaune de ses fleurs forme un contraste très-agréable avec l'azur de la rivière et la verdure des arbres; mais sur-tout, avec la couleur marbrée des oies qu'on y apperçoit de fort loin.

(25) *Redoutables aux dieux et aux hommes de ce pays.* Voyez la Volospa des Irlandois. Cette histoire de Balder a une ressemblance singulière avec celle d'Achille plongé, par Thétis sa mère, dans le Styx jusqu'au talon, pour le rendre invulnérable, et tuer ensuite par cette partie de son corps qui n'y avoit pas été plongé, d'un coup de flèche que lui décocha l'efféminé Paris. Ces deux fables des Grecs et des peuples sauvages du Nord renferment un sens moral bien vrai; c'est que les forts ne doivent jamais mépriser les foibles.

(26) *Nous passâmes successivement chez les Carnutes, etc.* Les Carnutes étoient les habitans du pays Chartrain, les Cénomanes, ceux du Mans, et les Diablintes, ceux des environs. Les Rédons qui habitoient la ville de Rennes, avoient les Curiosites dans leur voisinage; et les peuples de Dariorigum étoient voisins des Vénitiens, qui habitoient Vannes en Bretagne. On prétend que les Vénitiens du golfe Adriatique, qui

portent le même nom en latin, tirent leur origine d'eux. Voyez César, Strabon et la géographie de Dantville.¹⁶

(27) *L'autre en fut préservée.* La plupart des fruits qui renferment une agrégation de semences, comme les grenades, les pommes, les poires, les oranges, et même les productions des graminées, telles que les épis de bled, les portent divisées par des peaux molles, sous des capsules fragiles ; mais les fruits qui ne contiennent qu'une seule semence, ou rarement deux, comme la noix, la noisette, l'amande, la châtaigne, le cocotier, et tous les fruits à noyau ; tel que la cerise, la prune, l'abricot, la pêche, la portent enveloppées de capsules fort dures, de bois, de pierre ou de cuir, faites avec un art admirable. Sa nature a assuré la conservation des semences agrégées, en multipliant leurs cellules, et celles des semences solitaires, en fortifiant leurs enveloppes.

(28) *Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois.* Il semble que le premier état des nations, soit celui de barbarie. On est tenté de le croire par l'exemple des Grecs, avant Orphée ; des Arcadiens, sous Lycaon ; des Gaulois, sous les Druides ; des Romains, avant Nema, et de presque tous les sauvages de l'Amérique.

Je suis persuadé que la barbarie est une maladie de l'enfance des nations, et qu'elle est étrangère à la nature de l'homme. Elle n'est souvent qu'une réaction du mal que des peuples naïfs éprouvent de la part de leurs ennemis. Ce mal leur inspire une vengeance d'autant plus vive, que la constitution de leur état est plus aisée à renverser. Ainsi, les petites hordes sauvages du nouveau Monde, mangent réciproquement leurs prisonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'est par une raison semblable que les animaux

foibles sont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce son aiguillon dans la main qui s'approche de sa ruche ; mais l'éléphant voit passer près de lui la flèche du chasseur, sans se détourner de son chemin.

Quelquefois, la barbarie s'introduit dans une société naissante, par les individus qui s'agrègent à elle. Telle fut, dans l'origine, celle du peuple romain, formé en partie de brigands rassemblés par Romulus, et qui ne commencèrent à être civilisés que par Numa. D'autres fois, elle se communique comme une épidémie à un peu le déjà policé, par la simple fréquentation de ses voisins. Telle fut celle des Juifs, qui, malgré la sévérité de leurs lois, sacrifioient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus souvent, elle s'incorpore à la législation d'un peuple par la tyrannie d'un despote, comme en Arcadie, sous Lycaon, et encore plus dangereusement par l'influence d'un corps aristocratique qui la perpétue pour l'intérêt de son autorité, jusque dans les âges de civilisation. Tels sont de nos jours les féroces préjugés de religion inspirés aux Indiens; si doux, par leurs brames; et ceux de l'honneur aux Japonois, si polis, par leurs nobles.

Je le répète, pour la consolation du genre humain : le mal moral est étranger à l'homme ainsi que le mal physique. Us ne naissent l'un et l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avoit fait méchant, elle, qui est si conséquente dans ses ouvrages, lui auroit donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offensive, ainsi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractère est d'être féroce. Elle ne l'a pas seulement armé d'armes défensives, comme le reste des animaux; mais elle l'a créé le plus nud et le plus misérable de tous, sans doute pour l'obliger de recourir sans cesse à l'humanité de

ses semblables et d'en user envers eux. La nature ne fait pas plus de nations entières d'hommes jaloux, envieux, médisans, desirant se surpasser les uns et les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont constamment la lèpre, le pourpre, la fièvre, la petite vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux physiques, attribuez-les, à coup sûr, à quelque mauvais aliment dont il se nourrit, à un air putride qui se trouve dans son voisinage. Ainsi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naissante, rapportez-la uniquement aux erreurs de sa politique ou à l'influence de ses voisins, comme la méchanceté d'un enfant aux vices de son éducation et de son mauvais exemple.

Le cours de la vie d'un peuple est semblable au cours de la vie d'un homme, comme le port d'un arbre ressemble à celui de ses rameaux.

Je m'étois occupé dans mon texte, du progrès moral des sociétés, la barbarie, la civilisation et la corruption. J'avois jeté ici un coup-d'œil non moins important sur leur progrès naturel, l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse ; mais ces rapprochemens se sont étendus bien au-delà des bornes d'une simple note.

D'ailleurs, pour porter sa vue au-delà de son horizon, il faut grimper sur des montagnes trop souvent orageuses. Redescendons dans les paisibles vallées. Reposons-nous entre le mont Lycée, sur les rives de l'Archéloïs. Si le temps, les muses et les lecteurs favorisent ces nouvelles Etudes, il suffira à mes pinceaux et à mon ambition de peindre les prés, les bois et les bergères de l'heureuse Arcadie.

F I N.

A P P R O B A T I O N S.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le garde des sceaux, les *Etudes de la Nature*, par M. de Saint-Pierre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression de cet ouvrage intéressant. A Paris, ce 11 mars 1784.

S A G E.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le garde des sceaux, un Manuscrit intitulé: *Les Etudes de la Nature*, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 6 avril 1785. LOURDET, professeur royal,

J'AI lu les additions faites à la seconde édition des *Etudes de la Nature*, par M. de Saint-Pierre; et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 18 mars 1786. S A G E.

J'AI lu la troisième édition des *Etudes de la Nature*, et le quatrième volume qui y fait suite, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 8 mars 1788. S A G E.

P R I V I L É G E D U R O I .

LOUIS , PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A NOS amis et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartient : SALUT. Notre bien aimé le Sieur DE-SAINT-PIERRE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public un ouvrage de sa composition, intitulé : ETUDES DE LA NATURE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis et permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre par tout le Royaume; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilège, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la Cession; et alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV et V de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer,

vendre, faire, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui lui représentera, à peine de saisie et de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende et de déchéance d'état, en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite en notre Royaume, et non ailleurs, en beau papier et beaux caractères, conformément aux réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires, en notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers Secrétaires, foi soit

ajoutée comme à l'original. Commandons au premier
notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire, pour
l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires,
sans demander autre permission, et nonobstant cla-
meur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce con-
traires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le
septième jour du mois de mai, l'an de grace mil sept
cent quatre-vingt-quatre, et de notre Règne le trei-
zième. Par le roi en son Conseil.

LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XXII de la Chambre royale
et syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris,
n°. 3199, conformément aux dispositions énoncées
dans le présent Privilège; et à la charge de remettre
à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par
l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 28
mai 1784.*

VALLÉYRE jenne, Adjoint.